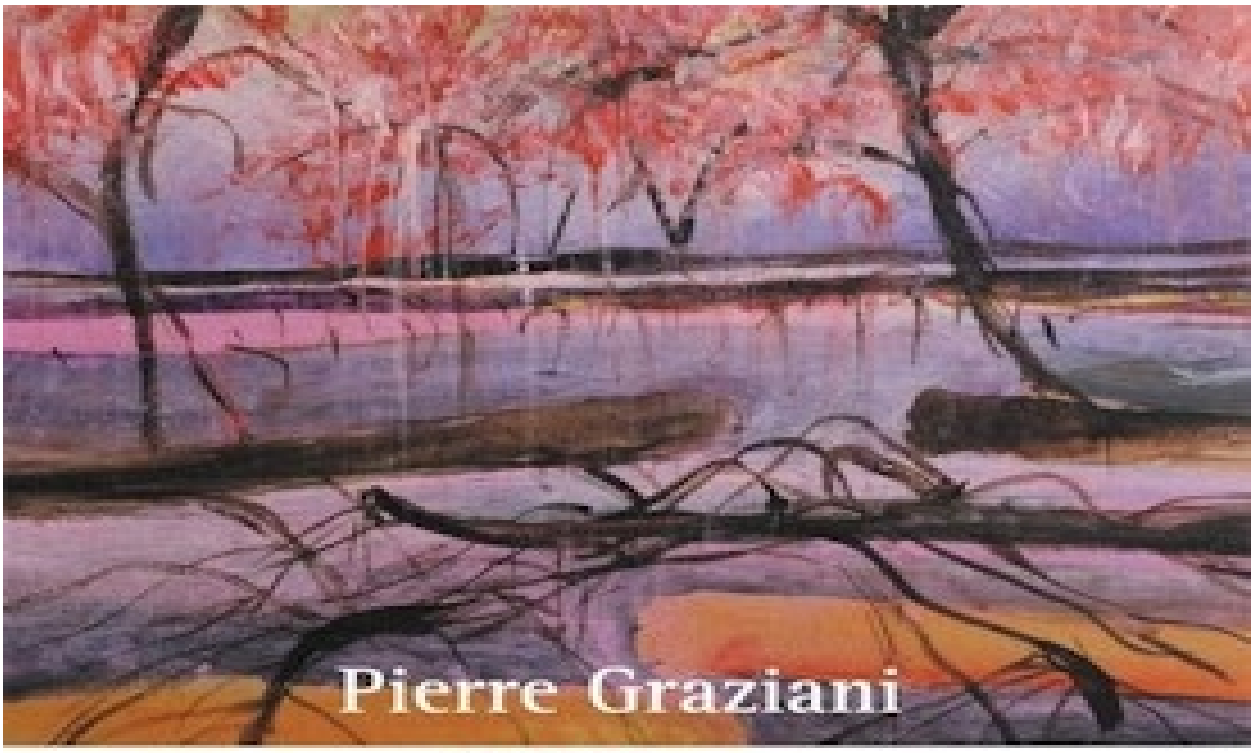
Afriques des métamorphoses

Pierre Graziani

VISIT...





Afrique
des métamorphoses

ÉCRITURE

DU MÊME AUTEUR

Sahara, des dunes célestes aux forêts nuages,
Somogy Éditions d'art, 2004.

PIERRE GRAZIANI

AFRIQUE DES MÉTAMORPHOSES

dessins de l'auteur

ÉCRITURE

www.editionsecriture.com

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant
ce livre, aux Éditions Écriture,
34 rue des Bourdonnais 75001 Paris. Et pour le Canada, à
Édipresse Inc., 945, avenue Beaumont,
Montréal Québec, H3N 1W3.

978-2-359-05047-9

Copyright © Éditions Écriture, 2012.

Sommaire

DU MÊME AUTEUR
Page de titre
Page de Copyright
Bienvenue dans la mangrove céleste
Chez la voyante, vers Zea
L'œuf ésotérique du *fon* d'Oku
Le Millénium à Kribi
Les revenants de fêtes
Veillée pour un chef téké et visite à Mbe chez le *makoko*
Owendo, la route du Nord
Retour au royaume de Babungo
De Gaulle, un dieu dans le ciel de Brazzaville
Le missionnaire « Loufoulakari » et de Gaulle, dieu congolais
Bangui, Paulo Kamba, Sandia et Bokassa
Nuit de Noël à Kribi
Les belles de nuit, pas tranquilles
Retour de voyage contrarié par les abeilles incandescentes
Les grands absents si présents : de la forêt à la forêt
Le rassemblement des initiés dans le jardin nocturne
Le tourbillon où se transfère la mort
La force tranquille : tue-moi ce soir
La mouette ange gardien
Le roi des arbres
L'ivresse des éléphants et la grande antilope
Jézabel
Dérives mangroviennes
Dans l'astronef des oiseaux
Mamywatta noire : « Nous attendons la nuit »
Unique Mamywatta, quels que soient ses noms
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Bienvenue dans la mangrove céleste

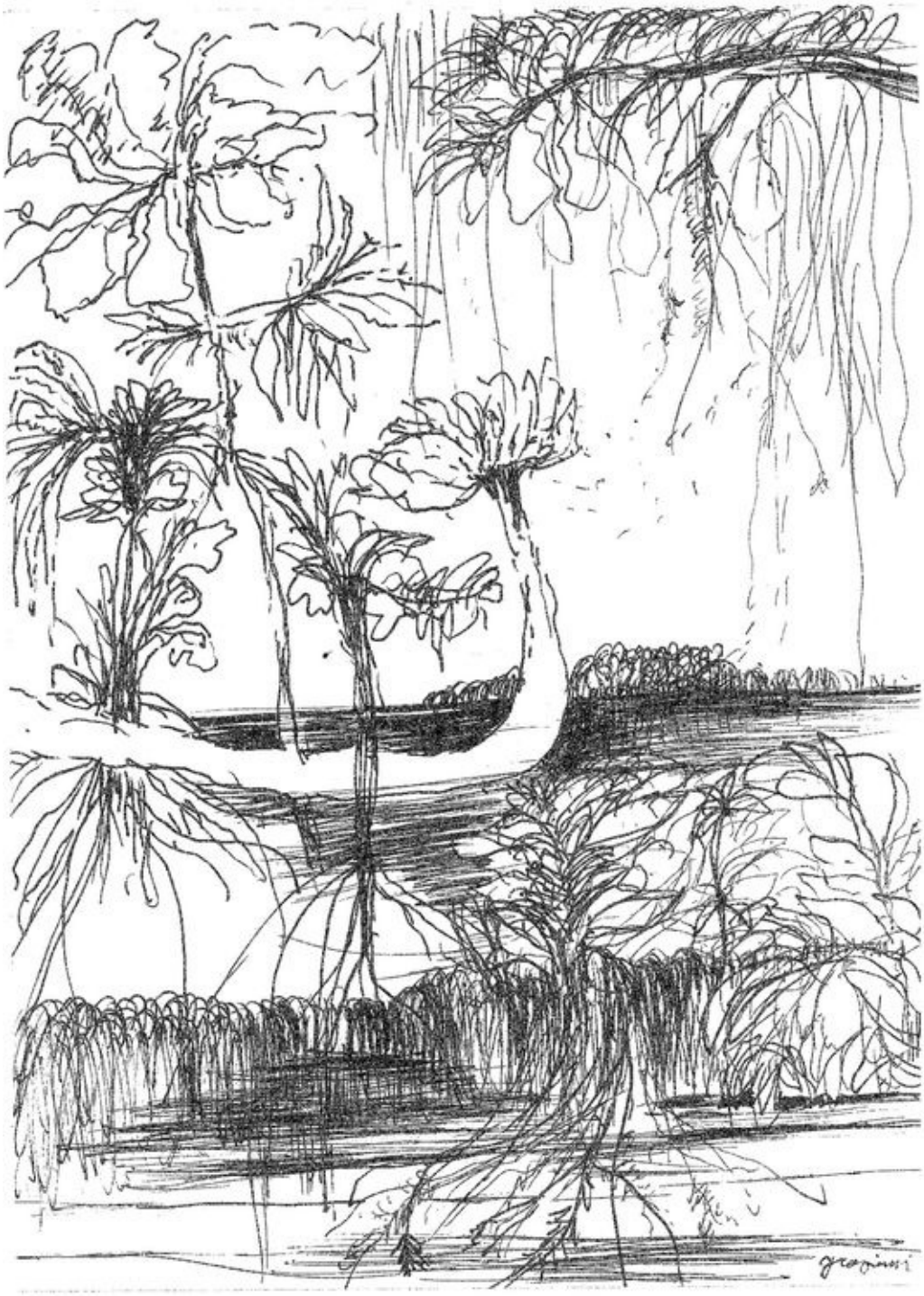
Sud Cameroun, Congo-Libreville, 2004

Une nuit de 1985, au Cameroun, j'ai rêvé que j'étais à Ebolowa, au cœur d'une forêt en pleine transfiguration, un univers de feuillages vibrant de lumière. Surpris, j'entendais très près de moi une voix sans visage me répétant : « La forêt est la manne de Dieu », tandis que le ravissement continuait de m'entraîner à travers les miroitements blonds et mordorés.

Le lendemain, toujours stupéfait, je me répétais : « La forêt n'est plus verte. » Alors pourquoi pas violette, la couleur antique de ma Méditerranée, que j'avais toujours crue bleue ou arc-en-ciel, la « forme-couleur » de ce roi des arbres qui un jour, selon Dina, accepta de nous recevoir après une longue odyssée au-delà des mangroves vers la Guinée équatoriale ?

Que la forêt soit indéfinissable, je l'avais déjà pressenti à l'automne, à travers les montagnes corses où les nappes de pigmentations jaune cuivré s'élançaient, mêlées aux nuages, sorte de métamorphose triomphale et émouvante.

À Libreville, un jour, une amie arriva par surprise au milieu de mes récents grands tableaux sur la forêt et s'écria : « Enfin la forêt n'est plus verte ! La voici multicolore, aussi d'or et d'argent ! » Exalté par cette visite, le rêve d'Ebolowa se réveilla. Je me sentais en pleine parapsychologie. Devant les tableaux, notre regard glissait vers la végétation qui nous regardait. Ensemble, nous écoutions la nouvelle venue lancée dans une pédagogie incantatoire et dansée. « C'est Descartes qui nous a séparés », répétait-elle en tranchant l'air d'une main vigoureuse.



Les voix enfantines de son village semblaient l’accompagner, « mangrove et canopée, Turner et Monet ». Sur un rythme de balafon *ewondo* nous étions dans des *Nymphéas* tropicalisés.

Mais notre amie est-elle vraiment venue, ou bien nos pensées, à cet instant, se

sont-elles simplement télescopées, nous emportant dans un de ces tourbillons hallucinogènes si familiers autour de moi, et qui semblait cette fois d'origine chlorophyllienne ?

La tension retombée, me revinrent les murmures d'Eloica, une singulière jeune femme initiée. En tant qu'Apingi de la Grande Forêt, pour elle et les siens, celle-ci était naturellement à la fois visible et invisible.

Pourtant, Eloica, en chuchotant devant mes tableaux, m'étonna par sa façon familière d'en parler. Comme elle s'arrêtait devant un grand triptyque, j'entendis : « Dans la forêt invisible, peut-être les arbres sont-ils bleus. » Se tournant vers une autre œuvre : « Ici, les deux forêts sont représentées dans le même espace, on part du visible vers l'invisible. Tu vois, en haut elle se devine. » Devant un autre tableau : « La forêt invisible doit être un peu absente pour qu'on se demande si vraiment elle est la forêt. » Pointant un grand panoramique : « Quelle est la forêt qui ressemble à ça ? Je ne sais pas. C'est la réponse. »

« La forêt invisible est tout ce qui nous dépasse. Il faut devenir invisible pour vraiment voir la forêt invisible, essayer de traverser, d'aller au-delà. Demande aux esprits, et un jour, en dormant, tu la verras. »

Mais ce qui me surprit le plus fut d'apprendre que cette Isis qui m'ouvrait la forêt n'avait jamais pu y pénétrer.

Une fin d'après-midi, au cours d'une promenade au bord de la plage, Eloica, pensive, me confia qu'elle ne pouvait pas entrer dans la forêt. Au bout de quelques pas, à chaque tentative, elle devait renoncer devant les malaises les plus divers : éruption de boutons, vertiges, fièvre, tremblements et cauchemars, malgré les protections qu'elle portait et des initiations spéciales.

Pourtant, elle avait essayé d'appeler afin de parler, de s'expliquer, en invoquant et en priant aussi, mais rien ne lui permettait d'avancer. En fait, Eloica est bien une fille de la Grande Forêt, mais elle appartient au clan de l'eau. Elle avait appris cela récemment, en retrouvant enfin son père, juste avant sa mort.

Son grand-père au village, dans son enfance, disparaissait souvent une semaine pour vivre sous l'eau du fleuve. Au retour, il lui répétait : « Il ne t'arrivera rien de mal avec l'eau, tu ne mourras pas de cela. » D'ailleurs, au cours de notre marche, elle m'avait demandé de me mettre entre elle et l'océan, car elle avait peur que les esprits de l'eau ne la reconnaissent et ne la reprennent avec eux.

Même si elle ne savait pas nager, Eloica ressentait fortement cette attraction. Elle me répéta dans le crépuscule : « Veille sur moi. Tu sais, je sens des forces que je ne maîtrise pas. Lorsqu'il y a l'orage, la foudre tombe toujours près de moi, les pluies, les tourbillons s'y aggravent. D'ailleurs, les gens le savent. Et, en

même temps, partout où je vais je suis leader. » Les situations que l'on pourrait croire explicites se dérobent vite, à la manière d'un coquillage qui se referme. Tout au long de l'existence, où que soit la halte, les enchanteurs se présentent toujours, entrouvrant des portes qui doivent rester ainsi, si nous voulons continuer vers des horizons qui ne se referment pas.

Ainsi, depuis plus de trente ans, au gré de mes circonvolutions africaines, ne cherchant rien, je ne fis aucune découverte. J'ai seulement l'impression d'être sorti du linéaire romanesque, la conscience individuelle devenant un mille-feuille équatorial : séquence intime d'une prolifération génétique et destructive, l'être n'exprimant plus la limite ni la mesure de cette dérive sans début ni fin, à la fois cannibale et matricielle.

Les éléments perdant la fixité, ils se transforment en nébulosités dont ils demeurent la trame papillotante et réfractée.

Suis-je vraiment venu en Afrique ? Ai-je vécu à Bamenda, Kigali, Kinshasa, Brazzaville, Libreville ? D'autres noms inconnus et changeants se calquent sur eux et tout le reste : Latula Zani, Nadki… Comme si le voyage nous avait échappé. Tout ce qui a perdu sa véracité a acquis une autre dimension plus prégnante, à la fois météorologique et sonore, amplifiée par la nuit : rumeur du glissement scintillant des villes en survie, des villages feu follet et de toute la création qui rêve sous un ciel entrouvert, grondements géologiques et planétaires, ressac des eaux souterraines. Il y a aussi la palpitation feutrée du vol lourd des nuées de chauves-souris frugivores, souvent de plus de 70 centimètres d'envergure, traversant l'estuaire au début de la nuit, avec un retour à l'aube. Certaines avancent au ras de la surface de l'océan, qui sert de repère à leur radar au cours du vol. Pour ne pas se faire accrocher, il faut taper dans l'eau ou plonger.

Une telle transhumance n'a pourtant rien de démoniaque. Elle est bienfaisante. S'abattant sur tous les arbres pour dévorer leurs fruits préférés, ces mammifères volants dispersent à tous les vents graines et pollens, une promesse de floraisons inattendues et mêlées.

L'obscurité de l'océan devient une caisse de résonance révélant un univers acoustique total, depuis les infrasons imperceptibles le jour, les bruissements, souffles et frôlements, jusqu'aux craquements de l'avancée de la haute mangrove surgie d'une vasière plus obscure que les ténèbres. Il s'agit des massifs de Rhizophora, dominés par l'Uapaca, un enchevêtrement d'arbres-racines géants et courbés, couronnés d'autres, aériens ou flottants. La mangrove entraîne avec elle toutes ses profondeurs insoupçonnables où se profilent parfois poissons reliques, mérous indolents couverts de coquillages, barracudas étincelants, crocodiles apaisés ou encore, selon la saison, dauphins roses du golfe d'Amazonie.

C’est le moment des remous furtifs du passage des grands requins blancs mangeurs de nuages, tandis que les naines rouges tombées de leurs planètes se posent sur les dernières canopées des perturbations équatoriales, électrisées à la saison des pluies. Si je peux observer cette activité, c’est grâce à l’école de la nuit, où j’ai acquis la vision nocturne par mes marches en l’absence de la lune à travers les montagnes corses, quand je dormais le jour et me nourrissais de carottes et de sucre.

Je ne suis pas devenu aussi nyctalope que mes aïeux qui, derrière leurs troupeaux, ne faisaient pas de différence entre le jour et la nuit, laquelle m’a d’ailleurs toujours semblé plus argentée qu’enténébrée.

Ciel d’attente, mélange d’aube et de crépuscule aux horizons insatiables où l’on réalise que les ancêtres ne viennent pas du passé, mais de l’avenir : c’est avec eux que le passage se négociera. Ma tante me disait : « Là-haut, ce sera moi qui t’ouvrirai la porte. »

Nous sommes en pleine « sorcellerie naturelle », au cœur des métamorphoses dans la ramification avec tout ce qui nous entoure.

De l’autre côté de la nuit, est-ce les parents, plus importants que les ancêtres, qui s’insinuent dans mon écriture pour dire où ils sont, nous entraînant dans ces divagations sur les eaux lunaires vers les derniers rivages d’un équateur où le mouvement du monde est arrêté, là où, comme certains le croient, Jésus est venu chercher sa magie ?

À travers les ténèbres du soleil équatorial, guidés par le poisson mémoire, nous approchons de ces villes sous les océans et les fleuves, domaine des anges d’eau qui ne sont pas plus éloignés de Dieu que les autres. Eux aussi cherchent les âmes.

Est-ce à cause de cela que dans ces moments de grâce exceptionnelle il se dit en Corse que l’on entend les anges chanter Mamywatta, dont l’apparition s’accompagne de son cri effrayant dans un tourbillon de la nature ? Ici, elle murmure une mélodie. Celle-ci réveille la nostalgie des voyages dans les forêts invisibles, pour goûter le miel blanc que récolteraient parfois des clans d’autochtones. Ce miel évoque la manne céleste, cette rosée cosmique qui se recueillerait toujours en Orient afin de préparer des pâtisseries très rares. Ne s’agit-il pas de ce pain des Anges, le *panis angelicus*, fascination de mon enfance solitaire en Provence ?

Sur un cahier de cette époque à la couverture verte et fanée comme les pages, j’avais écrit d’une plume appliquée : « Le pain des Anges, c’est la nourriture des enfants, il ne faut pas le jeter aux chiens. »

Dans ce flou irréductible, notre existence et les apparences n’ont plus de proportions, elles sont proches de la géométrisation des nuages.

C’est dans une telle atmosphère que ce halo apparaissait aux frontières de l’existence, lorsque le temps n’était plus rythmé que par le clignotement sonore et rassurant des perfusions.

Nous ne sommes pas très loin de ces moments lorsqu’en septembre, dans les nébulisations de la fin de l’hiver austral, viennent mourir les étoiles vers l’équateur, dans le cimetière des soleils oubliés, alors que les derniers cétacés retournent vers le sud, portés par le courant de Benguela, et que les premières pluies hallucinogènes lavent la Lune.

Les géants silures visqueux aux gros yeux émeraude qui ne se ferment jamais s’enfoncent un peu plus sous la vase noire des combustions humides pour rejoindre les ténébrions, ces larves virulentes, dans l’univers de la torpeur saturnienne.

Face à ces abîmes liquides du changement des saisons, sorte de miroir du vertige, je me souvenais de l’évocation de ces êtres sans père ni mère dont la vie ne finissait plus. Ils avaient réveillé leurs esprits et se retrouvaient avec la tête pleine de fourmis.

Je me demandais si je n’étais pas devenu l’un d’entre eux.

J’entendais Malinda me répéter : « Je ne comprends pas les gens qui vivent dans les maisons avec une grande vue devant : tu vois la mer se couper, la terre, le ciel aussi, cela sous tes yeux, tu crois que c’est normal ? Ils croient que le monde est devant eux, plus ils le regardent, plus ils pensent que la vie s’allonge, que cela n’aura pas de fin. Cette vie garantit la vie éternelle, le monde est beau, alors la vie est longue… Ils se trompent. »

J’étais dans cette situation lorsque certains jours l’océan arrivait du ciel avec les eaux éveillées qui se pressaient dans une sorte de bruissement accompagné d’un courant à la surface scintillante et vivante, semblable à celui d’une rivière de montagne. C’était la célébration de l’hydromancie qui nous emportait dans sa dialectique du ravissement et de l’effroi.

Aussi, accolée à ma demeure face à l’océan, j’ai organisé pour me protéger une mangrove habitable – un genre de station orbitale buissonnante appelé « temple » par certains. Une amie confirma : « Cet abri est devenu un endroit spirituel. Toi-même, tu n’as pas conscience qu’il s’agit d’un temple. Des gens de nulle part entrent, tu n’as rien à dire, il s’agit d’esprits venant se reposer, ils aiment la beauté. »

L’architecture du lieu confortée par des palmiers royaux et des cocotiers, allégories de toutes les initiations, est l’œuvre d’un ensemble de plantes capricieuses se nourrissant de moi et d’attentions incessantes. Les deux haies parallèles protégeant du soleil sont formées d’une variété d’arum, une sorte de rose de porcelaine aux tiges de plus de 4 mètres de hauteur dont les feuilles

dégagent une odeur poivrée et les fleurs – aux grappes de clochettes blanches, genre d'orchidée – possèdent un parfum sucré et suave.

Une canopée envahissante d'allamanda faisant office de toit – c'est une liane aux fleurs à la profonde corolle d'un jaune éclatant. Une fois étirées et attachées, les dernières avancées de rameaux progressent sans limite, insensibles aux intempéries, maladies ou éloignement des racines.

Cette espèce était entrée dans mon système totémique et m'enchantait également par sa vitalité efflorescente. Aussi fus-je contrarié lorsque, à partir de 2008, apparut sa tueuse : la *liscalis*, une autre liane encore buissonnante et impérieuse. Malgré mes efforts, elle a submergé l'allamanda, qui a disparu. J'hésite à la regretter car la nouvelle venue qu'il faut contenir n'ayant de cesse de s'accrocher partout, elle offre des bouquets fleuris de pétales blancs et roses du plus bel effet lorsqu'ils éclatent sur les grisailles surchauffées du ciel océanique comme les dernières neiges des étoiles.

Entre plusieurs variétés très proches, j'arrive parfois à apaiser l'affrontement. Récemment, ce fut le cas lorsque les *strelitzias* ne se contentèrent plus de se distinguer, grâce à leurs grands becs de perroquets orange, des *alpignas* couronnés d'un genre d'ananas pourpre et largement implantés : seule une tranchée entre les deux neutralisa racines et feuillages toxiques des *strelitzias* qui commençaient à menacer les *alpignas*.

Les fleurs sont ainsi, belles et sans pitié. Un ami me confia un jour : « Les fleurs sont jalouses entre elles et avec les autres. Ainsi, elles dépérissent à cause de certaines situations ou personnes qu'elles n'apprécient pas en fonction d'odeurs, de gestes, de regards ou même de soins trop pressants. »

La plus représentative de ce comportement serait l'étoile de Bethléem, à la longue corolle blanche. Presque sauvage, elle apporte bonheur et protection partout où elle vient pousser par hasard. Très farouche, elle s'épanouit en groupe à l'abri des regards. L'intérêt qu'on lui porte la contrarie. « Les fleurs aiment la bière » : j'avais suivi ce conseil et servi généreusement l'étoile de Bethléem. Bien sûr, elle se fâcha jusqu'à se détruire. Il n'est pas surprenant que certaines sociétés aient infligé la fessée aux plantes refusant de fleurir. Les cocos *nucifera*, rois des palmiers, dominent mon nuage végétal, s'élancent avec des troncs si graciles et hauts, entraînés par leurs bouquets de palmes semblant chercher des racines dans le ciel. Comme nous, certains jours.

D'ailleurs, cet arbre figure l'échelle pour montrer à notre ciel où il devait aussi aller, plutôt que de s'arrêter avant, un geste incompris puisque de là-haut on l'appelle toujours.

Ayant vécu entouré de ces variétés de palmiers à travers tous les temps, au point de les voir embrasés par la foudre et nageant dans les vagues de pluies des

tornades, je suis devenu persuadé qu'ils sont à la fois célestes et océaniques. Nous sommes conduits auprès d'eux pour nous adresser à la Mère de l'eau entourée de ses associées.

Une démarche identique semble être pratiquée par mes margouillats, familiers au point que, s'ils ne peuvent plus entrer dans la maison, ils grattent les vitres de leurs griffes en regardant. Lassés, ils grimpent alors avec une facilité étonnante sur le fût du cocotier, jusqu'à son bouquet. Comme je m'interrogeais sur le but de ces escalades défiant l'équilibre, une amie me répondit : « Tu sais, ils sont tes gens, tes esprits. » Puis ils s'en vont faire un rapport aux petits serpents verts qui observent et écoutent tout avant de le répéter aux divinités et aux sorciers.

Le coco *nucifera* est l'ange tutélaire. Au cours de mes sommes sous son ombre chargée de lourdes grappes de noix de coco dont j'entendais le bruit mat de leur chute sur la terre environnante, j'ai été étonné, comme les autres, de n'avoir rien reçu sur le crâne.

Il semble évident que les noix possèdent des yeux pour éviter les humains en tombant : de plus, elles seraient guidées par le petit serpent vert, du haut de son bouquet, d'où lui aussi pourrait se renverser sur une personne à la merci de son venin, ce qui arrive rarement.

Finalement, l'arbre nous protège des dangers naturels et de ceux du conciliabule de tous les diables, Satan et ses complices instrumentalisant jusqu'à la foudre dans ces cérémonies que nous ignorons, mais que nous partageons peut-être dans nos hypersomnies communes.

Ces sommeils ne relèvent plus de l'anéantissement, mais plutôt d'un glissement accompagné de la confidence suivante, qui me revient depuis longtemps : « Le sommeil est sucré. La nuit est toujours un voyage, tout s'y décide. Le jour, les choses ne font que s'exécuter. La nuit parle en dormant, nous entretenons une conversation avec elle, les rêves n'étant que les restes de tout cela. »

Une telle révélation me troublait d'autant plus que je ne suis jamais parvenu à en situer l'origine, au point que je me demande aujourd'hui si ce n'est pas la bouche nocturne qui murmura ces phrases à mon oreille.

Cette arche de Noé arborescente semblait aussi vouée aux oiseaux dominés par le martin-pêcheur huppé : l'*alcedo cristata*, rescapé de l'arche de Noé avec la mouette, me visitant épisodiquement. Le martin-pêcheur se pose, solitaire ou en couple, sur les endroits stratégiques pour lancer son cri strident réduisant au silence les différentes espèces. Il n'hésite pas, de son important bec rouge, à fracasser le crâne des récalcitrants, jusqu'aux margouillats. Depuis l'éternité, le martin-pêcheur se positionne de préférence au-dessus du rivage, d'où il scrute l'horizon jusqu'à la nuit pour voir si des débris de l'arche de Noé rescapés du

Déluge n’apparaissent pas.

Le martin-pêcheur plus que les autres oiseaux, au-delà de ses couleurs surprenantes et de ses attitudes, amène, surtout en couple, chance et protection partout où il a l’habitude de faire son escale féerique.

Les tisserins jaunes semblables aux fleurs jaunes de l’allamanda, si ce n’était leur tête noire, pendant des années transformèrent mon arche de Noé en volière effervescente. Cette grâce ne me fit pas oublier les bénédictions qu’ils apportaient, recherchées surtout par les musulmans ouest-africains, qui déposent des graines devant l’habitation pour fidéliser ces volatiles si singuliers.

Mais ici, en bandes, ils avaient commencé à déchirer les longues feuilles d’*alpignas* qu’ils emportaient pour faire leurs nids. Aujourd’hui, sans doute parce que le martin-pêcheur est agacé d’un tel désordre dans son espace, lui qui est si jaloux, les tisserins se sont aménagé une nouvelle planète bruyante dans un arbre éloigné. Considérés comme les plus intelligents, ils doivent juger ce site mieux sécurisé. Les tisserins ne surgissent plus que furtivement, emportant dans leur bec un filament d’*alpigna*.

Les *bias* musiciens remplacent les tisserins, plus bavards que les colibris. Leurs vocalises symphoniques, jamais répétitives, explosent à l’aube et le soir. Ces oiseaux familiers et amusants seraient pourtant sans pitié pour les intrus : ils tolèrent les visites épisodiques du Malimbé de Rachel, très noir, avec deux taches rouges, une sorte de bijou très agité. Il se manifeste non par des chants, mais par des craquements quasi mécaniques. Un tisserin noir aux pattes et aux yeux rouges se faufile aussi rarement.

La tourtelette améthyste, sorte de tourterelle, aime déambuler calmement au sol, échappant ainsi aux caprices des volatiles.

Un varan orné, appelé ici iguane, avec son mètre de long, circule aussi, visible seulement au gré des rencontres et par surprise : alors, il bondit ainsi qu’un oiseau qui ne s’envolera pas, mais disparaît comme l’éclair vers ses abris, les troncs d’arbre abandonnés sur le rivage où on l’aperçoit parfois, savourant le soleil et rêvant aux oiseaux qui lui ont échappé.

J’ai souvent considéré qu’au cours des années écoulées au sein de cet univers les pulsions négatives ne m’avaient pas corrodé : ce passé présente un miroir qui me renvoie la clarté d’un temps apaisé dont l’unique saison ressemble à l’éternité. C’est son seul poison. Son antidote prit la forme d’Ulani, un ange gardien tombé du ciel, que je découvris allongé dans l’eau du rivage, près de la maison. Notre familiarité ne nous étonna pas : elle correspondait si bien aux dires de la voyante de l’avenue Lénine, à Brazzaville : « Tes génies protecteurs sont dans l’eau. »

Ulani veilla sur ma grave maladie par une présence qui ressemblait à une

transfusion permanente. Elle accompagnait mon mal, devenu sa chose. Devant l'urgence révélée par un nouvel examen, dans les tempêtes de décembre, nous sommes allés voir le frère Jean dans son couvent de la montagne corse. Frère Jean, comme les Ngangas bantus, répétait humblement, presque en s'excusant, que sa grâce ne venait pas de lui, mais de Dieu et qu'il fallait accompagner ses soins par la prière. Il avait aussi le don de trouver l'eau, les objets et les gens perdus. Pour tout cela, on faisait appel à lui.

Sur place, avec Ulani, il fallait presque pousser les nuages pour accéder au couvent. Une fois à l'intérieur, ce fut le réconfort et le désir d'y recommencer une nouvelle vie. Tandis qu'on mangeait la soupe au réfectoire des frères, les nuages cognaient aux fenêtres, donnant l'impression de voyager dans la nef des Bienheureux.

Frère Jean essaya de me tirer le mal par les prières et l'imposition des mains, ainsi qu'il le faisait depuis des années. « Ta maladie ressemble à celles des châtaigniers. Ils vivent si longtemps avec elle, ce sera pareil pour toi. » Dehors, près du mur de la chapelle, il nous montra avec joie son seul bien, son carré de terre qui l'attendait à côté des autres.

Frère Jean avait réalisé son rêve. Enfant abandonné, recueilli par une famille pauvre d'un village voisin du couvent, il aspirait à y être enterré. Ses dons de guérison, de voyance et de sourcier étaient tolérés par sa communauté, mais il s'occupait surtout des jardins et des animaux. C'était pour lui une sorte de prière, comme il devait prier aussi pour les bêtes victimes de sa passion de la chasse.

C'est dans cet état d'esprit que nous avons regardé ensemble l'eau des sources ruisselant vers les plantes, en exprimant une allégresse disparue des offices. Ce fut une surprise impressionnante d'apprendre que, quelques semaines après notre visite, il reçut du cheval si calme un coup de pied en pleine poitrine. Il fut transporté à l'hôpital, où, à l'examen, se révéla derrière sa blessure un cancer en phase terminale. Son fidèle animal lui avait annoncé sa mort.

Je me suis toujours demandé si frère Jean, à force de me tirer le mal, ne l'avait pas pris sur lui. Souvent, il m'exprimait l'épuisement causé par les séances de soins. Il prenait sur lui, au nom du Christ, la souffrance des patients. Il était parfois si fatigué que je devais repasser plus tard, le temps qu'il retrouve des énergies.

Je garde le souvenir de mes anciennes périodes de soins, quand je restais tout l'après-midi. Frère Jean poursuivait ses consultations en se concentrant et en priant sur des photos de malades qu'il suivait depuis des années, guéris ou en crise. Il en était certains qu'il n'avait même jamais rencontrés. La foi seule lui donnait-elle cet impressionnant pouvoir de répondre à des détresses lointaines ?

Je conserve la nostalgie de ces moments où la cellule protectrice de frère Jean

m’apparaissait ainsi qu’un indépassable luxe de l’esprit et du corps. De plus, j’y ai eu la révélation d’un exercice de puissance spirituelle ne relevant que d’énergies vénérables ou bucoliques. Dans ce havre, l’existence semblait un voyage sans déchirement. Des escales, restaient quelques bibelots, des souvenirs de pèlerinage et un fusil pour la chasse.

Le frère répétait : « Je suis heureux dans l’attente de répondre à Dieu, il ne faut pas avoir peur de partir. » J’avais presque honte d’insister pour ma guérison, peut-être savait-il que j’étais attaqué par le diable et ne voulait-il pas lui laisser la victoire.

Le destin du frère porté par la Providence me rappelait la foi sereine des musulmans du Sahara, lorsque, ensemble, la nuit, adossés au tombeau bleuté du marabout d’Egnat, ils répétaient : « Il ne faut pas pleurer le décès d’un parent, il est heureux d’être arrivé. Un croyant ne peut avoir peur de la mort, elle est la délivrance. »

Frère Jean fut le témoin de ces hommes vivant dans l’intimité de Dieu au point que, pour certains, cette intimité se faisait relation violente. Ensemble, nous parlions de ces prêtres qui dans l’église insultent la Vierge, crachent en prononçant le nom de Jésus et appellent Satan.

Pendant mes vacances d’enfant dans les villages de montagne corses, chez ma grand-mère, j’avais découvert ces bergers, bûcherons, prêtres, tellement sous l’emprise du surnaturel qu’à la moindre contrariété ils tapaient du pied en criant : « Sale Christ ! Vierge putain ! Vierge cochonne ! *Christach ! Putana Madona ! Porca Madona !* »

Les hommes se battaient avec les animaux, les choses et les éléments en les maudissant. La passion du Christ ne s’exprimait pas que le vendredi saint. Un autre frère précisa que, dans les Alpes de Savoie et du Dauphiné, il avait connu de tels comportements.

À chacune de nos visites, constatant l’âge avancé des autres frères, nous sentions le couvent devenir une forteresse assiégée, menacée par le temps davantage que par les démons, surtout l’hiver. À mesure que l’on s’éloignait de l’édifice, il semblait une sorte de navire échoué au carrefour de vallées oubliées et indomptées, submergées de nuages convulsés, vision pathétique donnant le sentiment que c’était la dernière fois que nous pourrions le voir.

L’île, aujourd’hui d’apparence enchanteresse, comme d’autres rivages d’Afrique, demeure en proie à cette nature impétueuse et dévorante dont la cartographie médiévale nous donnait l’image : un relief tourmenté, harcelé par des vagues infernales, dominé par des tritons moitié hommes et moitié poissons qui semblaient les exciter à l’aide de fourches ou en soufflant des tourbillons de vent avec des coquillages. Ces éléments inassouvis montrent que nous sommes

dans un cosmos dont l'évolution demeure inachevée. Peut-être est-ce encore la réalité d'aujourd'hui. Le destin du couvent porte à croire que dans la durée persiste cet acide naturel, sorte de brume sidérale qui vient à bout de tout.

Ulani disait pour me rassurer : « Sois tranquille, la mort a ton adresse chez les Blancs. Ici, tu n'es pas sur les listes. » Bizarrement, je partageais ce sentiment que je n'avais pas osé exprimer. « Et puis, la mort se trompe aussi… Je connais une grand-mère qui tous les jours dit : "Mais pourquoi, là-haut, ils ont perdu mon adresse ? Qu'est-ce que je fais encore ici ? Je ne connais plus personne. Je veux partir, pourquoi prendre des enfants à ma place ?" »

En même temps, Ulani semblait vouloir me raisonner : « C'est dangereux de trop durer dans un endroit où l'on te connaît. Les voisins s'inquiètent. Pour survivre, ils donnent les autres. L'autre jour, le hibou hantait une parcelle, il cherchait quelqu'un pour partir à la place du vieux qui ne mourrait jamais. Le hibou n'a trouvé personne en remplacement, et le vieux est mort, dans le soulagement général. »

En effet, je me rappelais. Au Congo, au Zaïre, si des gens vieillissaient trop et que dans les environs des enfants ou des adultes mouraient anormalement, même la famille abandonnait ses vieux à la lapidation ou à la mort par le bidon d'essence. Un sort que les victimes lasses acceptaient en se déclarant sorciers.

Comme je manifestais mon étonnement d'avoir Ulani auprès de moi, si assidûment dévouée, elle me répondit : « Je ne peux plus te quitter avant ta guérison car tu es blanc. Si tu meurs, on va croire que c'est moi qui t'ai tué. » Les anges, nous les avons exilés dans le ciel alors qu'ils sont toujours autour de nous, se révélant au moment décisif si nous avons la chance de les reconnaître.

Pendant mes veilles de fièvre, englouti dans les tourbillons de la saison des pluies, je voyais Ulani comme dans une peinture baroque intitulée *L'Ange d'ébène au chevet du père*. J'étais devenu familier des Vierges noires, des Christs noirs. Je sombrais dans la voix lancinante de la Péruvienne Susan Bacca : « *Cristo Hermano negro, el Cristo negro es Santo, Señor de los Milagros, es negro, negro y Santo…* » « Christ, homme noir, Christ noir et Saint, Seigneur des miracles, il est noir, noir et saint. »

À travers le rythme des tambours lents et graves, je voyais aussi apparaître les vierges noires d'Andalousie que les hommes portent sur les épaules en s'avançant, la nuit, dans les flots, pour qu'elles flottent, presque comme les rituels de toutes les côtes du golfe de Guinée. Ce fut une multitude sacerdotale de vierges noires et de génies blancs, rehaussés de lumignons avec des éclairs pour étendard, qui avançait vers la maison battue par les flots, et confortée par Ulani, l'ange debout, qui m'apportait un bol de citronnelle.

Plus tard, considérant mon dépérissement, Unali me proposa : « Si tu voulais,

je pourrais te vendre quelques années de ma vie. Comme cela, tu retrouverais ta jeunesse. Je connais un Nganga qui réalise l'opération. » Ce n'était pas une question d'argent, mais qu'allais-je pouvoir donner en échange ? L'enfant que je perdrais, un bras, un pied, un proche, je ne sais pas. Je ne saurais jamais si Ulani a réalisé ce projet inquiétant, elle qui consacrait beaucoup de temps aux rituels.

Une nuit, elle apporta une cithare blanche surmontée d'une tête de femme patinée, semblable à une pirogue revenant de loin. Elle me présenta l'objet : « Oui, elle est ancienne, elle a beaucoup servi, mais je l'ai nettoyée de ses malchances et elle conserve sa puissance. Accroche-la au mur. C'est une tante très âgée qui va mourir qui me l'a donnée pour toi. »

Curieusement, après la première cithare, je fus obsédé et envahi par les suivantes. Pendues au plafond, accrochées au mur, elles remplissaient la pièce. Avec Ulani, nous avons eu une foule d'enfants cithares. Dans la brousse proche de Libreville, je fis connaissance, par une amie, de son frère, qui sculptait ces statues. Il me réalisa des cithares reines de presque un mètre de haut, tenant debout à terre. Elles apparaissaient parfois au cours de cérémonies. Je les peignais selon les conseils initiatiques ou à ma fantaisie, puis les habillais en les ornant de bijoux.

Finalement, les cithares ressemblaient à ces vierges ibériques ou napolitaines. J'en avais acheté de semblables, très longtemps auparavant, au marché aux puces de Rome. Je les garde toujours sous vitrine, à Paris.

Ma maladie disparue, je me suis senti étouffé et encombré par les cithares. Depuis, elles reposent dans des cantines métalliques. Parfois, lorsque je les retrouve au cours des veillées tenues par des femmes aux visages blanchis d'argile, j'ai l'impression de subir leurs regards de reproches, au point qu'elles doivent retenir avec peine les cithares pour ne pas m'agresser.

J'ai toujours gardé au mur la première cithare blanche et la deuxième, un peu sauvage, en face. Avec le temps, je me suis aperçu que la cithare blanche avait de petites mains jointes d'ange gardien et que son visage ressemblait à celui d'Ulani disparue. Elle rappelait aussi sainte Rita, la patronne des cas désespérés. Avec ses deux ouvertures, au milieu sous les cordes, elle devait servir de boîte aux lettres à la sainte. D'ailleurs, quand on secouait l'objet, les pièces de monnaie tintaient toujours. L'obole des miraculés ?

La deuxième cithare recouverte de peau animale velue et usée a le dos gravé de représentations de serpents. Elle se termine par une petite tête de femme-animal toujours en alerte, qui à elle seule symbolise la forêt. Il y a certainement un dialogue entre les deux cithares et un univers où se mêlent le passé et l'avenir, en un va-et-vient qui ne s'arrête pas avec nous. Ces cithares sont-elles des balises en communication avec la défunte, ou avec Ulani ?

Ulani m’avait dit : « Pour guérir, ma mère m’avait préparé une cithare habillée. Avec elle, j’ai vu une chauve-souris. Elle m’a ordonné de fuir la maison parce qu’il y avait le vampire. Devant la cithare, je me suis évanouie, je reconnaissais des pagnes blancs qui bougeaient, mais ils n’avaient plus de tête. »

Les cithares ne meurent jamais, les Anina qui les habitent peuvent s’endormir, mais ils restent éternels. Tout au plus peuvent-ils être détournés pour devenir malfaisants. Lorsque les propriétaires de l’objet décèdent, ils le lèguent à leurs pères et mères spirituels, ou à d’autres initiés. Les Ngombis demeurent sur les frontières de l’avenir. En sentinelles d’un cycle qui n’aura pas de fin, elles se perpétuent jusqu’au « village des étoiles ».

Pourquoi, à un moment décisif de mon existence, sont-elles venues vers moi pour ne plus me quitter ? Alors qu’il m’était possible de me tourner vers mon Mboumbayano, le génie de naissance personnel : il m’aurait demandé de le laver, je me serais retourné vers le seau, la cuvette, la pirogue. À travers lui, j’aurais pu connaître l’origine de mon mal et retrouver l’étoile brillante qui fut déroutée.

Au carrefour de ces interrogations, à l’ombre des cithares, une amie congolaise particulièrement allumée tomba du ciel avant de disparaître à jamais, en laissant une réflexion fascinante et énigmatique dont je n’ai jamais pu me défaire : « Les maladies ne viennent pas du passé, mais du futur. Cela rattache la maladie à l’esprit. C’est une situation du futur qui se présente à nous sous forme de maladie. »

En remuant ces mots dans tous les sens comme on le fait pour les paroles des rabbis ou de la Kabbale, je n’ai trouvé aucune lumière. Mes interlocuteurs ne manifestèrent pas beaucoup d’intérêt. C’est une histoire entre les cithares et moi, dont la Congolaise fut le démiurge : une pensée devenue incantation.

Au fil du temps et de l’eau, les noms des lieux et des personnes s’effacent ou prennent des appellations inconnues, peut-être plus expressives. D’autres deviennent obsessionnelles, des sortes de dés pour jouer avec la mémoire : *kribienne*, *fang-mabéa*, *bafia*, *eton*, *likouala* aux herbes, *alima*, princesse *batéké*…

Par ces parodies jubilatoires, presque des comptines, les présences n’en devenaient que plus intenses. Est-ce la nostalgie d’une scolarité désordonnée ? Toujours je fus enclin à m’entourer de cahiers, de carnets… Parmi ceux-ci, un cahier relié de vert foncé dans lequel mon père, autodidacte provincial comme son fils, projetait d’écrire sa vie. Je ne sais pourquoi ce cahier m’accompagna sans répit, alors que j’égare tout. La moitié de ses pages un peu jaunies sont manuscrites, d’une calligraphie appliquée et fervente que je ne sais plus pratiquer.

Je commence à avoir cette écriture fiévreuse et chaotique que je découvris dans la dernière lettre de ma mère reçue au Sahara.

Ce recueil de notes à travers les forêts-nuages autrichiennes, corses et africaines fut comme le journal de mon âme. Une pensée du soufi m'accompagna telle une boussole : « Parfois, on l'appelle arbre, tantôt mer ou nuage, quiconque cherche le nom seul est perdu. Pourquoi t'attacher au nom ? »

Les Bantu et les initiés, pratiquant souvent un idiome secret, restent prudents avec le langage, hésitant par exemple à dévoiler le nom d'une personne, surtout la nuit, parce que cela facilite le travail de ceux qui veulent s'accaparer les puissances de celui qui le porte, la formulation nominale étant une sorte de photocopie. En brousse, à l'obscurité venue, il ne fallait pas prononcer « Mamywatta », de peur de l'attirer, pas plus que d'autres appellations du village l'évoquant également.

Selon le proverbe ewondo, « l'homme se prend par la langue et l'oiseau par les pattes ». Avec des amis, nos chemins se croisèrent dans les intermèdes atmosphériques ou euphoriques : Bantu blanc, Bantu noir, brun, clair. Est-ce que je fis vraiment la connaissance de quelqu'un ? Je crois que ce furent des rencontres, des promesses tenues, peut-être avec les éveilleurs du monde œuvrant au cœur des fantasmagories tropicales. Il serait possible, aussi, que nous ayons tous participé sans le savoir à la migration des corps de l'un dans l'autre ou vers des totems insoupçonnés. Est-ce pour cela que le soir nous avons l'impression que les chants si mélancoliques des perroquets gris du Gabon s'adressent aussi à nous, alors que ce sont ceux des Punu ?

Plus certainement, il s'agissait de la célébration de la liturgie consacrée au génie du temple noir, dont la domination s'étend à tous les Imbwuiri. Cette omniprésence du temple noir, dont Sana m'avait tant parlé, je l'ai souvent devinée, par exemple quand en pleine journée se ressent subitement, ainsi qu'un malaise, l'impression d'un arrêt du rythme naturel, une sorte d'éclipse des apparences.

L'océan se retire dans un frisson obscur, sa surface semble excessivement au-dessous du niveau habituel, au point que de la plage on se croirait dominer du haut d'une dune. Le ciel se creuse sur l'horizon, où les amoncellements grandioses de nuages s'alignent soudain, minuscules, comme s'ils venaient de tomber de l'espace en s'écrasant. La végétation inquiète retourne ses feuilles, les fleurs se ferment. J'ai eu la même sensation de panne cosmique sur le Pool Malebo, entre Brazzaville et le Zaïre profond.

Je crois que l'esprit du temple noir demeure si puissant qu'il dépasse les vraisemblances. La forêt ou les agglomérations bantu m'évoquent parfois la vision de saint Jérôme : « Les sirènes et les démons danseront à Babylone. » Ils

figurent pareillement l'antichambre du dernier bal masqué à Vienne ou à Venise. Drapé de nuit, est-ce le masque de Mozart ou d'un ancêtre *lumbo* qui me murmura : « Tes esprits protecteurs sont en Afrique, dans l'eau » ?

Un soir, devant la télé qui diffusait un film sur les monuments antiques et les églises, une amie de Yaoundé me confia, accablée : « Dieu ne s'est pas arrêté chez nous, nous n'avons aucune ruine, rien. » Elle exprimait bien l'absence de l'Afrique bantu dans la géographie architecturale. Pourtant, si les voyants ne sont pas dérangés par la ville, les esprits, eux, cherchent le calme, la possibilité de conserver des relations avec les arbres, le sol, l'eau. Beaucoup viennent certainement du monde entier se retrouver ici, dans les derniers sanctuaires naturels, avec les messies, les imams cachés et les dieux mêmes, qui retournent plus facilement sur une terre non encore piétinée.

Une telle constellation prophétique invisible donne à l'atmosphère et à toute chose une résonance inconnue ailleurs. Il faut coller l'oreille au sol pour entendre l'écho des incantations, couvertes au début de la nuit par le chant de tous les messagers du ciel : stridulations du martin-pêcheur, vocalises des perdrix, touraco, serpentins, et les cris, les appels des singes devenus oiseaux dans les branches.

Puis c'est le froissement des pas des Fang en réincarnation qui se remettent en marche, selon la prédiction, vers l'ouest, pour entrer dans le Soleil, alors si près de la Terre.

Les forêts-nuages sont plus que des édifices remarquables ou des pyramides : elles sont les *Scali Coeli*, les « échelles du ciel ». Je crois que les Pygmées qui dansèrent chez le pharaon l'ont bien compris : à leur retour, pour survivre, jamais ils ne construisirent.

Avec l'amie de Yaoundé, afin de lui faire oublier ce qu'elle croyait être une malédiction, nous avons glissé dans ces nuages-forêts de la saison des pluies : cathédrales de vapeurs, de souffles, de ramures en ascension, terrasses et balcons des canopées et des orages en attente.

Ces temples virtuels ne sont plus dans la lumière du jour. Entre les averses, ils surgissent, déjà éclairés verticalement et souterrainement par un rayonnement spectral : celui de l'annonce de Moïse et de Shekina.

Ici, l'église impériale de Pierre n'a pas triomphé. On demeure fidèle à celle de Paul et de Jean. Les basiliques furent donc inutiles, la flamme de la Révélation brûle toujours.

C'est pour cela que partout se multiplient témoignages, groupes de prières et initiations. Les frères et les sœurs en Christ, sans le savoir, reprennent le flambeau des esseniens, des mani, des cathares, le flambeau de tous ceux qui furent écrasés par la « grande Église » et conservent leur petite chapelle dans la

tête. Comme le désert fut l'univers des premières Révélations, la dernière sera portée par la forêt. D'ailleurs, il se murmurait depuis longtemps que l'empereur Haïlé Sélassié avait révélé que Dieu se cache dans l'Afrique des forêts, sous une autre identité.

Tout ce qui m'entoura au cours de ces années équatoriales est sorti de ses limites, de sa gangue, pour devenir éveillé à l'intérieur. Ne demeurait qu'une sorte d'irisation, d'arc-en-ciel permanent, une sorte de Monama du fleuve Congo, mi-serpent, mi-esprit. L'apparence avait la peau d'un caméléon, révélant des mimétismes et des pigmentations jusque-là insoupçonnées.

Dans tout ce que je raconte, il n'y a rien de vrai. Mais tout est vraisemblable. Ainsi, à une époque, la nuit, très souvent je rêvais avec lassitude et appréhension que je m'envolais irrésistiblement. Sitôt arrivé au sommet d'un relief dominant, je comprenais que pendant l'ivresse du vol, dans une telle configuration aérienne, notre vision couvre le début et la fin de l'existence, comme s'il s'agissait d'un moment unique contenant tout. Dans certains paysages ou circonstances de nos périples africains, nous avons ressenti ce sentiment.

Aujourd'hui, la vie quotidienne s'est mise elle aussi en situation de vertige. En dehors de notre raison, le passé et l'avenir se liquéfient dans un halo, celui de la grande Lune des pluies.

Un jour, je racontais à Sany mon rêve de la nuit, dans lequel je m'envolais avec un sac trop lourd qui m'empêchait de monter. Après bien des difficultés, je m'en débarrassai en vol pour prendre mon essor. Sany répondit sans étonnement : « C'est moi qui avais barré ton vol en mettant un seau d'eau à l'entrée de la chambre. Lorsque le vol-vampire arrive, le seau d'eau se transforme en océan, et cela décourage l'auteur du vol. Il renonce en faisant un détour. C'est ce que tu as fait. »

Je me rappelai que le matin, en me réveillant après les vols, j'avais mal aux épaules. Mes amies me disaient : « Tu es encore sorti en vampire ! » Devant tous ces témoignages qui me donnent une image de moi que j'ignorais, je me dis que c'est peut-être la vérité. Pourtant, je n'ai pas rapporté le goût du sang ou de la destruction, mais l'haleine des premières mangues des pluies, des papayes solo, des ananas de brousse, des goyaves, tous couverts de rosée céleste. J'ai connu aussi le goût des fruits de la nuit et des orages, lorsque la lumière remontant du sol éclairait les arbres par-dessous : régimes de bananes, grappes de noix de coco jaune d'or brillant sous le ruissellement de l'averse. Tous ces fruits rassasièrent ma bouche et mes yeux, selon le *hadith* si souvent cité : « Voici, Seigneur, les fruits dont nous nous sommes nourris sur la Terre. »

Au Gabon, Lina m'initia au christianisme céleste : je n'en suis pas devenu pasteur, comme elle le souhaitait, mais j'ai découvert la prière avec les fruits,

ceux qui ne sont pas acides. Pour Lina, c'était la base de son rituel de visionnaire.

Au cours de cette divagation africaine, la même alchimie qui mêla et métamorphosa les lieux, les êtres et les choses s'est également développée sur le plan spirituel. Ainsi, la suite du *hadith* ne provient pas des fils d'Abraham ou de la forêt, mais de Chine : « Si tu me cherches, tu me trouveras quelque part dans les nuages. »



Chez la voyante, vers Zea

Cameroun, août 1994

Un ami camerounais, assez aventureux et déjà marié, fut envoûté par une maîtresse. Il ne pouvait s'en détacher et se dépersonnalisait. Pour oublier, il m'entraînait souvent la nuit dans des endroits à risque que son chauffeur-garde du corps, très connu dans ces milieux, sécurisait pour nous.

Il ouvrait le passage dans une foule hostile déjà excitée par la bière et la sono, et bien décidée à demeurer fermée. Par ses connivences, il nous installait dans une zone de calme où le péril résidait à se faire de nouveau ensorceler par une belle sauvageonne rendue irrésistible par sa danse insolemment suggestive. Au bout d'un moment, la menace ne venait plus de l'entourage attachant, quoique imprévisible, mais plutôt d'une bagarre générale où, au milieu des bouteilles volantes, il deviendrait difficile de trouver la sortie.

Nous fréquentions en particulier « L'escalier-bar », renommé dans les milieux populaires *ewondo*, pour être le temple du *bikussi* authentique, la danse des *béti-fang* dont la musique n'était pas très bien considérée. La réputation de dangerosité de l'endroit ajoutait à la légende ce rythme demeuré à part. Il n'en était joué et dansé qu'avec plus de ferveur.

L'accès à la salle s'effectuait par un escalier étroit qui déjà rendait prudent, le retour ne semblant pas facile.

De grandes et fortes femmes *ewondo* dominaient la foule. Celles-ci venaient s'éclater sans autre contrainte que la limite de leurs forces, la boisson, et les décibels les poussaient toujours plus loin.

De longues tables de bois entouraient la piste, accueillant les buveurs et les danseurs endormis. De là s'appréciait le tempo frénétique des mouvements, surtout des épaules et des bras. Les femmes dansaient généralement entre elles, ou en groupe. La frénésie chauffait l'atmosphère et pour un rien l'incendie des bagarres se déclarait, activé par des jets de canettes. Mais rien ne pouvait arrêter la rythmique déchaînée.

C'est dans un de ces lieux de sous-quartier où l'on priait au lieu de danser, mais avec la même ardeur, que grâce au *mendzang*, le balafon des *ewondo* et des *eton*, que j'ai découvert l'*Ode à la joie* de la *Neuvième Symphonie* de Beethoven, comme je ne l'avais jamais entendu : si loin de la machinerie musicale

habituelle. Elle sortait de l'oreille interne de l'artiste pour la première fois, avant qu'il ne la transcrive, flottante dans l'intemporel, murmure d'anges, d'oiseaux, d'air. Ce n'était pas encore l'univers symphonique et le code de la mise en marche des blindés envahissant la France en 1940.

Par le seul artifice du dénuement, avec la mesure de bois sur du bois, je n'en suis jamais revenu d'avoir eu le privilège d'entendre du Beethoven dans son innocence *béti-fang*, comme il aurait aimé s'entendre et croyait qu'on l'écoutait.

Mon ami m'expliqua un jour que, grâce à une voyante, la tante du chauffeur, il avait recouvré la liberté. Estimant que ma maladie relevait du même univers, il me proposa d'aller consulter la voyante.

Avec le chauffeur, il me suivrait pour les soins, la voyante ne parlant pas le français. Ainsi, les paysages de la région de Zea me devinrent familiers. La piste ne donne pas l'impression d'aller au bout du monde à travers une forêt hostile. Il s'agirait plutôt de la visite d'un parc à la végétation très recherchée, les fortes montées et descentes du trajet renouvelant les perspectives.

Une fois arrivé, quoique la case de la voyante soit au bord de la piste, dominait en moi l'impression de m'être arrêté en un lieu précis. En bas, sous l'épaisseur du feuillage, le ruisseau laissait entendre son murmure évoquant des jeunes filles amusées se lavant dans l'eau claire. C'était le cas. Écartant les branches, surgit une belle fille, une large bassine en équilibre sur la tête. D'autres suivaient. Deux filles s'échappèrent, enroulées dans des pagnes, le dos encore ruisselant. Plus tôt, il avait plu sur les arbres aux larges feuilles, et les gouttes résonnèrent aussi sur les toits de tôle.

En face de nous se tiennent deux habitations aux murs de bois et d'argile. Elles sont le centre d'une vie domestique paisible : marmites au feu, animaux, volailles, enfants, réserves de bois, grands paniers tressés. Observant un petit cochon blanc et noir, comme ceux que l'on croise en Corse, je lui parlai. Il grogna de la même manière que là-bas. Les cochons sont-ils plus universels que nous ?

À regarder plus précisément, la forêt ressemble ici à un grand jardin exotique, tant la variété, la fantaisie et la richesse des espèces prolifèrent devant nous. La surabondance végétale ne donne pas le sentiment du désordre. Chaque regard cadre une composition très élaborée : au premier plan, feuillages très fins, puis la hauteur des arbres s'accroît avec des branchages divers portant des feuilles soudain très larges jaillissant en bouquets. Le haut de l'édifice se couronne de floraisons rouges, avec des explosions de grappes jaunes. En baissant les yeux, nous voyons sous nos pas des petites fleurs roses ou violettes.

La forêt ne se présente pas d'une seule masse, mais comme un espace emboîté. Après l'épaisseur, voici une clairière consacrée à un champ de manioc

bien planté. Au fond, des arbres plus grands s'élèvent, les oiseaux semblent être les seuls habitants de ces lieux. On n'entend qu'eux, sans les voir.

Plus loin se dresse une montagne barrant le ciel. La forêt s'y élance avec plus de vigueur. On a la sensation d'avancer dans un univers infini se déployant devant nous, sans retour, tant nous sommes attirés en avant, absorbés par une euphorie bienheureuse : révélation d'un monde végétal existant pour lui-même, dans l'ignorance de l'homme.

*

Retour à Zea.

Aujourd'hui, la forêt ensoleillée est papillotante, éparpillée, les reflets courent partout, tombant du ciel jusque dans les sous-bois ainsi qu'une pluie. Le rayonnement solaire s'inverse : il vient des profondeurs de la terre rouge. L'ombre couronne le sommet des arbres. Arrivés à la case de la voyante avec notre poule, le seau et les bouteilles de bière, nous avons retrouvé deux femmes. Elles possédaient aussi une poule noire. Accompagnés de jeunes gens, nous avons pris le chemin vers l'épaisseur forestière. Je me doutais que c'était celui-là. Avant-hier, ici, c'était la vaine attente de la voyante. Il pleuvait et elle travaillait toujours, à la recherche de plantes-médicaments. Comme nous avancions sur ce sentier, tout à coup des gens nous firent face : la voyante apparut, portée sur le dos par un homme. Elle avait un ruban rouge autour de la tête et était vêtue d'une robe de la même couleur.

Pour laisser passer le groupe, nous sommes entrés dans les herbes. Le neveu qui m'accompagnait me montra, en bas, la source où la voyante avait enterré son pouvoir : « Si tu es sorcier, elle te termine là ! » En effet, certains vont jusqu'à s'asseoir sur la pierre tombale et obéissent au rituel pour essayer de cette façon de lui prendre le pouvoir. Mais, dès la première visite, elle emploie une pierre pour voir. « Si elle devine ton projet, elle peut même te tuer là ! » Le plus souvent, s'en apercevant dès la case, elle dit : « Je refuse d'aller à l'eau avec toi ! »

La poule noire que l'on apporte fait tout le travail. Les vingt pièces de cent francs jetées au fond de l'eau et la bière bue et versée dans le petit lac au début de la cérémonie sont destinées aux gens décédés que la voyante appelle pour travailler avec elle, disant : « Je suis venue partager cette nourriture avec vous, aidez-moi ! »

Finalement, un jour en fin d'après-midi, après bien des palabres dans sa case et autour, jusqu'à rester assise en famille sur le gros tombeau blanc en face de sa porte, où elle me demanda de la photographier, la voyante décida que l'heure du traitement était venue.

Des femmes qui dormaient ici dans l'attente de ce moment se joignirent à

nous, vêtues d'une simple culotte. En caleçon, pieds nus, j'intégrai le cortège. La voyante, toujours portée sur le dos, et entourée de personnes portant les seaux, ouvrait le chemin. Nous suivions difficilement. Ce sentier de sous-bois, avec ses épines et ses cailloux agressifs, rendait la marche pénible. En plus, nous portions d'une main la poule agitée et, de l'autre, les bouteilles de bière.

Après avoir accédé à la végétation épaisse à travers laquelle il fallut se frayer un passage, nous avons commencé la descente pour arriver au sanctuaire, une petite mare alimentée par une modeste source. Nous étions au fond d'une vallée, les arbres étaient le seul ciel de cet endroit marqué d'un cachet inexprimable.

La source de l'eau est délimitée par des palmes sèches formant une sorte de voûte. Avec les trois femmes, une fois entrés dans cet espace, nous sommes restés assis sur des pierres, les pieds dans l'eau. La voyante balayait nos corps avec des feuilles et fit de même avec la poule que chacun avait apportée. Elle la posa trois fois sur nos têtes, une première fois pour demander si elle pouvait commencer le traitement. Quelle inquiétude de sentir cette présence vivante sur la tête, les pattes s'accrochant au cuir chevelu et le poids faisant osciller la tête ! La volaille prend-elle possession de notre crâne pour bouffer la cervelle ?

L'aventure nous laisse désarmés devant l'inconnu : nous sommes déjà en condition.

Après m'avoir gratté la tête à la manière d'un gazon, la poule s'envola, ce qui était bon signe. Les aides rattrapèrent la poule excitée pour la remettre sur mon crâne, où elle gloussa et s'agita comme si elle allait y faire son nid. La voyante voulait voir si ma maladie allait s'arrêter, et subitement la poule s'envola de nouveau. L'animal rattrapé fut remis sur ma tête-poulailler afin de mieux connaître mon activité professionnelle, et la poule s'envola aussi rapidement.

L'assistance ne put retenir ses applaudissements, ce qui semblait être un augure rassurant. Je commençais à me trouver désorienté, perdu dans les battements d'ailes, l'eau et l'observance du rituel : les pièces que j'avais jetées dans l'eau et que je devais récupérer pour les donner à la voyante, la bière à verser, une boisson à boire. En plus, j'étais tout mouillé. Je me sentais aussi lié aux trois autres femmes aux seins lourds et ruisselant d'eau et de sueur mélangées.

J'étais gêné de voir que les poules restaient collées sur leurs cheveux comme des chapeaux maléfiques. Le silence était oppressant, seulement rompu par les paroles de la voyante et celles des patientes. J'étais accablé de m'être singularisé, d'avoir rompu la solidarité du traitement dont je sortais seul.

La voyante et ses aides nous frictionnèrent le corps avec des herbes très piquantes, la peau brûlait. Ensuite, nous avons dû courir pieds nus sur le sentier du retour, la poule serrée contre le corps et, surtout, ne pas nous retourner, pour

que les gens qui sont morts et restés à la source ne puissent pas nous reprendre ce qui nous fut donné. Regarder en arrière enlevait tout.

Ce fut une sorte de chemin de croix titubant, à la merci des épines, des cailloux et des insectes. Un homme ouvrait la marche avec une lanterne. La voyante, toujours portée, dominait la file accablée.

À l'arrivée, une patiente s'accrocha à moi et m'implora presque de lui donner un peu de ma chance en ne l'abandonnant pas égoïstement. Elle voulait que je reste jusqu'à sa guérison. Elle devait demeurer ici pour prendre un nouveau bain.

Une fois dans la case, nous avons attendu dans une pièce obscure et encombrée. Puis je quittai les femmes pour pénétrer dans une autre pièce. La voyante, assise près d'une petite fenêtre éclairée par la pleine lune, me parlait en manipulant sa pierre noire de voyance. Je ne comprenais pas grand-chose. La luminescence lunaire éclairait son visage de prêtresse indienne qui n'avait plus rien d'africain, avec ses traits fins, son teint doré pâle et des yeux asiatiques à la fois blancs et bleus, ainsi que deux lucarnes sur l'absolu. J'avais la révélation d'un totem personnel au-delà des races et de l'histoire qui m'attendait ici, dans la forêt des *eton*. J'étais rassuré et pris de vertige devant cette découverte. La voyante me dit de partir et de revenir. Elle ne pouvait pas encore parler de ce qu'elle avait vu dans l'eau. Elle expliqua le traitement à mon ami : un gros morceau d'écorce à dissoudre en décoction pour boire afin de nettoyer le corps, à condition de manger tout de suite après, puis une autre écorce de protection que je devais toujours garder avec moi.

En sortant, je compris que je pouvais partir, mais une patiente très déçue insista pour que je ne l'abandonne pas. Je me sentais individualiste, lâche, mais je ne pouvais interférer dans ce traitement sans une injonction de la voyante. Or, celle-ci était contrariée par son cas : « Il faut qu'elle se confesse complètement et qu'elle demeure toute la nuit avec moi à la case. »

*

Dimanche.

Je suis revenu pour savoir ce que la voyante a vu dans l'eau. Avec une pierre ressemblant à un petit œuf, elle tape sur une autre pierre, plate, une sorte de marbre. À chaque question, pour la réponse, elle tape et tourne la pierre. Nous sommes dans une pièce obscure avec des lits en bois, des bassines et des couvertures accrochées au mur. D'une petite fenêtre, la lumière se répand à travers des mouvements de végétation et descend sur le visage de la voyante. À bien y regarder, sa figure diffuse une lueur. Elle, assise sur un tabouret, moi, sur une caisse, nos pieds sont coincés dans un amas de bouteilles, de boîtes et de paniers d'herbes. Elle a préparé mon remède en coupant de petits morceaux de verdure dans un pot où elle verse de l'huile d'olive vierge, utilisée aussi pour les

baptêmes et les bénédictions. Elle malaxe la composition en m'expliquant que personne ne doit toucher ce pot, ni l'ouvrir. En cas de danger ou de rendez-vous important, je devrai passer un peu de cette mixture sur le visage et les bras, pour me protéger.

Après un grand moment d'inquiétude parce que la voyante ne trouve plus le mercure blanc pour compléter le mélange dans lequel il doit attirer l'argent, elle récupère enfin deux boules destinées à un autre usage. Mais il faut qu'elle me remette la boîte en main propre. Si elle n'a pas ce mercure, je devrai revenir demain.

Puis elle me passe un produit brillant sur le visage. Comme je lui en demande le sens, elle me répond : « C'est comme le ciel. »

Ensuite, avec de l'huile préparée, elle dessine des traces sur mon visage. Enfin, elle me dit de repartir sans la remercier ni me retourner. Elle me confirme le conseil des autres visites : ne pas dire bonjour avec une poignée de main, afin de ne pas risquer de perdre mon pouvoir. De la même façon, éviter l'aventure avec une femme.

Au cours de différentes visites, elle a des intuitions plus intimes. « Celle-là, sa puissance domine la tienne, c'est pour cela que vous avez des chocs. Un amour sorcier. » « Protège-toi de l'autre, qu'elle ne t'emporte pas. Elle peut tout détruire. » « Celle-ci, c'est ma fille, je ne veux plus parler là-dessus ! » « Je voudrais te donner mon argent pour que tu m'achètes une camionnette dont j'ai besoin. J'ai confiance en toi. » « Finis bien le traitement. Avec cet objet que je promène sur ta face, tout le monde t'aimera, tu brilleras comme une étoile. » « Tu es venu chercher la chance, il m'est plus facile de t'aider en Afrique qu'à l'étranger, mais surtout au Cameroun, car les esprits de mes parents sont là, et c'est avec eux que je travaille. Ils seraient plus contents de te voir progresser au Cameroun, leur puissance y a plus d'effet. Méfie-toi des voyants, ils prennent la puissance des gens qui viennent les consulter. »

Au cours d'une élection, l'opposant principal était venu avec son avion mystique prendre au palais les « pouvoirs » du président. Il allait repartir avec eux dans sa ville. C'est alors que la voyante s'aperçut de l'opération. Elle réunit tous les voyants de la région et, au pont du fleuve, ils firent un barrage jusqu'au ciel pour empêcher l'opposant de passer. À 4 heures du matin, ne pouvant franchir le barrage, il abandonna les pouvoirs, sachant qu'il ne pourrait plus arriver chez lui avant le lever du jour, lequel aurait neutralisé l'opération magique. La voyante appela alors le président, pour qu'il vienne récupérer son pouvoir, qui devait lui être remis au cours d'une cérémonie dans une île secrète du fleuve. Lorsqu'il est venu, la voyante l'a recouvert du pagne rouge. Après, elle l'a suivi trois semaines à son village pour « travailler aux élections ».

Mais la « puissance », « le don » sont plus un risque qu'un privilège. C'est pour cela qu'ils ne grisent pas ceux qui les exercent. Ils savent que chaque réussite implique une contrepartie souvent tragique. Ainsi, la voyante a payé très cher la réussite de l'élection. Pendant le temps passé avec le président, les gens sur place en ont profité pour prendre sa fille. Lorsqu'elle s'en revint, la fille paraissait toujours présente, mais restait comme une papaye vidée de l'intérieur. Elle n'était déjà plus là. Il n'y avait plus que ses os, sa peau. Peu après, elle est morte.

À notre dernière visite à la voyante, nous sommes allés avec elle sur la sépulture de sa fille. Avec ses familiers, elle venait de finir la neuvaine. Le monticule de terre fraîche était entouré de fleurs, de calebasses, de boissons, de plats remplis de vivres cuisinés et éparpillés au sol, de bananes cuites, de légumes. Dans un an environ, pour les funérailles, la dalle de la tombe sera mise en place. Tous ces aliments répandus sont une marque d'affection, mais il y a là ses spécialités préférées : c'est aussi pour qu'elle se nourrisse. Souvent, pour lui faire plaisir, la famille viendra partager avec elle cette nourriture, qui contient des protections pour que la défunte n'obéisse pas.

Trois jours après, celui qui l'a tuée vient en effet avec sa délégation appeler la morte, pour emmener son âme. Or, habituellement, elle se lève et suit les gens. Le tueur insiste : lorsqu'on « tue une tête, c'est beaucoup de bénéfice ».

Aussi ce dispositif alimentaire autour de la tombe, sur lequel veille la voyante, diffuse-t-il un magnétisme qui nous impressionne – par compassion également, mais l'essentiel nous en restera étranger. Une capillarité se prolongera dans notre âme et ne nous quittera plus. C'est ce que je compris en apprenant que l'ami qui m'avait conseillé de consulter la voyante était mort à cause d'une nouvelle passion avec une fille du quartier dont il attendait un enfant. L'aurait-elle empoisonné ? Son épouse refusa l'autopsie.

Peu après, le chauffeur-garde du corps auquel il m'avait confié pour voir la voyante mourut d'une façon inexplicable. Peut-être seule la voyante est-elle toujours là parce qu'elle était déjà dans l'éternité ? Conduit-elle, dans le pick-up de ses rêves, nos deux amis vers d'autres aventures ?

J'ai souvent l'impression de faire aussi partie du voyage. À mon adolescence à Marseille, vers 4 heures du matin, en plein sommeil, une lumière irrésistible m'attirait vers la fenêtre d'où j'entendais passer, sur le pavé du boulevard, des charrettes que j'imaginais être celles des maraîchers allant au marché, ou des corbillards. Aujourd'hui, je crois que la camionnette de la voyante faisait partie de cette circulation.

Ces véhicules me sont demeurés inconnus, puisqu'en touchant la vitre fraîche je me réveillais. Je n'ai donc identifié le pick-up qu'à la suite du traitement et de

ses péripéties. De cette façon, je compris que nous étions tous devenus les fils de la voyante.



L’œuf ésotérique du *fon* d’Oku

Nord-Ouest Cameroun, avril 1987

En route vers Tinga, nous reprenons la piste à travers les montagnes dominant Bamenda : mont Lefo, 2 350 mètres ; mont Bambuto, 2 740 mètres, jusqu’au lointain Oku, 3 008 mètres. Une fois franchi le col, nous quittons le versant Bamenda pour atterrir sur un autre monde où règne un sentiment d’altitude virginal, apaisant, conforté par un panorama de reliefs harmonieux à la végétation fraîche et généreuse. Au bord de la piste défilent des paysages d’abondances laborieuses : maïs, thé sur les hautes pentes, cultures serrées, ainsi que les tresses des coiffures africaines.

Dans les pâturages, troupeaux de bœufs et chevaux semblent être chez eux. Cavaliers foulbés ou bergers m’bororo au trot alerte, partout procession de femmes et d’enfants chargés ou circulant, affairés dans les petits marchés de villages pacifiques et peuplés : toute une humanité réconciliée en osmose avec son environnement naturel. Les montagnards affichent le sourire des gens du Sud, la sérénité en plus. Le spectacle de l’activité ambiante reposant sur le développement des ressources naturelles ne porte pas la marque de la malédiction du travail : il présente un remue-ménage tonique, une forme d’offrande aux ancêtres.

Il a plu avant notre arrivée. Vers les sommets, partout jaillissent sur les pentes de longues cascades semblant couler du ciel. Celles-ci glissant parfois de très haut, la lenteur et la majesté silencieuse de la chute pourrait indiquer qu’elle est un déversement du trop-plein des lacs célestes, quelle allégresse ! Partout surgissent de vastes et vigoureux bosquets éclatant de fleurs jaune d’or. Feuillages des arbres, brins d’herbe, tout ce qui pousse paraît bien nourri, épanoui.

Ces montagnes ne sont pas des cataclysmes immobiles, des abîmes de vertiges, malgré le maléfique lac Nyos tout proche et ses centaines de victimes.

Les nouveaux horizons, larges, maternels dans l’air translucide, semblent d’un vert immaculé, presque étincelant. C’est un peu la jubilation des vallées d’altitude où les anges aiment chanter : Alpes de Suisse et d’Autriche, Kurdistan… S’y ajoute ici la féerie naturelle du baroque : larges feuilles des bananiers, jaillissement des palmiers à huile. En harmonie avec le mouvement de

la haute montagne, la profusion végétale tropicale devient théâtrale.

Après le franchissement de nombreux sommets, vallées et villages, la piste qui n'en finit plus de monter mène à Oku, un habitat éparpillé à flanc de montagne.

Les crêtes du relief, en guise de neige éternelle, conservent une frange de forêt primaire rescapée des cultures et pâturages intensifs, vestiges du temps où ces forêts appartenaient au ciel.

Pays de montagnards âpres au travail, le long de la piste, à la place des bornes, s'échelonnent de volumineux sacs de pommes de terre, des paniers de légumes attendant les transporteurs. Chacun chemine, chargé selon sa taille : enfants, femmes, personne ne reste inutile et la hotte circule, rarement vide. Le maïs si bien planté ressemble à une flore naturelle.

Les cases dispersées relèvent de l'architecture rustique des zones d'altitude, avec des protections pour des intempéries qui ne semblent pas exister ici. Plus bas, l'atmosphère d'une vibration paradisiaque dévoile des lignes de reliefs vaporeux au Nigeria.

L'arrivée au palais d'Oku, après la traversée du village, nous déçoit. Rien de romanesque : toit de chaume et piliers sculptés, un petit bâtiment fait office de corps de garde, déserté et à l'abandon. Il donne tout de même le sentiment de marquer une frontière. On se sent obligé d'attendre, même si personne ne semble se trouver dans les parages.

Ici, les apparences ne comptent plus. Soudain arrive un homme. Le chauffeur l'aborde avec crainte, expliquant que nous sommes venus saluer le *fon* (le roi) de la part du *fon* de Babungo.

Au bout d'un moment, le garde revient avec un fils du *fon*. Ils nous conduisent à l'intérieur de l'enceinte, traversant une vaste esplanade qui finit devant l'ensemble du palais, dominé au milieu par la façade de l'*achum*. À droite, en contrebas, deux longs alignements de logements en parpaing de ciment, où demeurent les épouses royales, sont entourés de cases destinées à l'activité quotidienne.

L'ensemble de la construction s'apparente au style des chefferies de l'Ouest et du Nord-Ouest, sans rien d'ostentatoire, avec le côté austère des montagnards et une vue générale évoquant même la déshérence. Les murs d'argile dégradés laissent apparaître par endroits leur structure de bois tressé.

L'*achum* est la figure centrale du palais. Sur sa terrasse dominante s'installe le *fon*. Celle-ci, couverte d'un auvent, continuation du toit de chaume général, se maintient grâce aux *nko*, deux piliers de bois d'une vingtaine de mètres de hauteur. Les *nko* sont des sortes de paratonnerres ésotériques, fils conducteurs des forces telluriques se personnifiant dans le *fon*, leur régulateur ici-bas : en ce sens, ces colonnes portent l'éternité fragile du royaume.

Les *nko* font aussi office d'antennes spatiales et de radars, appartenant à un dispositif de veille qui relie les points sensibles apparents ou occultes de l'espace royal : le lac Wawes, en passant par le *lam*, le tambour abrité dans le corps de garde prêt à l'appel de l'alerte ou des événements. Les tambours personnels du *fon* et de la *mafo* demeurent cachés. Le *fam*, sanctuaire où reposent les *fon*, leurs attributs, les sacs à médecine, les tombes des *mafo*, l'*achum*.

Mais la légitimité d'Oku, à la différence des Bamums, des Bafut et d'autres, ne repose pas sur l'épopée de la guerre ou de la conquête. Isolé géographiquement, sa force de dissuasion demeure d'ordre spirituel. Cette entité historique semble tombée du ciel, dont elle reste si proche. En effet, le péril ne viendra pas tant des guerriers terrestres que de l'inconnu astral, d'un bogue dans les relations permanentes établies avec celui-ci, afin d'en conjurer les menaces.

La vacuité et le silence pesant sur cette communauté, ajoutés à l'absence d'ostentation coercitive ou protocolaire, rappellent qu'elle existe en symbiose avec ses environnements quadrillés par l'ordre de l'invisible : conseil, confréries, sociétés. L'essentiel des énergies est mobilisé sur la frontière de l'au-delà, la seule concernant Oku.

Les *nko* d'Oku n'expriment pas la volonté d'apparat. Pourtant, sous leurs patines d'abandon et d'intempéries aux délavés de grisailles bleutées et roses, les motifs sont particulièrement expressifs, marqués d'un charme émouvant et inquiétant. Les personnages aux paupières exorbitées semblent hallucinés en réponse à nos regards, comme si personne n'osait lever les yeux vers eux, par oubli ou par crainte, tant la réputation de la chefferie est dissuasive.

La base du *nko* de gauche se compose d'un personnage au visage blanc, la tête surmontée de trois couronnes ornées d'araignées ou de mygales, signifiant la voyance, l'intelligence. Un lézard stylisé et étiré continue la sculpture jusqu'à l'auvent. Le deuxième *nko* présente un personnage à peu près identique au premier, mais avec un visage noir faisant ressortir de gros yeux blancs globuleux cernés de rouge, semblables à ceux du premier personnage. La tête est aussi surmontée d'un lézard de plus de 2 mètres de haut, qui termine le pilier. Le caméléon ou le lézard, familiers de la symbolique universelle, figurent en messagers des Esprits depuis la Mésopotamie et l'Égypte.

Ici, par la place dominante et ascendante qu'ils occupent sur le *nko*, et considérant que nous sommes dans « l'univers des hommes-animaux », je crois qu'il ne serait pas convenable de chercher leur signification. Apprécions plutôt, sur les *nko*, le halo des trophées magiques que l'on y accrochait, crânes de buffle et d'homme, mâchoires, calebasses et sacs du pays, reliques des malfaisants contenant leurs ongles, cheveux et dents.

Derrière les *nko* se découvre le *bum-dié*, un cadre de porte usuel dans la

région. Ici, il délimite une ouverture obscure semblant donner accès aux abysses de l'*achum*. La planche horizontale de l'encadrement présente dans sa partie basse une figure inconnue dans les emblèmes des autres *fon*, où domine aussi le python sacré : deux pythons ondulant en parallèle, les têtes en sens inverse. La présence du serpent indique l'entrée d'un endroit sacré. Au-dessus figurent, selon l'usage, quatre visages noirs ou blancs. Représentent-ils un *fon*, une *mafo*, un notable ?

Interrompant notre longue attente concentrée en divagations suscitées par l'observation des lieux, d'une petite porte sur le côté du palais donnant vers une cour intérieure, le *fon* apparaît. Vision domestique, il semble fatigué, en tenue négligée, avec de vieux souliers enfilés. Une canne le soutient, un serviteur l'aide. Son visage vieilli s'illumine d'un sourire exprimant une lassitude malicieuse où se mêlent l'intelligence et l'humanité.

Après les salutations, le temps passe à se regarder, d'autres personnes arrivent, se courbant, claquant trois fois des mains en signe de respect envers le *fon*.

Pour interrompre l'intermède, je retourne au véhicule enfiler mon vêtement de *fongwe* de Babungo, le conseiller du roi. En revenant, surprise générale : le *fon* paraît enchanté, l'entourage claque de nouveau des mains, se prosternant devant moi. Je fais expliquer au *fon* le sens de ma tenue, lui présentant les photos qui me montrent en compagnie du *fon* de Babungo, également en habit traditionnel, entouré des attributs de son pouvoir et des statues des ancêtres. Un notable arborant sur son bonnet la plume rouge du *fongwe* identique à la mienne ne me quitte pas des yeux.

Le *fon* annonce alors son départ, afin de revêtir son habillement d'apparat. Le notable me fait signe de le suivre seul, ce qui nous conduit à une salle assombrie où il me désigne un siège. Des gardes s'approchent de moi, courbés, en claquant des mains. Une femme se montre, un bracelet de cauris à la cheville, signe des épouses du *fon*. Elle vient me saluer, gambade en riant, s'inclinant, claquant des mains, puis elle repart en sautillant. Elle revient en faisant de ses deux mains sur sa bouche une trompette dans laquelle elle souffle : le respect impose de ne pas parler au *fon* ou à ses *fongwe* directement de la bouche. D'autres curieux arrivent au milieu de cette atmosphère amicale. À bien regarder, la salle où nous sommes, avec ses sièges autour, doit servir au conseil. Des serviteurs apportent des calebasses de vin de palme.

Les hommes sortent de leurs étuis à la ceinture des cornes pour boire. Signe de noblesse, ces cornes se nomment *ndu neyet*. La totémique du royaume les enrichit de ses ornements. Ces calebasses rituelles rehaussées de motifs perlés contiennent un vin de palme royal très recherché qui est aussi un privilège.

Certains vins de palme sont même préparés dans des calebasses spéciales où

macèrent les ossements de *fon* disparus, ce qui donne à ce breuvage les pouvoirs puissants des esprits.

Nous buvons plusieurs tournées d'un de ces vins, les bras levés, les yeux au ciel, la main gauche sur l'épée. Suivant le mouvement général, nous retournons devant l'*achum* sous lequel le *fon*, assis, tient sa canne royale. Rayonnant de son effet de surprise, il a revêtu un ensemble presque identique au mien. Je prends place, accroupi à sa droite. Au-dessous, les notables s'alignent en deux files ouvrant une route devant nous.

Alors s'installe un silence dont le sens m'échappe. Les esprits du lieu l'habitent certainement. Mais, eu égard à la réputation du palais, il se passe quelque chose, dont j'aurai peut-être un jour la révélation. Le *fon* domine. Figure de proue appuyée sur sa canne, il semble tenir la barre de son palais devenu vaisseau.

Le regard perdu dans le ciel, voyage-t-il seul ou avec nous ? En attendant, toujours sous l'emprise de sa majesté bienveillante, rien n'interrompt ce silence inspiré et apaisant.

Ressemblant à la fin d'un office et au début d'un autre, le *fon* se penche pour exprimer son souhait d'être photographié selon le protocole suivant : une photo tout seul, puis une avec moi, avec son fils, tous ensemble avec les notables, et enfin avec les cinq épouses qui viendront courbées et la tête ceinte d'une couronne de cauris. Ensuite, le *fon* me fait présenter un cadre contenant une ancienne photo de lui où il apparaît jeune, debout, dans l'autre tenue d'apparat des *fon*, torse nu, le cou orné de colliers de dents de lion ou de crocodile, les reins ceinturés d'une peau de bête, grandeurs perdues des *fon* chasseurs ou guerriers. Il désire que je le photographie de nouveau ainsi. Comme je lui fais comprendre qu'il serait plus facile de reproduire la photo fanée, il semble soulagé.

Par cette épreuve, le *fon* comprend que, pour moi aussi, l'étranger, la vision nostalgique exprimée par la photo n'exprime pas la représentation d'un pouvoir perdu. Une nouvelle complicité nous unit alors.

Nous devons faire comprendre au *fon* que pour cette première visite notre temps sera compté à cause d'un problème de moteur du véhicule. Ces conditions ajoutées aux difficultés de la piste risquant de peser sur le retour à Bamenda, je ne précise pas que le chauffeur, pourtant un solide Bamiléké, panique à l'idée de tomber en panne, la nuit, dans les parages, ou de dormir à Oku.

Le *fon* nous recommande alors de revenir aux fêtes de novembre, quand les masques sortiront, et de saluer de sa part le *fon* de Babungo.

Après les salutations personnelles et générales, il m'offre un œuf. Je le prends délicatement dans la main et toute l'assemblée reste tétanisée, en apesanteur,

consciente du sens de ce présent.

Je n'ai alors aucun esprit d'à-propos fondé sur des références spirituelles pour offrir au *fon* une réponse digne de son geste. De toute façon, je sais que, devant lui, je suis transparent et à sa merci. De nouveau, je communie donc avec lui et les siens dans ce silence des âmes et je le remercie simplement.

Je conserverai pour moi l'illumination intérieure provoquée par le don de l'œuf, figure de tous les ésotérismes, signe de la renaissance, entre autres : est-ce l'œuf Pem, celui né du lac ou du python ? Les deux visions s'entremêlent.

Je me promets, sur le chemin du retour, de m'arrêter au lac Wawes, sanctuaire d'Oku, pour lui solliciter un oracle.

Notre visite donne l'impression d'avoir ravi le *fon*, qui semble transfiguré. Celle-ci fut-elle pour lui un événement comme la venue d'un « céleste », son ancêtre blanc, ou a-t-il vu en moi la forme de sa future réincarnation, ces deux figures faisant partie du cycle de l'Initié ?

À notre départ, à travers l'esplanade, en nous retournant, nous agitons encore nos mains en guise de dernier salut. Au fond de moi, je reste ému, me demandant, vu son âge, si je reverrai un jour le *fon* ici-bas.

L'idée me trouble alors que nous avons peut-être réveillé le *fon,* ignorant que pour lui nous sommes les visiteurs de l'au-delà, qu'il attendait depuis longtemps selon les prédictions de ses devins.

Le palais, qui à notre arrivée somnolait, enseveli sous les brumes de l'absence au point de paraître inhabité, nous a fait partager ses sortilèges. Nous avons l'illusion d'avoir participé à sa résurrection en y laissant un peu de nous-mêmes. Nous avions vraiment rendez-vous à Oku.

Avant de sortir, cette fois, nous entrons dans la case du corps de garde, commandant l'accès à l'ensemble du palais. Les lourdes portes présentent l'encadrement coutumier d'Oku : personnages aux gros yeux, lézards, araignées. À l'intérieur, les gardes veillent. Sur le mur, des épées et, selon l'usage de la plupart des chefferies, on y découvre le grand tambour lam, l'un des cœurs du royaume. Le lam se compose d'un énorme tronc d'arbre de 5 à 6 mètres de long et pour un mètre de circonférence, allongé sur des pierres. Les sculptures ornementales sont habituelles : sur sa longue fente ventrale qui a donné lieu à des interprétations allégoriques reposent des batteurs de bois massifs pour le faire résonner jusqu'à des kilomètres sous terre et dans le ciel.

Au moment de prendre la piste, pour notre malheur, le fils du *fon* qui nous accompagne nous invite à visiter un guérisseur sculpteur de masques, demeurant « à côté ».

Au bout d'un long trajet avec le véhicule, nous « sommes toujours arrivés et pas encore là ». Ce genre de mésaventure encouragée par un sentiment mêlé de

curiosité et de bienveillance reste difficile à éviter en Afrique.

À travers les herbages vigoureux, le 4x4 s'accroche maintenant à la pente pour arriver sur une plate-forme entourée des cases du guérisseur. Nous dominons Oku, le vertige nous saisit à l'idée du retour.

Palabres familiales, les enfants pleins de vivacité jouent à cache-cache avec nous, une épouse offre du maïs en guise de bienvenue. Les masques n'apparaissent pas, malgré le temps compté. Notre hôte les cherche dans un lieu caché afin qu'une fois dans un sac personne en chemin ne soupçonne leur présence, surtout à cause de l'interdit visant les femmes. Une fois le manège terminé, nous voici dans une case clôturée et abritée par des arbres épais.

Les masques alignés à terre, surpris de nous voir, les yeux exorbités, la bouche ouverte, semblent des poissons sortis des abîmes du lac.

Ces objets relèvent de la statuaire traditionnelle d'Oku : esthétique de l'apparat, de la puissance, des rituels précis, couronnes diversifiées, têtes d'animaux, coiffures signifiant le rang et le rôle d'un personnage. Ce sont plutôt des coiffes fixées sur la tête que des masques de visage. Ils ne sont pas ornés de couleurs, mais enduits d'une épaisse patine sombre. Les statues variées mais fonctionnelles, avec les diverses sortes de porteurs de coupe, enrichissent cet univers. Les porteurs de coupe, à la facture minutieusement ciselée, marquent particulièrement le style d'Oku. L'œuvre, souvent de plus d'un mètre de haut, se travaille à partir d'un seul tronc d'arbre, ce qui démontre une grande habileté dans l'usage ancestral du bois. Je connais des coupes royales d'Oku : elles représentent certainement un *fon* assis sur un tabouret, la poitrine ornée du collier royal en dents de panthère, le bonnet à terre, les bras tendus en avant ; il tient sur les genoux une large coupe dont le couvercle est surmonté d'une panthère ou de deux serpents, la tête en avant. Entre les jambes du personnage, la panthère soutient sur son dos, elle aussi, le réceptacle.

Une fois le couvercle de la coupe, souvent surmonté d'un animal, enlevé, celle-ci laisse apparaître au fond une patine grasse, d'huile de palme et de diverses poudres. Ces coupes d'offrandes servent pour les funérailles, les mariages, les successions royales, les palabres et les réceptions protocolaires. Pour l'occasion, elles deviennent des réceptacles à noix de cola.

Ces objets ne sont pas bricolés, enjolivés : ils sont « fabriqués » – le terme est précis – selon une norme donnée, pour une signification maîtrisée, ne laissant aucune place à la fantaisie personnelle. Ils n'ambitionnent plus la recherche du beau, mais celle de l'expression. Manifestant vigoureusement la force des différentes liturgies pour lesquelles ils sont créés, il serait bienvenu de les considérer comme des instruments usuels aristocratiques. Ces formes, n'offrant aucune ouverture à la délectation esthétique, à la séduction, appartiennent au

monde des robots de l'occulte.

Le guérisseur sculpteur nous a montré la case où il enfume les masques afin d'obtenir la patine noire. La pièce, une sorte de four à pain aux murs noircis par la combustion du bois, exhale la senteur archaïque des hautes montagnes, celles de nos séchoirs à châtaignes et à charcuterie, rehaussée par l'odeur des troupeaux. Nous étions entraînés dans l'ivresse de nos origines pastorales, les masques ne nous faisaient plus rêver. Ce sentiment s'accentua en observant le sculpteur au milieu des masques entourés de sacs de maïs, des fagots de bois, des poules et de tout son environnement familial. Le démiurge se transformait en paysan, le travail des masques devenant une de ses activités, à l'égale des autres. Cette vision domestique désacralise le masque, que les Blancs tentent de considérer ainsi qu'un objet échappé des mains de l'homme et tombé du ciel, à la manière de toutes les autres reliques cléricales qui depuis des siècles hantent leur imaginaire.

Ainsi qu'un crapaud-buffle apeuré, le masque isolé n'est rien, il fait même pitié, seul l'esprit de la fonction le féconde et le magnifie pour un moment.

Est-ce par dépit, pour des promesses non tenues, ou du peu de considération qui les entoure, qu'après certaines cérémonies les masques se retrouvent brisés, brûlés, enterrés ou dispersés ainsi que des objets déconsidérés ?

Pourtant, l'expérience m'a montré que mes amies jugent la compagnie des masques d'Oku dérangeante, voire dangereuse : « Ce ne sont pas des masques pour la maison, cache-les ! » Tandis que les Punu du Gabon ou les Ibo du Nigeria, par exemple, arrivent à les charmer, même s'ils demeurent, selon moi, aussi menaçants.

Maintenant commence la légende d'Oku, le mystère et la crainte qu'il suggère toujours. Nous oublions trop facilement que les gens ici, plus que beaucoup d'autres, conservent les « quatre yeux ». Ainsi, ces objets, qui par leur séduction peuvent jouer la journée un rôle décoratif, endossent un autre rôle après le crépuscule : les coupes d'offrandes se transforment en « marmite de la nuit » où les vampireux préparent « la chair humaine ». Les serpents, les lézards finement ouvragés deviennent les gardiens du récipient qu'ils protègent, au profit de ceux qui se sont associés « afin de manger », contre ceux qui ne font pas partie du cercle.

Est-ce le hasard si, même dans un placard où ils restent enfermés, ces masques donnent l'impression de nous surveiller, l'existence quotidienne se déroulant sous la menace de leur regard ? Certaines amies, la nuit, entendaient le bruit qu'ils faisaient pour les empêcher de dormir et perturber les rêves.

En m'éloignant, je me sens toujours retenu par l'atmosphère nimbée du royaume d'Oku, dominé par la personnalité tutélaire du *fon*. Je m'identifie

davantage à sa civilisation pastorale à la sophistication rustique et aux senteurs ataviques que dans le mystère des masques.

L'esprit se perpétue au-delà des formes : dans les villes et les villages où il n'y a plus de statues, les « marmites de la nuit » sont devenues des boîtes en carton ou des trous dans la terre, parfois recouverts par l'eau des pluies, pour parfaire le piège.

Pitié pour les pays où il ne reste plus que le désir des masques et des statues ! Est-ce ma familiarité du désert si riche de spiritualité, de ferveur et si étranger aux « idoles » qui me fait penser que « l'esprit » ne se transmet que par les hommes ou les signes impondérables, en une chaîne qui vient de loin ?

Pour retourner à Bamenda, vu l'heure tardive et l'état du moteur, tout cela compensé par l'espoir d'une protection de la pleine lune, nous décidons de ne pas emprunter le trajet du matin, la corniche de Kumba, et de mettre le cap sur le sommet d'Oku jusqu'au lac, pour dévaler sur la plaine de Ndop.

Passer ainsi de 2 000 à 3 000 mètres sur une courte distance nous oblige à affronter une forte côte, mais le risque nous convient : la montée au ralenti durera une heure ; ensuite, libérés du moteur, ce sera la descente dans les éboulis et le ravinement des eaux. L'ascension s'effectuera à travers des tronçons de pistes et le lit du Kimbi, un torrent prenant sa source au sommet du mont Tinga.

Au dernier coucher de soleil, nous sommes en plein Ouest sur le plateau du lac, une grâce offerte par les contrariétés mécaniques. En bas, l'ombre de la nuit enrobe Oku et tout le versant nord ; sur les hauteurs règne la lumière spectrale de l'altitude, celle des soleils qui ne disparaissent jamais.

Le lac Wawes serait un lac de cratère semblable aux autres de la région si une forêt primaire ne le couronnait, accentuant le fantastique du lieu et de ces instants.

La fatigue et les incertitudes mécaniques conjuguées à l'heure complice des fantasmagories font de nous les spectateurs réceptifs de ces moments exceptionnels qui commencent à nous paralyser.

Les fougères arborescentes géantes, la flore nomade, les lianes voraces et dégoulinantes de lichen, l'écume des mousses proliférantes et velues, toutes les plantes cryptogames sans racines, les épineux volants constituent une arborisation bestiale rescapée du Déluge. Celle-ci, porteuse des insectes les plus agressifs, avance pour nous engluer dans la pétrification cauchemardesque qui nous entoure.

La passivité serait un retour à notre existence de l'ère primaire à laquelle, ici, tout appartient. La théâtralité de cette flore se retrouve dans les illustrations de la forêt magique des sorciers celtiques, de la dramaturgie wagnérienne et dans les œuvres des peintres romantiques allemands et scandinaves.

Sur les rives zaïroises et rwandaises du lac Kivu, l'ère primaire règne toujours. J'ai parcouru ses forêts effervescentes et vindicatives où les plantes sont encore des animaux et des insectes.

Ainsi qu'Empédocle sur l'Etna, je projetais depuis longtemps de passer la nuit au sommet du Nigiragondo, ce volcan dont le lac de cratère vivait sa période de basse intensité.

En traversant la forêt de base, je me demande si les puissances du volcan inutilisées par l'absence d'éruption ne se conjuguent pas à celle de la forêt, dans sa paranoïa autarcique. En effet, je garde un souvenir pénible de l'ascension. Tel Empédocle, j'ai failli disparaître. Même ma sandale n'aurait pas survécu.

La pénombre forestière, toutes griffes et épines dehors, nous agrippe. Invisibles, les plus coriaces nous lancinent d'un bourdonnement hystérique. Des bombes de fourmis volantes rouges et phosphorescentes explosent pour entraver la marche, d'autres missiles nous suivent à la trace.

Heureusement, la nuit au bord du cratère rougeoyant de toutes ses pulsions nous sera une offrande cosmique. Le soleil disparaît des horizons du mont Oku, ainsi que des cosmonautes. À partir du dernier vallonnement circulaire, dominant le lac, nous contemplons, toujours en proie à cette première impression qui nous laisse interdits : il s'agit bien d'une étendue liquide, mais elle s'apparente à celle déjà vue dans les paysages révélés par l'exploration des planètes.

Je crois que cet anachronisme géologique imprègne ce lieu, pour en faire naturellement le rendez-vous de présences et d'événements qui, ailleurs, nous sembleraient aléatoires. Par exemple, le mort appartenant à la « confrérie du lac » la plus proche du *fon* ne quitte pas ces lieux : il y devient un arbre, accédant à ce corps éternel qui transcende les métabolismes terrestres et leurs cycles millénaires. Il entre dans la cour des veilleurs qui protègent et entourent le lac par leur présence végétale. Celle-ci n'est qu'un leurre que découvrirait à ses dépens celui qui prendrait un risque.

Le lac constitue le soubassement du palais, seule une convention optique nous porte à croire qu'il se situe au sommet du mont Oku, alors qu'il s'étend en réalité sous le palais : semblable à celui de la grotte de Louis II, sur lequel il naviguait en gondole illuminée à la recherche du Graal. Le palais couronne le lac, figurant son apparence humaine et historique. Du ciel, celui-ci apparaît porté par le lac, comme le château de Louis II de Bavière, qui m'a tant fasciné au cours de mes séjours dans les montagnes environnantes.

La surface du lac, d'un éclat vert pâle fluorescent, semble éclairer l'espace depuis les profondeurs. La vision évoque un astre au repos, l'écrin du rivage finement dessiné par une masse liquide d'une immobilité lisse nous suggère

aussi l’œil cosmique que les légendes situent ici.

Je m’interroge sur les créatures vivant en ces eaux antédiluviennes ou remontées des abîmes. Le magnétisme du panorama et de l’atmosphère subjugue, il ferait accepter toutes les hypothèses, étant déjà persuadés que nous sommes bien en face du lac sacré, demeure du python Ngammok. Le lac serait son sanctuaire, d’où il règne en véritable maître du temps. Ici, les antinomies sont abolies, l’homme et son histoire flottent en apesanteur.

Est-ce ainsi que le *fon* et ses proches arrivent au lac pour célébrer le rituel le conduisant à s’y baigner et à en boire l’eau dans une corne spéciale, renouant de la sorte avec l’intronisation, la naissance et la mort ?

Les détails de la liturgie restent inaccessibles. Dans ces moments où le temps s’arrête, le *fon* renouvelle certainement son pacte passé avec Ngammok : l’existence du *fon* se situe ici dans l’éternité, de même que celle du royaume dépend de cet acte.

Nous pouvons, à propos du royaume, parler d’« État théocratique du python », qui demeure une forme de pouvoir tabou, mais dont les diverses variétés seraient plus répandues qu’on ne l’imagine. Je songe notamment aux yezedis vivant dans le Nord-Est du Kurdistan irakien, où ils vénèrent le python, eux aussi protégés par les montagnes. J’ai vu à l’entrée de leur temple, sculpté sur le mur, le long python noir ondulant vers le haut.

Il se pourrait que le *fon* ne soit qu’une des personnifications éphémères du python. En célébrant Ngammok dans son sanctuaire aquatique, le *fon* ne deviendrait-il pas le python éternel ?

Est-ce à cause de cette métamorphose qu’il se dit que le *fon* ne meurt jamais, une certitude rassurante marquant ses funérailles d’un air de fête ? Il s’efface en effet, en participant sous une autre forme à la pérennité du pays.

La filiation du *fon* avec le python ne s’affiche pas dans la symbolique du palais, comme si pesait là la crainte de la rendre publique, avec le risque de dévoiler le mystère du lac et mettre le python en danger, alors que la plupart des *fon*, incarnations de la panthère, s’honorent de la métamorphose, présentant les peaux de l’animal avec les attributs du pouvoir les faisant figurer en position dominante autour de la statuaire royale.

Ces approches différentes s’expliqueraient par la relation du python avec le roi. Le python incarne un phénomène, et non une épopée. La panthère renvoie aux rois chasseurs ; le reptile, à l’invisible absolu et insaisissable.

Le seul signe de l’allégeance du *fon* au python, j’ai cru l’observer non pas sur les *nko* du portique central, mais derrière, dans la composition d’un *bim-dié*, l’encadrement de la petite porte d’un espace sacré, ce dernier étant signalé par les deux serpents parallèles du linteau. Ces serpents parallèles signifieraient le

dédoublement du python, ancêtre fondateur d'Oku et de Kom, où il retourne.

L'aura magique de Kom et d'Oku n'est pas sans ressemblance, tout comme leurs situations géographiques. Kom, situé au cœur d'un cirque de montagnes difficiles, aux pentes de prairies alpestres, s'apparente géographiquement à Oku. Les deux royaumes rapprochés sont séparés par le mont Oku qui les réunit. Il règne sur Kom un climat tonique qui contribua à l'enchantement de mon séjour.

Les pouvoirs prêtés au *fon*, le refus de l'apparat et tous les attributs de la puissance intériorisée dans le dédale des cases du palais rustique, tout cela rapproche Kom d'Oku.

La position dominante du palais à Elaikom accentuerait la différence avec celui de Tinga. En apparence, le palais d'Elaikom semble plus singulier, évoquant une petite lamaserie tibétaine oubliée.

Quelques lumières sur ce royaume me sont venues de mes conversations avec une amie de Kom. Celle-ci, par les filiations coutumières, devint sa grand-mère décédée. Reconnue comme la mère de son père, celui-ci l'a vouvoyée avec respect. De même, elle devait, dans la vie quotidienne, domestique, protocolaire ou occulte, tenir le rang de la défunte, une *mafo*, une reine. Il faut préciser qu'à Kom la succession est matrilinéaire, l'origine se fondant sur une reine mère commune. Cette façon d'assumer les existences antérieures me rappelle un peu celle des Druzes de Syrie, où elle se singularise par l'imprévu de la filiation.

Sur place, grâce à des confidences de Druzes dont la spiritualité singulière me fascinait, j'avais eu la révélation de ce particularisme étonnant : suscite-t-il chez les Druzes ce sentiment d'immortalité, expliquant leur témérité proverbiale ?

Ainsi, à l'époque, il fut question d'un enfant prétendant être une personne décédée cinquante ans avant sa naissance. En parlant avec la voix du défunt, il révélait les habitudes de celui-ci, au point de s'accuser d'un meurtre jamais élucidé. Fallait-il juger l'enfant ?

Je voyageais dans tous ces souvenirs qui se connectaient, dans l'inspiration que soulevait en moi notre halte prolongée sur les bords du lac. Dans la nuit lunaire, projetant une illumination générale, plus incisive que celle du soleil qui ne dérangea que l'ordre des ombres, on se sent des extraterrestres. Figé par une curiosité hypnotique, le temps prévu fut dépassé, et toujours rien ne bougeait sur la surface du lac, réfléchissant la lune avec plus d'éclat qu'elle ne le fit du soleil.

Nous estimions que la pleine lune à son zénith éclairerait mieux la piste, la lumière verticale révélant les recoins hasardeux et les hôtes malfaisants.

En effet, la protection du *fon* ne s'exercera plus sur l'autre versant, où nous croiserons les âmes errantes et vindicatives de ceux dont la chefferie d'origine a refusé la sépulture et qui errent à la merci de toutes sortes de vampires. Se présenteront aussi les cortèges d'esprits, en voyage comme nous. Dans la région,

la nuit est très active. Pour cette raison, les vivants s'enferment chez eux.

J'ai connu nos villages à l'époque où, de même, la nuit favorisait une grande agitation invisible. Seules les croix, signes magiques à l'entrée et à la sortie, arrêtaient les revenants en marquant le territoire des vivants.

Pour se préserver des revenants tenaces, fenêtres et portes des demeures se paraient des protections de la croyance populaire. Mes parents ne me disaient-ils pas, la nuit, en rentrant sur la route : « Ne te retourne pas, ils sont derrière toi jusqu'à la croix » ?

Dans la préparation du départ, j'avais la préoccupation de préserver l'œuf pendant le voyage. Une interrogation me vint à l'esprit : l'œuf offert par le *fon* symbolisait peut-être le Pem. L'œuf réceptacle du feu et de la lumière du lac ou du python. Est-ce le lac ou le python qui donne naissance au Pem ? Les deux sont certainement unis en une même cosmogonie avec la montagne. La configuration du lieu évoque tant le monde astral que le fabuleux y devient naturel.

Par instants s'accentuait l'impression que le sol ondulait ; le python reprenant sa marche, nous avancions avec lui. Tout le relief devenait le python, le ciel restait la seule possibilité de lui échapper.

En effet, le python ne prend pas la forme d'un animal fantastique, d'une créature séparée. Il totalise toujours le cosmos, dont il exprime la force qui n'a pas de forme. Il est ensemble le ciel et la montagne.

Ce n'est qu'à Babylone que les serpents sont devenus volants, avec de grandes ailes. J'ai encore vu leurs empreintes mêlées à celles de tout un bestiaire qui le soir aussi, auprès du fleuve, attend l'heure des métamorphoses pour reprendre le vol millénaire.

Une fois en route, l'œuf bien protégé apparut à mon esprit : je pensais qu'il était peut-être le symbole d'une chaîne prophétique. Au XIX^{e} siècle, un œuf semblable, esthétisé par Fabergé, apparut au sein des cours impériales crépusculaires, en particulier chez le Czar. Personne ne reconnut en lui l'œuf de l'Apocalypse.

Je crois que les conquérants de ces horizons où l'histoire et l'esprit se mêlent – Darius, Alexandre, Frédéric II, Charles Quint, Louis II, Saladin, Abd el-Kader – ont tous eu la vision de « l'œuf alchimique » annonçant le message du temps.

En quittant le sommet du mont Oku blanchi par les neiges lunaires, celles des paysages de l'immortalité que la lune ne quitte jamais, il avait aussi un reflet du lac émeraude.

Dans la traversée du cahot primitif des éboulis lisses et brillants d'un éclat virginal, l'eau claire scintillait en ruisselant de mille sources. Il ne s'agissait plus

d’une descente, mais d’une glissade difficile à maîtriser, à la merci d’un nouveau moteur impétueux décidé à transformer le véhicule en un engin volant. Par instants, la course s’amortissait sur de petits plateaux imbibés d’eau. Nous commencions à traverser les pâturages de la lune abandonnée par les vastes troupeaux des Bororo, transhumant dans le ciel, guidés par la vache qui entre ses larges cornes-lyre porte un œuf comme sur les bas-reliefs de l’Égypte des pharaons, le pays des origines où ils retournent.

Nous abandonnons les chimères génétiques de la flore du lac. La piste s’ouvre, bordée par la savane domestique de la plaine Ndop. L’horizon s’élargit et, sous la lune, le paysage de petites cases closes a un air de solitude poignante. Nous avons l’impression que l’humanité a fui. Un air de grand large donne le sentiment que pendant l’intermède la création continue, le monde se déplace.

Ce sentiment que la réalité maintenant nous échappe est accentué par le comportement du véhicule qui, sur le plat et le début de la montée vers Bamenda, n’avance plus. Nous abordons les premiers contreforts à 10 kilomètres à l’heure, en première, étonnés de ne pas redescendre la pente et nous persuadant que nous n’arriverons jamais à Bamenda.

Les sortilèges d’Oku ne jouent plus en notre faveur, une fois la frontière franchie. Nous ne sommes plus que des *piccolo mortale*, petits mortels à la merci d’une mécanique japonaise et déjà aspirés par la férocité des profondeurs terrestres.

Les lointains du relief baignent dans une atmosphère sous-marine. Nous sommes dégrisés, réduits, revenus à nous-mêmes, comme si le temps d’un jour, les ensorcellements d’Oku nous avaient grandis en vain.

Babanki, Bafreng, Bambili… Ici, nous ne connaissons plus personne. La lumière ne tombe plus du ciel, elle monte de la terre vers lui. Le monde nous apparaît comme pour la dernière fois, et nous avons le sentiment de nous hâter sur la pointe des pieds vers la sortie.

Même la végétation se détourne : toutes les plantes héliotropes, corolles ouvertes, se soumettent à la lune, exprimant la nostalgie des temps où la lune et le soleil n’étaient pas séparés. La flore a déjà choisi son camp, anticipant le fait que le soleil ne reviendra plus.

Tout cela donne à cette nuit exceptionnelle l’éclat des contrées de l’éternité. Une rosée lunaire fait briller toute la création, nous voyageons dans la voie lactée.

Finalement, nous nous accommodons de ce climat général qui transforme un handicap en privilège et nous offre l’avantage de sommeiller en avançant au ralenti, comme dans un film.

Dans les virages, nous pouvons caresser de la main les montagnes animales au

doux pelage vert sombre. La conversation entre les espèces, le relief et les astres demeure une rumeur ininterrompue. Les odeurs, les senteurs consacrées à leurs alchimies ne se dérobent plus, notre lenteur nous rapproche des civilisations naturelles en ascension.

Aussi loin des hommes, on imagine la présence menaçante des monstres et des fantômes, comme si les uns ne pouvaient vivre sans les autres. Finalement si loin de nous, la nature entière exprime son existence par une activité dont le sens nous échappe. L'acceptation de cette indifférence nous offre peut-être le secret de la sérénité.

Presque au col, à l'ultime pente, le brouillard empressé vient vers nous. Tiède et doux, il n'exprime rien d'effrayant. Comme nous le cajolons de la main par la portière, il semble ronronner ainsi qu'une panthère des neiges. À ce moment, il protège peut-être la migration des masques secrets.

Dans la descente, nous glissons de nouveau à vive allure. La poussière des grasses terres, les *grasslands*, nous enveloppe d'une agréable somnolence. L'ombre des arbres a étendu sa couverture, nous avançons dans le confort d'un lit.

En bas se devine Bamenda, comme une tortue repliée sous sa carapace. Nous ressentons les premières manifestations de l'aura magnétique de l'agglomération.

Toute la constellation des royaumes difficiles se dessine à partir de la ville, qui leur offre des facilités d'accès. Elle est le port, le marché, l'aboutissement de leurs pistes.

Au loin, à gauche, Widikum me fascine ainsi qu'une cité interdite du Tibet. Ce village est presque le Nigeria, les royaumes forestiers de Calabar, Cross Rivers, dont le halo évoque les puissances redoutées.

Je n'ai jamais eu la possibilité d'accéder au cœur de Widikum, afin d'approcher les cases, les masques et les statues *nchibi*, recouverts de la peau animale, remplaçant la peau humaine de jadis et dont les coiffures sont toujours composées de véritables cheveux. Le déjeuner savouré dans l'air suffocant, au milieu des marmites fumantes et odorantes, ne m'a pas donné le courage de grimper vers les hameaux que mes hôtes me signalaient, disséminés sur les pentes presque verticales dont les seuls sentiers d'accès semblaient les flots des torrents.

Je garde aussi le souvenir du véhicule immobilisé dans un contrebas par une crevaison. L'incident avait accentué mon impression d'être englué dans ces forêts de montagnes oppressantes qui cachent le ciel, ne laissant apercevoir de lui que les cascades qui coupent la piste.

Je n'ai vraiment pas la baraka des Calabari. Heureusement, des complicités

avec les Widikum me sont venues de Bamenda.

À Wum, malgré l'hospitalité du *fon*, il faut attendre la nuit pour, guidés par un notable, franchir le seuil du sanctuaire où les masques dorment, badigeonnés d'une peinture blanche industrielle à peine sèche, en vue d'une prochaine cérémonie.

Nous n'avons pas rencontré les voyants si renommés, qui font converser les gens avec leurs défunts en les rendant visibles. Ce procédé soulève de tels désordres qu'il a été interdit. La communication continue aujourd'hui, sans la présence des morts.

Laikom, malgré l'intercession d'une amie, reste équivoque. Le vol de la statue a accru la méfiance naturelle. Bafut, Bali, Fontemp, pour une raison ou une autre, demeurent inaccessible. La grâce de Babungo, Oku, Foumban ne s'étend plus à ces territoires, relevant sans doute d'une galaxie différente.

Bamenda, dans ces saisons des pluies où les orages laissent une odeur de foudre imprégnant ses falaises noires, devient plus que jamais le carrefour de toutes les perturbations météorologiques et magiques, amplifiées par ses ramifications telluriques avec les royaumes.

Sur cet espace tourmenté et enivrant qui nous donne l'impression de vivre dans un lourd nuage, naviguant collés à la surface du sol, l'œuf d'Oku devient un mirage virginal, un axe, une boussole, l'icône par excellence dans le sens que lui donnaient les chrétiens orthodoxes et orientaux : un support pour l'esprit échappé des mains de l'homme, qui n'opère que la transmission. Cette opération fut accomplie par le *fon*, qui participait ainsi à une liturgie certainement universelle.

Le Millénium à Kribi

31 décembre 1999

L'océan semble aussi figé que le ciel face aux arbres avançant vers l'eau ainsi qu'une nébulosité végétale : rien dans l'activité naturelle ne laisserait croire qu'un siècle se défait, où sont les tambours des dieux célébrant l'événement ?

L'indifférence environnante donne l'impression, ici plus qu'ailleurs, que nos idées ne concernent que nous, qu'elles demeurent des rêves.

La ville offre plus de complicité : son décor, ses ruines appartiennent à l'homme, elles sont remémorantes aussi bien vers le passé que vers l'avenir.

Si dominatrice que soit notre civilisation, la nature tropicale non encore humanisée nous ignore puissamment.

Dans deux semaines, comme chaque année, les fruits bordant ce coin de rivage en mûrissant deviendront rouges : un vol de deux cents perroquets gris les dévorera pour repartir chaque soir dormir très loin dans la forêt protectrice.

En cette saison, les paysages et les horizons océaniques sous la brume sèche et chaude de l'harmattan présentent un aspect spectral, flottant, oppressant. Le ciel et l'océan sans perspective baignent dans une luminescence unique, leur donnant l'aspect d'une matière commune.



Les mouettes disparues, ne veillent que des éperviers vifs et en grand nombre. Il se pourrait que leur présence turbulente dissuade les autres oiseaux. Les éperviers exercent une telle vigilance sur la terre que, pour un bout de poisson, ils se mettent en position, tournent et plongent dans l’océan. Il paraît curieux que

ces rapaces de forêt et de savane dominent les rivages.

La ferveur quasi prophétique entourant le Millénium s'enracine dans nos atavismes spirituels et nous porte à guetter le moindre signe dont l'interprétation pourrait nous concerner.

C'est dans cet état d'esprit que j'ai choisi Kribi, réputé pour sa polarisation magique. Des expériences passées m'y avaient incité.

Aussi, je fus stupéfait lorsqu'un matin je vis planer un impressionnant aigle blanc. Son vol dessinait autour de nous le cercle d'un silence pesant, marqué par une solitude inconnue. S'agissait-il du fameux grand aigle des singes, le Spizaetus évoqué par les premiers colons allemands et dont plus personne ne parle, à cause de sa rareté ou de ce qu'il représente d'inavouable ? Je restai interdit quant à l'interprétation de ce présage.

Ces instants énigmatiques furent interrompus par un vacarme jacassant, ressemblant à une bruyante querelle dans les arbres. À force d'observer les branches, je découvris les deux perroquets à l'origine du tapage. Ils me regardaient, soudain silencieux, interdits, honteux, faisant tourner la tête avec leurs yeux clignotants. Mes appels affectueux les fixèrent ainsi pour un long moment d'interrogation, puis, en silence, comme gênés, ils reprirent leur vol. Jouaient-ils un rôle dans l'apparition majestueuse et presque rituelle de l'aigle blanc ou dans son départ qui a correspondu à leur tintamarre ?

Pourquoi les jacquots furent-ils les deux seuls volatiles à ne pas s'être cachés comme les autres et, en plus, à avoir manifesté une présence ?

Sur la piste de Campo, peu avant la frontière de la Guinée équatoriale, nous avons stoppé face à un groupe de Pygmées. Ils paraissaient surpris, désemparés, éblouis et dévoilés par la lumière de la clairière. Visiblement, ils sortaient des profondeurs boisées pour y entrer de nouveau. Ce petit groupe familial n'évoquait pas le glamour des primitivités répertoriées auxquelles la facilité les rattache : il se composait d'un jeune homme appuyé sur sa lance, d'une femme courbée sous une hotte chargée et de quatre enfants vêtus de chiffons – des naufragés retournant à leur naufrage. Pourtant, venant de très larges yeux doux, les regards n'imploraient aucun secours ni pitié, mais l'oubli.

Le comportement de ces êtres furtifs éveille en nous un sentiment de consanguinité émue et suscite en même temps un malaise qui nous désarme dans la tentative d'approche.

Ces Pygmées font partie de ces rares civilisations hors de l'histoire : martiens terrestres, appartiennent-ils au passé, à l'avenir ou à une voie transversale qui se révélera un jour comme un nouvel horizon commun ?

Nous y sommes retournés afin de mieux les saluer et de faire connaissance, mais, sur place, il ne restait plus personne. Pourtant, les sous-bois immergés

paraissaient infranchissables et sans accès. Se sont-ils volatilisés verticalement, ou avons-nous eu une vision ? Celle-ci nous rappelle les oubliés du monde que nous côtoyons sans les voir, qui se mêlent ici à l'apparition des Pygmées, invocation pour une humanité partagée et miséricordieuse.

Le lendemain survint un message émouvant. Au bord de l'eau, sur le côté gauche, des chutes de la Lobé offrent un angle permettant de voir le fleuve trébucher d'abord dans ses écumes, puis tomber dans l'océan. Je découvris une prairie semblant très bien entretenue. Sa surface nettement délimitée suggérait une clôture pour protéger l'étendue de fleurs rouges droites et très fines. Essayant de trouver la demeure qui jouissait d'un si beau plan fleuri et bien exposé, je ne trouvai rien. Pourtant, virtuellement, je voyais le site de la maison. Je m'interrogeais pour savoir quel esthète pouvait entretenir un tel paradis sans l'habiter.

Il a bien fallu que j'en accepte l'idée : cet espace fleuri si méticuleusement entretenu était naturel, sans propriétaire. Le sentiment d'allégresse suscité par l'endroit ne résidait pas dans sa déshérence. Une force dominait cet espace bien cadré, évoquant un génie du lieu. Finalement, l'évidence crevait les yeux : devant nous s'étendait, dans une lumière particulière, le jardin de la *mamy watta*.

Nous avions emporté quelques fleurs rouges. En chemin, plusieurs tombèrent du bouquet de Sany. Voulant les ramasser, elle m'en dissuada. « Laisse-les, ce sont les *mamy watta* qui me les ont reprises » – alors que nous n'avions absolument pas évoqué ces génies au long du séjour.

Plus loin, nous sommes restés en arrêt au début d'un vallonnement exhalant une suave odeur de lis, inattendue en ces parages. Sur une de ses grandes plantes toutes fleuries, nous avons coupé avec respect ces lis blancs dont la senteur se faisait encore plus présente entre nos mains. Cette fois, ensemble avec Sany, nous pensions aux Mamy watta, comprenant que nous avions eu affaire à une plante leur appartenant. Avec délicatesse, nous avons abrité ces fleurs dans le sac, pour ne pas inquiéter les *mamys*. Les « lis blancs de la Lobé » devint une expression qui hanta nos esprits, faisant songer à un oracle, au refrain d'une chanson familière, à un parfum, enfin au titre du romanesque par excellence.

Dans le crépuscule voilé, un grand soleil pâle glissa dans les profondeurs océaniques, et les lis restés dans nos mains paraissaient encore plus blancs que nature, phosphorescents, ainsi que des poussières d'étoile ou des écailles de Mamy watta.

L'odeur du lis de la Lobé resta très forte, imprégnant le véhicule et la chambre. Ainsi que cela se faisait au XIX^{e} siècle, nous avions projeté de faire sécher ces pétales afin de les conserver dans une boîte ou entre les pages d'un

livre. Ma mère, les femmes rêveuses et les voyageurs de l'époque marquaient souvent les pages des journaux intimes ou des ouvrages les plus divers avec ces fleurs séchées. Elles faisaient donc partie de l'univers des souvenirs autobiographiques.

Je me retrouve à Kribi, dans la baie de Londji où je résidais et que pourtant je ne reconnais plus exactement. J'y découvre une épaisseur des charmes que j'avais ignorée. Est-ce à cause de la saison sèche, une sorte d'entracte tropical mêlant tous les temps dans un alanguissement brumeux ? L'eau de l'océan reste douce, tiède, presque transparente malgré les fleuves. La plage est la véritable cité des gens d'ici : les bébés nagent ensemble, sans crainte, les hommes dorment seuls sous les arbres, les pirogues, le nez en l'air, rêvent en regardant le large, les femmes attendent le poisson en somnolant à côté des larges bassines métalliques.

La vision fugitive du paradis ne doit pas nous laisser croire qu'il n'appartient qu'aux humains. La nuit, les véritables habitants des lieux sortent : tous les insectes de la création, ceux qui se voient et les autres, invisibles. Même protégé par des vêtements, on se sent rongé, corrodé, piqué, palpé. Ici menace une sorte de palu cérébral, foudroyant et souvent mortel, qui s'appelle le palu marteau.

Le moustique suceur de sang semble presque absent de la nuée des différents prédateurs vibrionnant au moindre recoin.

Minuit approche, les éclairs font trembler le ciel. Sany marmonne : « Ce n'est pas bon, les sorciers profitent, ils sortent et tuent. Ne me demande pas d'explication à ce sujet la nuit. Même le jour, pour un décès, l'éclair traverse le ciel. » Sa jolie figure se fige d'inquiétude et devient un masque. Les roulements de tonnerre grondent, ajoutant à l'inattendu de la situation menacée par aucune présence venant de l'obscurité pesante.

Les éclatements éparpillés de la foudre se mêlent aux croassements des sous-bois, à la rumeur de la marée. Sont-ils les prémices de l'enfantement du nouveau siècle ?

Angoisses et pulsions contraires se sont conjuguées pour me fixer à Kribi, afin d'y suivre le passage au nouveau millénaire.

Je me suis acharné à pratiquer de longues séances de natation jusqu'à l'obsession. En nageant, je ressentais l'impression de voler dans l'espace, vers des temps où je retrouvais ma jeunesse. Ainsi, la nage me devenait aussi naturelle que la marche à pied.

J'ai renoncé aux projets de voyage, de réveillons, afin d'échapper au tumulte et de me recentrer, seul face à l'océan. Mais le choix d'une telle solitude au moment où les gens se réunissent relève peut-être de la morbidité. D'ailleurs, le tonnerre fait écho à ma ferveur solitaire et la tempête sera notre invitée. Par

orgueil, il ne faut pas se laisser aller à provoquer le destin, surtout en terre étrangère. Trop imprudent dans mon défi, comme un paratonnerre, j'attirais la foudre : les forces élémentaires se levaient en se heurtant, les éclairs secouaient les forêts. Des courants d'air tourbillonnaient.

L'homme s'éloignant de l'attraction de ses semblables ne devient pas maître du temps : il gravite dans un vide magnétique, à la merci des énergies telluriques en mouvement autour de lui, et comprend ainsi qu'il n'est pas l'axe du monde. Les rafales de pluie gonflées d'éclaboussures et de flashs inlassables dévalent en avalanche jusqu'au ras du sol.

Le regard de Sany me persuade que nous sommes deux naufragés. Je songe à la bouteille de champagne destinée à être ouverte dans l'océan, afin de trinquer entre nous et avec les ancêtres, les génies. La mise en scène s'écroule, la nuit nous montre qu'elle semble détenir les clés de l'inconnu et qu'on ne s'improvise pas démiurge, au risque de l'apprendre à ses dépens – ce qui m'arriva.

Avec un sourire grave, Sany murmure : « Cette pluie lave tout le mal de 1999 et des années passées. Le siècle qui arrive sera plus propre, neuf. Tout lavé. » Je connaissais l'importance de ces mots dans les rituels.

La nuit nous a offert la phase essentielle oubliée dans mon projet de cérémonie : le corps ne doit pas être lavé par l'océan, mais par les puissances tutélaires, sous la direction de leur médiateur, l'initié, nganga ou voyant.

Pour nous, Occidentaux méthodiques jusque dans nos folies solitaires, même la révolte nous conduisant à l'angoisse programmée, nous ne pouvons imaginer en dehors de nous sans être contrariés. Sans Sany, je ne pouvais considérer que la pluie avant minuit figurait un événement initiatique nécessaire et bienvenu.

Maintenant, en une cavalcade lointaine, retentit l'orage retournant à ses abîmes océaniques. De larges et incessantes convulsions électroniques bouleversent l'espace en des tentatives de crépuscules ou d'aurores, comme si le soleil insistait afin de revenir la nuit.

Les insectes plus bruyants que les oiseaux reprennent le vacarme. Est-il possible qu'une poussière d'insectes minuscules produise une sonorisation si assourdissante ? Je me crois dans une véritable sonothèque, enregistrant toutes les tonalités de la création, composée également d'éléments sensoriels inaudibles à l'écoute habituelle : chant des reptiles, ricanement des singes, arbres rêvant à haute voix, conversations d'oiseaux s'encourageant pour les risques de la nuit, plainte des sables, discussions entre herbacées, appel des poissons, vibration sinusoïdales des unicellulaires, fréquences infra et hyper des êtres non identifiables… Ramener au bruit ces ondes acoustiques dont nous ignorons la source et le sens, voilà un comportement habituel face à l'incompréhensible.

Alors que je regrettais presque la tour Eiffel scintillante et les diverses

illuminations du Millénium, je revins du rivage, plus accablé par mon imprudence, mais presque ému. Le ciel tremblait en des clartés douces et violines, sur l'horizon se projetaient en continu des nuances d'outre-monde, apaisantes, mauves, rosacées. Ce panorama ne suscitait plus les prémonitions funestes ou l'angoisse.

La vue permettait d'embrasser une suite discontinue d'événements décoratifs où les éclairs se transformaient en serpents quittant l'océan pour tenter de monter vers les abysses célestes, leur vraie patrie.

L'ascension foudroyante des reptiles se faisait en zigzag de fusée scientifique, cela ressemblait parfois à un feu d'artifice. Nous devenions spectateurs d'événements lointains sans risque pour nous : éruptions solaires, tempêtes géomagnétiques. Derrière nous, le paysage nocturne réconcilié baignait dans une lumière végétale.

L'approche de minuit, après une partie de la nuit si mouvementée, donnait l'impression que le jour allait se lever. Pourtant, nous décidâmes d'accueillir le Millénium selon notre projet, avec le champagne ouvert au bord de l'eau.

La tourmente passée semblait avoir exorcisé toutes les menaces, nous laissant le champ libre. Je suis descendu sur le rivage avec ma bouteille pour préparer la fête avant l'arrivée de Sany.

Des chiens, inhabituels en ces lieux, déclenchèrent des aboiements d'une hargne infatigable. Approchaient-ils avec autant d'agressivité que leur brouhaha ? Au-delà de la menace, je tenais au silence pour ne pas attirer les curieux. Excédé, je m'approchai d'une pirogue à terre afin de poser la bouteille de champagne et chercher à l'intérieur un projectile pour faire reculer et taire ces animaux excités. Ma main tâtonnante fouillant le ventre obscur de l'embarcation se trouva accrochée, crucifiée, plantée au fond. La frayeur extrême effaça la douleur.

En forçant pour me dégager, je compris que quelque chose s'enfonçait plus profondément dans ma main. Regardant l'obscurité environnante, je paniquai. Avec l'autre bras, je tentai en vain de dégager ma main immobilisée, la croyant sous la dent d'un requin oublié dans la pirogue ou d'une Mamy watta noire furieuse du dérangement. Je pensai même à un boa lové dans la coque humide.

Du désordre de l'attirail du pêcheur, j'ai dégagé une tige coincée par les filets, les cordages. Ma main était prisonnière de l'outil. Mon bras libéré traînant un harpon laissait voir le fer accroché profondément dans la paume de ma main ouverte et ensanglantée.

Je me sentais une proie, un poisson crocheté par un pêcheur invisible. L'orage, la catastrophe avaient déserté le ciel et la nature pour s'engouffrer en moi. Le sang coulant abondamment, poursuivi par les aboiements des chiens qui devaient

le renifler, je rejoignis Sany comme une bête blessée.

Le harpon s'enfonçait plus profondément si je cherchais à l'extirper. Ma main éclatée ressemblait à un morceau de viande accroché à l'étal d'un boucher. Je me répétais : « Qu'est-ce que je suis venu chercher ici ? » Voici ma main droite réduite, je ne pourrai plus ni peindre ni conduire. Je commençais à devenir fataliste, prêt à accepter la fin d'un cycle de ma vie.

En me voyant, Sany manifesta une frayeur lasse : « Je savais que quelque chose arriverait… » Plus que la douleur et l'inconfort de la situation, ce qui m'inquiétait était la rouille salée du harpon attaquant mes chairs avec la corrosivité d'un acide et la menace du tétanos.

Emmaillotant ma main dans une serviette, je renonçai à sortir le harpon, pour casser le manche que je traînais. La solution me calma un peu, mais je ne pouvais envisager de dormir avec cet élément métallique dans le corps. Il restait une pièce étrangère et dangereuse. Malgré la fatigue, je songeais que demain, pour le nouvel an, je n'aurais pas plus de chance avec les médecins que cette nuit : autant prendre le risque de partir.

La lumière chez un voisin fut un réconfort. Il se proposa de nous accompagner chez le chirurgien de l'hôpital de Kribi, distant d'une vingtaine de kilomètres de Londji.

La traversée de l'agglomération fut d'une ironie grinçante. La foule fêtant bruyamment le Millénium s'approchait du véhicule pour nous faire partager sa joie ; ma serviette imbibée de sang devait ressembler au bouquet rapporté d'un réveillon.

Bien sûr, personne ne répondit au domicile du chirurgien, et il en fut de même chez les autres médecins. Tout le monde vivait ces moments que l'on voulait exceptionnels. La miséricorde s'oublie au cours de ces intermèdes euphoriques : les rescapés de 1999, comme moi, pouvaient bien finir sur les marches du millénaire en les éclaboussant du sang sacrificiel, nécessaire à la promesse du bonheur collectif.

Finalement, nous sommes arrivés à l'hôpital. Cette structure coloniale classique, avec des arcades et des fenêtres éclairées, me rassura. J'avais trouvé un havre pour mon malheur.

Une infirmière dont le calme exprimait l'expérience des épreuves quotidiennes m'expliqua qu'elle assurait seule la permanence. Proposant d'examiner mon cas, elle m'avertit que les moyens disponibles étaient réduits et qu'il fallait qu'elle s'occupe d'abord d'un accouchement. Je l'ai remerciée, déjà sécurisé, et je me suis habitué à l'endroit qui ressemblait à un ancien collège, à un couvent. Tout y respirait un style administratif rustique, empreint de sérénité et de familiarité. Toutes les portes restaient ouvertes, quelques malades prenaient

le frais dans les couloirs.

De retour, l'infirmière me demanda de me débarrasser de la serviette. Elle demeura figée devant le spectacle du harpon crocheté dans la paume de ma main, soupçonnant presque que je m'étais livré à une opération maléfique ou que j'en avais été la victime. Mon histoire ne lui semblait pas claire, mais, vivant à Kribi, elle lui parut naturelle. Elle ne m'en tint pas rigueur.

Elle s'excusa : « Je ne suis ni chirurgien ni médecin, mais infirmière de garde. Je peux essayer de régler l'affaire. Je n'ai plus d'anesthésiant, je vais découper votre chair à vif pour dégager le harpon et vous recoudre de la même façon. Vous allez souffrir, mais d'abord je vous piquerai pour le tétanos. C'est une chance qu'il reste du vaccin… » J'écoutais ce programme, soumis, endolori, me remettant entre ses mains, infiniment reconnaissant que quelqu'un s'occupe de moi en ces heures du Millénium triomphant.

J'admirais l'infirmière pour son application autodidacte. Dans le dénuement ambiant, elle donnait une illusion professionnelle à l'établissement – la confiance étant la moitié de la guérison.

Mon inquiétude ne venait pas de la douleur, mais de l'observation de cette infirmière dégageant le barbillon du harpon avec le cutter. Ma main désarticulée me semblait étrangère, un morceau de viande à retrancher de mon anatomie, une de ces papayes trop mûres et éclatées que je regarde le matin, lorsque les oiseaux les déchirent de leur bec nerveux.

Je présentai ma main en offrande pour sauver mon corps, selon les pratiques de la sorcellerie. Je me souvenais d'Ulani me proposant affectueusement, lors de ma maladie : « Je peux t'acheter vingt ans de moins en donnant mon bras. » Un sentiment de réconfort commençait par capillarité à irradier mon organisme, remplaçant déjà le sang perdu. L'infirmière empressée donnait l'impression de m'avoir mis une perfusion invisible, branchée aux puissances régénératrices environnantes. Les génies de Kribi que j'aimais m'avaient peut-être reconnu et souhaitaient réparer l'incident, ou bien il s'agissait d'un avertissement qui aurait dégénéré.

Le répit de l'angoisse accentué par la protection du lieu me portait, en tant qu'Européen, à vouloir rationaliser l'événement. Je me sentais installé dans ce bâtiment avec l'infirmière prenant soin de moi, même lorsqu'elle s'absentait pour une urgence.

Je restai allongé, le bras appuyé sur la table roulante, les yeux au plafond. Je ne me souciais plus de Sany, qui devait s'impatienter dans les couloirs, estimant que pour le Millénium elle aurait mérité un autre réveillon. En fait, j'avais eu à Londji la panique de la solitude absolue avec le sol qui se dérobe sous les pieds et la mort ouvrant sa gueule sur moi, sûre d'avaler sa proie déjà harponnée.

Dans le bâtiment de l'hôpital, je me sentais sous la sauvegarde des humains, dans un périmètre symbolique infranchissable aux génies du mal. Est-ce pour cela que les premiers hôpitaux édifiés comme des palais portaient le nom d'Hôtel-Dieu ? Je me souviens de celui de Marseille, dominant le Vieux-Port de sa noble et imposante architecture. Il impressionna mon enfance qui voyait en lui, avec Notre-Dame-de-la-Garde, les deux pôles du « Bon secours pour les disgraciés » de la peste et du choléra : longtemps, la peste dans l'inconscient resta une menace, des gens avaient connu sa dernière apparition camouflée en « grippe espagnole ». Afin de conjurer définitivement le péril, on ne prononça plus le nom originel. La peste alimenta la rumeur jusque dans les années 1950.

Le Lazaret appartenait aussi à l'architecture chrétienne de la miséricorde. Il n'y avait plus de mise en quarantaine des arrivants, mais son existence inquiétait toujours. Ces grandes épidémies inassouvies font penser aux hantises fantasmatiques de l'Afrique, qu'elle régule de diverses façons.

Si l'humanité ne partage plus de peurs collectives, elle se désagrège dans la solitude des frayeurs individuelles, inavouables ou non reconnues. Les hôpitaux deviennent des salles d'attente semblables à celles des aéroports où, au son de musiques et d'annonces, les corps s'embarquent pour le dernier voyage organisé du cinquième âge.

L'euthanasie glamour remplace lamentos, miserere, pleureuses, confréries et ordres religieux voués à accompagner avec compassion le passage dans l'inconnu. Le décorum des « pompes funèbres » si bien nommées nous rappelle la fiction de l'opéra, il rassure ou épouvante.

L'Afrique n'évolue pas dans ces perspectives : elle ne largue pas ses morts. Est-ce la manifestation de l'affection, ou de la crainte et d'autres desseins inavoués ? Les diverses coutumes englobent ces sentiments mêlés, qui font que les défunts demeurent avec les vivants : les Bamiléké et d'autres les enterrent dans l'habitation.

Il se dit que l'homme, à son agonie, revoit le film de son existence. Ces moments de perdition me rapprochaient d'une telle situation. Mais j'avoue que je ressentais aussi une délectation intime à dériver ainsi, spectateur de ma cinématographie pathologique. J'étais surpris par l'ordre du classement autobiographique des souvenirs, de la surabondance et de la précision des détails qui se présentaient avec une importance que j'avais sous-estimée. Ainsi, la mémoire se fixe plus particulièrement sur certaines aspérités de la réalité.

La nuit à l'hôpital me ramenait peut-être à ces profondeurs que je souhaitais atteindre par la cérémonie ratée de Londji. Elle devenait le support d'une méditation, me faisant aussi accepter l'exigence des génies qui avaient demandé mon sang à la place du champagne que je proposais de verser.

La salle d'opération m'offrait un sas de réflexion et de remémoration propice au seul Millénium que je pouvais ambitionner d'observer au cours de mon existence. L'infirmière, dans ses va-et-vient, prenait la présence d'une personne que je connaissais depuis toujours, qui m'attendait. Dans le malheur, les différences de races et de pays n'existent plus, au point de se ressentir du même village. Il me paraissait certain que notre relation continuerait. Il existe une forme de parenté africaine naissant des circonstances : « Nous sommes sœurs, mais pas du même ventre. »

Après une longue station, le bras allongé sur la tablette roulante avec ma main éventrée représentant une planète ravinée d'oxydations brunes faites de sang et de bétanine, l'infirmière revint pour terminer le traitement. Mes nerfs déchargés à plat m'enlevaient toute réaction, je me sentais en apesanteur, sorti de mon corps, spectateur de moi-même. Avec un gros fil noir et une aiguille, elle cousait ma main avec application pour réaliser un ourlet.

Ma main me semblait étrangère, en coton boursouflé. Le travail de couturière terminé, l'infirmière s'excusa : « Je n'avais plus que ce gros fil noir. » Son épaisseur me rassura, ma main n'allait pas finir en morceaux, elle était bien ficelée, comme un rôti chez le boucher.

Sur la table, dans la cuvette où finissaient les bouts de fil qu'elle coupait de ma paume pour les finitions, demeurait le harpon. Je songeai à l'emporter en souvenir. Puis je réalisai que la cuvette ressemblait à un *m'bumba,* ces sortes de larges paniers que les Bakongo remplissent d'un crâne de singe, de dents, de plume et de diverses matières. Ils sont des supports de voyance, de protection et peuvent aussi s'utiliser pour neutraliser les ennemis. J'en possède plusieurs, mais, personne ne les supportant, je les laisse dans une malle. Un jour, un président ayant aperçu un de ces objets chez moi s'inquiéta : « Celui-ci est toujours chargé. » Il faut reconnaître qu'un Nganga de Pointe-Noire ayant un de ces objets sur la table m'avait dit : « Je ne veux plus le voir. » Un malade me l'avait porté, m'expliquant qu'il n'agissait plus dans sa relation avec son guérisseur : « Moi, je n'y suis pour rien. Prends-le, je ne veux pas de problème avec ces histoires. »

Il est vrai qu'à mieux regarder, la cuvette inquiétait. Le harpon restait dressé dans une position menaçante, guettant une nouvelle proie pour bondir et la crocheter afin de la ramener dans sa pirogue sanctuaire, qu'il devait regretter avec une fureur contenue. Visiblement, l'épave agressive restait dangereuse, assoiffée de sang et de chair. Selon les usages maritimes, elle devait avoir un maître, ce qui la rendait d'autant plus imprévisible.

Le harpon-hameçon évoquait sans conteste un objet diabolique : une griffe de Mamy watta noire, celle qui a la haine des Blancs, ou la dent-crochet du boa qui

domine la région et que j'avais dérangé au cours de son repos, tout entortillé à l'abri dans la pirogue.

Je suivis l'infirmière à son bureau de réception. Elle m'annonça qu'il y avait eu une naissance. Comme une personne qui croit encore à la fonction administrative, elle remplissait consciencieusement un petit carnet de santé. Celui-ci ressemblait à un petit cahier d'écolier. Je songeai à tous les charmes de la bonne écriture scolaire qu'avaient accueillis ces quadrillages.

Notre amie transcrivit le procès-verbal de ma mésaventure dans le langage des formalités administratives. La procédure me semblait touchante et s'agrémenta de l'autorité d'un grand tampon. En Afrique, la chose publique demeure une fiction maintenue par quelques personnes quelque peu somnambules. D'ailleurs, pour s'excuser de ne rien faire, les Zaïrois disent avec bonne conscience : « C'est le travail du Blanc. »

J'ai retrouvé Sany assise dans la cour, paisible. Elle soupira : « Pendant que les autres fêtent la bonne année, on est là, à l'hôpital… » Je partageais ses réflexions. « Il y avait un mauvais signe, puisque les chiens aboyaient. C'est toi qui as tout déclenché en perdant ton sang-froid face aux chiens. Tu imagines les génies ne s'intéressant qu'aux gens de l'endroit, mais il y en a qui pourraient penser aussi aux étrangers. Le génie t'a pris le sang, le mauvais sang des années passées a coulé. C'est en quelque sorte une renaissance. »

À travers la nuit pâlissante sous la langue rose de l'aube, la couleur de la régénération, nous sommes retournés à Londji. Dans l'agglomération et ses environs, les corps adossés aux arbres, allongés en groupe ou titubants, semblaient ne plus retrouver le chemin de leur domicile, victimes de la désorientation provoquée par l'électronarcose du Millénium.

La végétation ouvrait ses yeux dans le jour hésitant, nous entourant d'une scintillation inhabituelle. Le Millénium semblait pris dans un champ électromagnétique nouveau et euphorisant.

Lassé de « l'office des ténèbres », je voyais l'esprit du scientisme planer sur les débuts du Millénium, se dressant, lisse et nickelé, sur l'horizon ainsi qu'un astre nouveau. Selon un hermétisme positif, j'imaginais que la langue des sciences prospectives dérouterait les mauvais génies. Je ne souhaitais plus entendre les noms de jengu, *mamy watta*, anges des eaux, sirènes : je préférais celui de « Dame des eaux », qui évoquait « l'Ève future », « la Bonne Mère » de notre enfance, et Fatima l'éclatante.

Sur les rivages matinaux, les pêcheurs portaient les poissons du futur en métal aux reflets de bronze : je conserve une photo d'un de ces spécimens à côté de moi, posé sur la table, les écailles brillantes, la circonférence de l'œil d'une taille anormale émettant des reflets mordorés. Est-ce la plante-poisson, la *fishia*

marina, ou un poisson rescapé des temps où les métaux naissaient des éléments au point d'être considérés comme des êtres vivants ? Les mutations astrologiques semblables à celles que nous vivons aujourd'hui favorisent ces anachronismes antédiluviens.

L'humidité équivoque des métamorphoses de toutes ces mangroves debout ne menace plus dès la fin du jour. L'arche de Noé dont nous sommes toujours les passagers paraît stabilisée, apaisée, glissant sous la clarté de la nuit minérale.

En quittant Londji, j'oubliai de nouveau la sagesse de Sany venue de son initiation. Un art d'esquiver les conflits, comme si derrière eux se dissimulaient d'autres puissances menaçantes, incontrôlables, ces situations de faiblesse et de négativité ne pouvant attirer que la malchance en épuisant mes énergies de défense.

Cette mentalité asiatique provenait peut-être aussi de ses origines vili, nkomi, peuples côtiers du Gabon-Congo, minoritaires et contraints de manœuvrer depuis longtemps pour préserver leurs espaces.

En dépit de Sany, et à cause de mes atavismes européens, je n'ai pu éviter de défier de loin les rivages, au risque d'autres foudres, en disant : « Le harpon n'a pas arraché l'œil vivant au milieu de ma main droite, la main de gloire. » Même blessée, elle appartient à la multitude des autres qui signifient toujours la Providence, depuis les pharaons, les Carthaginois, jusqu'à l'Islam : mains bleues sur les portes d'Orient, en argent gravées de versets du Coran des sanctuaires chiites de Kerbala, Nadjaf que j'avais rapporté et que je conserve toujours, mains trempées de sang chez les Arméniens, où elles marquent les églises et les poutres des maisons, main de Fatima, de Marie dans tout le Maghreb, jusqu'aux empreintes blanches ornant les murs des oasis du Sahara…

Dans ce cortège, je suis arrivé à Douala, décidé à soigner la main et l'esprit. À la clinique, ma main, moignon saucissonné, suscita l'étonnement et le respect pour l'intervention dans l'urgence du dénuement qui observait les règles médicales. Si la main n'était pas décousue, elle risquait de perdre sa sensibilité. Ainsi, je vis disparaître de ma paume ce gros fil de pêche noir et je fus recousu selon les canons de la haute couture.

Il restait à savoir si l'incident de Londji n'annonçait pas un oracle au sens inaccessible. Malgré mon échappée sur fond de fiction innovante et mon évocation aux mânes tutélaires de l'Orient, je demeurais perplexe.

Grâce à la chance, je retrouvais le père de Rosny, un jésuite de la deuxième évangélisation. Particulièrement immergé dans les croyances des Douala, il estimait que leurs rituels de guérison restaient opératoires, la venue de Jésus ne pouvant qu'en accroître l'efficacité et la ferveur.

Le développement des spiritualités traditionnelles offrait aux jésuites un

terrain favorable à la foi. D'ailleurs, chez les musulmans, seul l'incroyant sera maudit. Il existe une communauté des croyants au-delà de la connotation musulmane de ce terme et des normes de l'œcuménisme.

Le père de Rosny innova par un apostolat en symbiose avec les croyances locales, et non dans l'esprit de rupture qui domina la première évangélisation menée par les spiritains et des pasteurs rivalisant de zèle afin de balayer la religiosité originelle et ses supports culturels, masques, statues…

L'expansion missionnaire marquée par le volontarisme d'une époque croyant apporter de nouvelles conditions de vie, avec parfois de justes raisons, s'exerça aussi dans les provinces de France et d'Europe. Cette action, plus nuancée chez les musulmans pratiquant une religion reconnue, fut sans retenue envers les Africains, considérés dans l'incroyance. Mais, partout dans le monde, les réformateurs brisaient d'abord les temples et les statues, ce qui permit quelquefois d'en accroître la diversité et la singularité.

En Occident, jusque dans les années 1960, les retours à la foi iconoclaste se sont perpétués. Sous la direction de dominicains puristes et au nom de l'idéologie de l'art sacré, les murs furent grattés pour arriver à la beauté naturelle de la pierre, des ouvrages de bois décapés, alors que, depuis toujours, les églises se surchargeaient de couleurs et de témoignages. Derrière les presbytères s'entassaient des décharges de Vierges et d'anges qui communiquaient avec les restes des statues africaines. Tous se retrouvaient dans le même espace, icônes répudiées par les maîtres des temps nouveaux. Des prêtres amis m'avertissaient afin de sauver des statues. J'en conserve quelques-unes, mais les autres, je me souviens de les avoir vues dans les vignes de Provence, les visages illuminés dépassant les feuilles.

L'antiquaire, une connaissance, débarrassait les églises avec l'espoir de trouver un objet de valeur. Il m'invita, connaissant ma passion pour les « bondieuseries », version européenne des fétiches d'aujourd'hui. Il espérait un conseil afin de trouver une solution à son embarras. En effet, l'attroupement des statues au cœur des vignes intriguait les curieux ; certains le considéraient encore comme un sacrilège, d'autres songeaient à un trafic. Dans ces conditions, il paraissait trop tard pour les briser à la masse ou les enterrer. Il y avait le risque d'être accusé de vandalisme à la place des dominicains. J'ai gardé dans les yeux la procession immobile et désemparée chargée de tant d'implorations.

Cette infortune ressemblait à celle des statues africaines, le destin des idoles hésitant entre le musée et l'oubli. Le pire reste la dérision que les Occidentaux se trouvent dans l'impossibilité d'épargner à ces représentations. Les Africains, à propos des fétiches, employèrent la ruse, façonnant des « objets de remplacement » donnés aux missionnaires. Les originaux furent cachés ou

détruits. Les fétiches « chargés » ne subirent jamais les outrages de l'abandon.

Ces divagations me faisaient oublier la circulation désordonnée de l'agglomération sans fin de Douala, où les constructions improvisées prolifèrent à la place de la mangrove des marécages. Après Bepanda, Deido, ce n'est plus l'extension de la ville, mais une agrégation d'abris. Rien ne rappelle ici la malédiction des bidonvilles : ces cases sont les ramifications des villages de la forêt, ils apportent avec eux les recours pour survivre, ce qui fait de Douala la métropole des boas, des *mamay watta*, du *jengo*, des *juju*. Toutes ces forces contribuent à faire fonctionner cette société au-delà de l'urgence, elles donnent une atmosphère prenante qui ne saurait provenir de ses apparences déshéritées.

Nous voici à Bonamoussadi, le centre de rencontre du père de Rosny. Ici, l'environnement semble moins oppressant. Passé le mur d'enceinte, nous sommes dans une sorte de campus ombragé et paisible composé de petits bâtiments.

Le père de Rosny nous reçoit dans le sien. Les pères jésuites semblent toujours en dehors de l'âge. Le père attribue son apparente bonne santé au climat uniforme de Douala. Les séjours dans les climats changeants lui causant des maladies, je crois que son horloge biologique, à l'image de la mienne, s'est réglée sur le temps tropical.

Les jésuites exercent toujours sur moi une séduction. J'ai suivi des bribes d'études chez eux, et j'étais grisé par leur réputation d'excellence, dans l'éducation en particulier, dont ils jouissent aussi à Douala.

Après les euphories de 1968, j'ai souvent rencontré chez des amis le père de Certeau, qui animait les soirées de son intelligence virevoltante, ne résistant à aucun tabou. En fait, il était en mission chez l'intelligentsia de pointe, les campus de Californie, Vincennes : un maître à penser stimulant, rayonnant par la parole. Il m'avait parlé de ces universités, en Chine, au Japon, où les jésuites enseignaient sans volonté de convertir, mais surtout en vue d'occuper une place stratégique, de former des élites et de pratiquer un apostolat, par exemple.

J'aurais bien aimé réussir à faire mien le précepte de leur père fondateur : « Il faut être plus enclin à sauver la proposition de l'autre qu'à la condamner. » Cette pensée à travers les siècles demeure la base de l'humanisme, même si elle n'a pas donné de grands résultats…

Le père de Rosny, comme ses compagnons jésuites, porte à son interlocuteur une attention, une écoute si fines et bienveillantes qu'elles sont déjà une forme de domination, acceptées comme une marque d'intérêt exceptionnelle. Je crois qu'une telle qualité d'écoute, lorsqu'elle se dispense toute la journée, relève déjà d'une âme ayant atteint par son ascèse les plus hauts niveaux de la grâce.

Assis à côté du père, je racontais ma mésaventure. Son silence donnait de

l'importance à mes propos, je sentais que nous abordions le domaine de son expérience. À la fin du récit jamais interrompu, son mutisme s'épaississait. Il paraissait réservé. Finalement, il sortit de sa perplexité en me précisant : « Je n'ai jamais eu connaissance d'une pareille histoire. » Il confirma le principe, justifiant mon sentiment de protection, que Sany tempérait. « Vous n'êtes pas de Kribi, vous n'avez rien là-bas, les génies ne peuvent s'intéresser à vous, ils n'ont à faire qu'avec les gens de l'endroit, c'est une règle invariable de la sorcellerie. Je conviens que la région de Kribi jouit d'une réputation impressionnante, mais je ne crois pas non plus à la possibilité d'une méprise dont vous seriez la victime. Il n'y a jamais eu d'accident de ce genre. D'ailleurs, je vous le répète, un étranger est toujours en dehors, et cela se confirme par mes années d'observation. Je ne connais qu'un cas, celui d'une Camerounaise étrangère à Kribi qui a eu un contact avec les génies de l'endroit. C'était une femme atteinte d'une maladie inconnue et inguérissable. Elle avait une amie *batanga* qui l'a prise en pitié et l'invita à son hameau de Kribi ; là, elle fut adoptée par les femmes initiées. Elles plaçaient toujours l'invitée au cœur des danses et des cérémonies pour un travail d'osmose. Avec la patience et la fusion des corps et des âmes, quelque chose se passa : les esprits se manifestèrent, la guérison commença. Mais c'est très rare d'être adopté dans les rituels thérapeutiques par un groupe différent du sien. Il y va de l'efficacité du traitement. Non, à bien réfléchir, je ne vois rien pour vous. Mais je pense que, lorsque l'on vit à l'étranger, il faut se méfier. Vous devriez avoir toujours à l'esprit le verset de saint Paul. Il prend pour exemple le serpent, chose rare dans les livres saints, où il est mal considéré. Réfléchissez à ce verset, il correspond à ce que vous avez vécu à Kribi : "Sois prudent comme le serpent et modeste comme la colombe." »

À bien réfléchir, je m'aperçois que je n'ai pas dit toute la vérité au père de Rosny ni à moi-même. Ma fixation sur la « *boloba ngo*, la pirogue du vent », peut-être en partance et dans laquelle, imprudemment, j'avais plongé la main, effrayé par les aboiements des chiens, m'empêchait de voir plus loin.

Ainsi, lorsque le père de Rosny me confirma que les esprits n'attaquaient que les natifs de l'endroit ou, à la rigueur, ceux qui possèdent une attache sur place, j'oubliai de révéler ma relation suivie et profonde avec Mina. La persistance de son caractère fantasque avait distendu naturellement nos liens. Quelques années plus tard, prenant le frais devant la poste de l'hôtel de Douala, vers minuit, immobilisé par une vague d'insécurité aggravée dans le quartier, je regardais l'avenue déserte et éclairée dans l'attente d'un événement. Avec étonnement, je vis une silhouette féminine s'avancer avec inconscience. Curieux et méfiant à cause du risque de tomber sur une démente somnambule, j'approchai la personne en inquiétant les gardiens de l'hôtel. Et, à ma surprise, celle-ci se jeta dans mes

bras en criant : « Mon mari ! Mon mari ! » Je restai abasourdi de reconnaître Mina. Je ne m'étendrai pas sur la rencontre, par peur de verser dans la facilité romanesque.

Mina m'expliqua qu'elle s'était mariée avec un professeur enseignant en province. Ce mari « parlant trop », une de ses expressions habituelles, lui devint insupportable au point de la pousser à abandonner le foyer et son enfant. Très renfermée, presque énigmatique et possédée par une force étrangère, Mina leva un voile sur son univers intime, qui ne semblait pas me concerner autrement que par curiosité.

Je pensais ainsi que Mina ne gardait aucun ressentiment à mon égard. Mais est-ce que sa *mamy watta* n'a pas réagi en me voyant revenir passer à Kribi, pour le Millénium, avec une autre personne ?

La relation absolue liant Mina à sa *mamy watta* pourrait expliquer son comportement et nous laisser croire cet esprit capable de réactions imprévisibles en dehors de la volonté de Mina. Cette considération se trouve confortée par mes souvenirs sur la révélation de son univers. « Lorsque tu es habitué à vivre avec la *mamy watta*, elle te parle, te donne des consignes, tu es marié avec elle, comme mari et femme. Elle se couche avec toi, tu ne peux pas la quitter, et cela ne se soigne pas. Quand une *mamy watta* te veut, si tu trouves un bijou ou de l'argent sur place, si tu le ramasses, elle te suit et vient chez toi. On sait que la *mamy watta* est dans la maison quand on voit des étincelles dans la chambre. Le bijou que tu as emporté, c'était elle. On voit que tu es avec une *mamy watta* lorsque tu danses : quand elle te tape, tu danses, alors tout le monde sait que tu as la *mamy watta*. Quand tu lui désobéis, elle te tape bien, tu pleures, tu ris et trembles beaucoup, on te met une petite boule sur la tête et dans la bouche pour te calmer. Mais son odeur peut aussi aggraver la crise dès que tu la sens fortement. Tu tombes alors par terre, quand tu te relèves et danses, les Batanga viennent, elles t'entourent en jouant au tam-tam, tapant des mains et chantant : on te fait danser longtemps. Après, un membre de ta famille peut venir te chercher. Mais, si on te frappe, tu ne sens rien, tu deviens fort et tu frappes aussi. Un jour, à l'école, une fille a désobéi à sa *mamy watta*. Soudain, elle s'est couchée sur une table et a commencé à chanter très fort. Tout le monde a fui, même le directeur. Dès qu'elle a commencé à danser, les Batanga se sont mis à taper sur tout ce qu'elles avaient sous la main, et elles chantaient aussi. Une femme du marché est venue calmer la petite, disant qu'elle aussi avait eu ça, parce qu'elle avait désobéi à sa *mamy watta*. Si les parents savent que tu as une *mamy watta*, ils ne peuvent rien dire. Il y a des familles où le père, la mère, les enfants en possèdent une, ils sortent avec elle, et tu peux travailler. Certains disent qu'on voit beaucoup de *mamy watta* dans le fleuve de la Lobé. Il y a là-bas un grand rocher où tu les

trouves en train d'écouter la radio. Dès qu'elles te voient, elles tombent dans l'eau. Si tu vas danser près de la mer, elles peuvent t'y entraîner et tu restes trois jours sous l'eau. Après, la *mamy watta* te ramène au bord en bon état, pas mouillé. Dans les boîtes, ce ne sont pas les *mamys* qui t'emmènent, mais les fées, les gens qui sont morts. À Douala, ils sont nombreux à se balader. Ils te mènent au cimetière, tu t'y endors et, le matin, tu te réveilles sur la tombe. À Kribi, les revenants ne sortent pas. Les étrangers, qu'ils soient bamiléké, ewondo, ont peur des *mamy watta* : les *mamys* sont belles, elles sont les Reines du Monde. »

Cette atmosphère exprime un tel degré de possession que, même s'il s'agissait d'une hallucination collective, il n'en resterait pas moins évident qu'elle révèle des forces qui pourraient devenir imprévisibles.

Comment mon aventure pourrait-elle rester isolée d'un tel contexte qui me fut si proche ? Le conseil biblique du père de Rosny suggère une ligne de conduite que Sany trouve judicieuse. Mais il vient *a posteriori*, extérieur à l'événement. Bien sûr, la maîtrise de soi garantit une sécurité élémentaire. En effet, sans contre-magie par la prudence de la sagesse, j'aurais naturellement évité les esprits, même s'ils m'attendaient.

Quels que soient les enseignements de mon incident de Kribi, et si jamais j'en découvre un jour le sens, je garderai la nostalgie de ce lieu où je n'ai pas eu le courage de m'installer. Cette agglomération ne s'organise pas selon le plan circulaire de la cité classique : elle figure pour moi une piste droite, ouverte vers des perspectives lumineuses et préservées, dont seule la beauté semble inquiéter par sa douce mélancolie.

Je ressentais encore fortement ce sentiment sur la piste de Campo qui m'offrait des points de vue sur tous les paysages enracinés dans ma mémoire, calanques blanches de mon enfance à Marseille, que je redécouvris dans le tableau de Caspar David Friedrich, *Côtes rocheuses à Rügen*, Méditerranée de l'illustration touristique des années 1930, évoquant la Côte d'Azur, celle de l'Algérie. Je retrouvais aussi l'Afrique féerique des images, du Douanier Rousseau, puis la Californie et les horizons inconnus resplendissants et nimbés d'au-delà.

Rien ne pourra me faire oublier non plus l'émotion d'avoir entrevu un univers où, avec la complicité de la nature, les génies font toujours partie de l'existence des gens. Une zone de mon cerveau continuera sa conversation avec cette forêt d'avant la création du monde, et le paysage de l'endroit conservera pour moi un visage humain.

Malgré cette nuit où les aboiements forcenés des chiens invisibles avaient ressemblé à des avertissements ou à des menaces, ces animaux s'associaient alors au surnaturel maléfique.

Comment s’en étonner ? Depuis Babylone, les chiens hurlant la nuit suscitent la frayeur parce qu’ils accompagnent l’archange de la mort.

Rien n’effacera l’impression d’avoir été victime d’une tentative de meurtre rituel. Ma main droite, figurant le cœur selon les traditions d’Orient, présentait la cible idéale. Ne dit-on pas : « Les mains d’Abû Lahadu ont péri ! Il a péri ! »

Je me demande même si Mina surgissant de la nuit profonde de Douala en s’écriant « mon mari ! » fut une rencontre réelle. J’en doute aujourd’hui, n’ayant jamais plus eu de ses nouvelles. De même, mon ignorance ne m’aura pas permis d’élucider les augures présentés par l’aigle blanc, emblème de la résurrection, lors de son vol concentrique axé sur nous. En disparaissant, emportait-il les jours ou un secret ?

Reines du Monde, serpents et colombes des livres sacrés, je crois que je ne choisirai jamais entre vous.

Les questions sans réponse me satisfont peut-être plus que les certitudes. Il y a des années, lors d’un séjour romanesque dans les sommets autrichiens près du château de Louis II, je fus fasciné par un commentaire du Zohar, dont j’ai l’impression de retrouver l’atmosphère à Kribi : « Tous les rêves se dirigent d’après la bouche », c’est-à-dire que l’interprétation du rêve prime sur celui-ci. Cette perspective m’obséda si longtemps que j’en reconnus des variantes dans les traditions musulmanes, pour finalement comprendre qu’il se pourrait que ma divagation ne corresponde pas exactement au texte des Rabli : « Il y avait à Jérusalem deux cents interprètes des songes ayant fait un rêve. Je leur demandai l’interprétation : les deux cents réponses se réalisèrent ; le rêve, non. »

Dans ma quête kribienne, pour arriver à la vérité, je m’apercevais que les diverses interprétations de l’incident me passionnaient plus que la vérité, par essence définitive. Ainsi, les hypothèses se succédaient, nouvelles portes s’ouvrant sur d’autres, sorte de labyrinthe dans la mangrove suscitant l’ivresse des célébrations où tous mes sens ouvraient leurs yeux : je devenais plus sensible à l’expression de tout ce qui existe qu’au vocabulaire des hommes.

Ce furent des jours et des nuits entre les soleils, une navigation dans l’inversion astrale. Les soleils se levaient au Nord et se couchaient au Sud.

La pirogue ardente cinglait vers nos racines célestes. Au cours d’un vol Brazzaville-Pointe-Noire, une amie, regardant les apothéoses nuageuses de la saison des pluies sur la chaîne du Mayombe, me demanda : « Est-ce qu’il y a des gens qui habitent là ? » Cette interrogation me revient en contemplant l’espace vers la Guinée équatoriale, au moment de l’équinoxe où le cercle solaire traverse l’équateur.

Parfois, au balcon des cumulonimbus tropicaux, j’aperçois les Reines du Monde : allongées, chacune dénouant sa longue chevelure ; peignes, miroirs,

téléphones, radios les entourent, à la fois objets de coquetterie ou de liturgie. Comme elles possèdent le don de prophétie, le moindre geste anodin peut se révéler un signe. Mais, à trop avancer dans leur intimité, le risque serait d'oublier que chez elles la beauté s'associe à la cruauté et qu'elles demeurent des passeuses inassouvies, cherchant inlassablement à nous emmener vivants de l'autre côté pour une immersion dans le ciel ou l'océan.

De retour sur les plages du Gabon, avec la main dans l'incapacité d'écrire, je privilégiais d'autres sens. À travers les temps, les diverses civilisations firent de même, établissant des hiérarchies ne correspondant plus à celles d'aujourd'hui. Mon ouïe s'associa à l'œil en une sorte de radar pour appréhender le monde.

Il me semblait entendre une voix chanter : « Ne m'appelez plus jamais Mamywatta… » En effet, nous avions retrouvé les génies de l'eau qui existaient avant leur nom. Sany vit avec le sien une relation intime et attentive qui la conduit épisodiquement dans la forêt, afin d'honorer ce lien.

Au cours d'une visite chez le parent de Sany qui l'accompagne sur l'autre versant de son existence, en lui dévoilant le sens de ses rêves et la protégeant de ses vaccins et bains de feuilles, nous avons eu accès à sa pièce cultuelle. Elle me rappelait, dans mon enfance à Marseille, les cryptes des églises chargées d'ex-voto qui m'impressionnaient si fortement, en particulier celle de Notre-Dame-de-la-Garde, accumulation d'ex-voto, talismans suspendus au plafond, accrochés aux murs avec des messages manuscrits : avions, béquilles, bras en bois, prothèses de toutes sortes, reliquaires avec des photos, tous les débris des catastrophes que la vague du destin faisait échouer là, comme sur la plage après la tempête.

Ces choses pathétiques et presque menaçantes survivaient dans la pénombre et l'odeur des cierges enflammés, en conservant le magnétisme des catastrophes et l'écho des appels de détresse.

La « Bonne Mère » dominait elle aussi, comme les Reines du Monde, ce capharnaüm souterrain maléfique, l'obscur versant du monde. Après l'adaptation, la petite pièce du culte se révélait aussi une profonde crypte voûtée, refuge de toutes les miséricordes et menaces. Murs, étagères accumulaient la plus grande variété de supports de voyance et de travail : tissus et cordes noués à dominante rouge, poupées et objets customisés à l'extérieur et à l'intérieur avec les charges opérationnelles, miroirs, fleurs et branches séchées, racines presque vivantes, chapelets d'ampoules colorées clignotantes. Si l'on n'ouvrait pas bien les yeux, l'ensemble s'apparentait à un grand dépôt de récupération. La volonté de représentation, d'ostentation ne marque pas le lieu : nous sommes dans l'intimité du laboratoire, de l'atelier. Dans un coin, au fond, se concentre une sorte d'autel encombré de poupons et de poupées, de bazars transfigurés en

petites divinités presque hindoues, quelques masques et statues pour touristes ayant subi également un traitement voisinent avec quatre ou cinq pirogues et une multitude de bouteilles de dimensions diverses.

Dans ce chaos, mon attention se fixa particulièrement sur une pirogue et un génie. L'oncle nous les offrit, ils habitent maintenant notre chambre avec vue sur l'océan. Pour quel destin ?

La pirogue de 30 centimètres peinte en blanc s'orne de confettis et de traits mauves, la proue de rouge, des plumes plantées droit suivent le bastingage et à l'intérieur, au milieu, se dresse une corne d'animal, la courbure tournée vers l'arrière, suggérant le mouvement de la voile. La ligne de l'embarcation n'évoque pas un usage statique et décoratif, mais une architecture pour la haute mer, avec l'étrave prête à fendre l'espace à la moindre occasion.

La sculpture en bois a aussi une dimension identique. Le génie en figure de proue tend ses bras en signe d'offrande, chacune de ses mains porte un bouquet de plumes enlacées de rubans rouges et blancs. Le corps du sujet blanc poudré de brillant se termine par une queue de poisson dressée, la cambrure tendue de sa silhouette suggérant l'imminence d'un bond. La tête présente une chevelure de paille se prolongeant d'une queue de cheval aux plumes serrées par un cordon rouge et des perles blanches.

Au sommet du crâne se dresse un autre faisceau de plumes ; au milieu, une noire se détache par sa taille, le front arbore une plume blanche. Le visage aux lèvres rouges s'orne de confettis rouges sur les tempes et les joues. Face à la richesse de l'expression gestuelle et ornementale, l'absence d'yeux surprend. S'agit-il d'un symbolisme explicite montrant que le génie ne voit pas avec les yeux habituels, mais avec les quatre yeux de l'esprit, ou qu'il serait déjà programmé et sous la direction d'un maître ?

En partant, notre ami a ajouté une autre petite pirogue très fine que je trouvais sans intérêt. Je l'ai emportée par politesse. Sur un socle à deux motifs rouge et bleu, la pirogue blanche surmontée d'un parasol rouge reste en équilibre. Debout sur l'intérieur noir, deux Africains, l'un vêtu de rouge, l'autre de bleu, se courbent sous l'effet des pagaies.

Cet ovni rescapé des souvenirs exotiques, la décence m'interdisait de le jeter, mais je ne sais pas pourquoi il échappa à un tiroir profond. Relégué sur un bout de commode, il sembla accepter la place.

Pour des « vœux » bons ou mauvais, les cithares et les pirogues reçoivent des pièces de monnaie, aussi la plus petite en équilibre sur le socle se renversait-elle souvent en éparpillant ses piécettes. Je compris qu'elle rappelait ainsi sa présence et son besoin de considération.

Devenu attentif, je ne fus pas surpris de voir la statue et la grande pirogue

toujours orientées vers la petite embarcation dérisoire : certainement leur poisson-pilote. Une amie à qui je demandais le sens de ces trois objets me répondit : « Je n'ai pas les yeux pour les voir. »

Bien qu'ils demeurent des « choses » en attente, prêtes à s'élancer, ces génies apaisés cohabitent avec nous. Ils ont trouvé leur place dans un va-et-vient entre la chambre et l'océan.

Plus qu'une architecture, une habitation est peut-être d'abord un espace spirituel. Autrement, il s'agit du « tombeau des vivants », selon l'expression des Touaregs. Les peuples du Sud-Nigeria et de l'Ouest-Cameroun gardent les crânes de la famille dans leur demeure, d'autres installent des boas, des génies ; partout le sang sacrificiel d'humains ou d'animaux est mélangé à l'argile des constructions : on n'habite pas seul. Dans ce calme hors du temps, l'activité invisible imprègne la maison d'une allégresse sereine et visionnaire.

Aussi ces pirogues pacifiques me rappelaient-elles les canots automobiles de mon enfance. À Paris, sur les étagères de ma bibliothèque, je conserve un de ces canots « Jeep », blanc et rouge à la manière des pirogues. Le pilote se trouve au bout, près de l'hélice, pour accentuer l'impression de vitesse et de puissance. Ces engins se remontent avec une clé. Nous allions les faire naviguer dans les bassins du parc Chanot ou du palais Longchamp, à Marseille, ces utopies naturelles que Napoléon III posa comme des couronnes sur les villages portuaires qu'il transforma en villes.

Pour des enfants, ce rêve d'empereur et d'impératrice donnait à ces espaces ombreux et aquatiques ornés de rocailles une dimension féerique et nostalgique où nos canots automobiles ne dérangèrent jamais les cygnes. Ce climat favorable à toutes les digressions concourt à faire de ce lieu ma véritable demeure, au point que celle-ci ne se trouve plus à Paris. Je vis dans une bulle naturelle en *offshore* complet, citoyen de l'Équateur, mais de quel pays ?

Je réside au cœur d'un univers ramolli, sans angles, fait d'humidité gluante, dans lequel les corps prennent racine. Les choses ne se manifestent pas par des formes, mais selon des influences : les énergies de la prolifération et du pourrissement. Ici, il ne s'agit plus d'un paysage construit par l'Histoire où nous serions étrangers : il appartient à l'humanité en tant que variété d'espèce.

Nous avons quitté les pénombres larvaires des mangroves de Kribi avec la forêt nocturne des Pygmées avançant dans la mer. Ici, elle recule, et les Pygmées sont partis. Notre rivage demeure dans l'équivoque des terres incertaines, les grands troncs d'arbre échappés au radeau des forestiers y sont les seules balises. À ma première arrivée au Gabon, en découvrant ces espaces, une amie me disait : « Tu ne dois pas oublier, pour mieux comprendre les gens, qu'il n'y a pas si longtemps encore, lorsque ceux-ci apercevaient un bateau, ils grimpaient se

cacher dans les arbres. L'étranger débarqué sur ces côtes désertes devait taper dans les mains en criant : "Il y a quelqu'un ici ?" »

Les eaux de l'estuaire du Como et des diverses rivières lagunaires nous entourent avec un mélange de limon de l'intérieur et de marées océanes. L'affrontement des courants sous-marins définit la surface étalée à nos yeux. Au bord reste toujours une zone d'eaux indéfinies, semblables à celles qui remontent vers la mangrove.

Quelquefois, une grâce s'impose, l'impression que l'océan s'immobilise, suscitant une atmosphère d'entracte météorologique euphorisant. L'eau apparaît lisse, claire, avec une odeur inattendue de poisson, changeant de la mélasse des résidus de terre, de racines et d'arbres flottés. L'intermède virginal annonce la grande marée, comme si elle s'était retirée afin de mieux prendre son élan pour submerger les côtes dans ce déferlement animal, tourbillon de sable, d'écume et de bois perdus.

Les fenêtres dominant l'océan, à quelques cocotiers près, me mettent au contact de la barbarie naturelle dont je deviens un vigile complice : à force de le côtoyer de tous mes sens, cet espace devient une partie de moi-même.

La nuit, je dors dans les vagues des palmes prêtes à s'envoler, accompagné par la rumeur affolée ou enchantée du paysage sonore nocturne. J'ai chaud dans les corolles des fleurs, je roule avec le sable dans la grande huitième vague, je m'enivre de l'eau sucrée des grandes pluies, je tourne dans mon sommeil avec toutes les fleurs héliotropes qui ouvrent de nouveau leurs corolles à cause des infrasoleils d'après minuit. Dans la brume des coagulations obscures, je m'oriente avec les pétales, avides de la pollinisation de l'air.

Pour finir, je suis une pirogue fuyant les autres, qu'on ne voit pas, traversant une nébuleuse de ténèbres macérées où les eaux n'ont rien du miroir de Narcisse : nous restons sans visage ni âge, simplement avec le corps de notre âme. C'est pour cela qu'ici on ne réalise pas bien lorsque le corps nous quitte. L'âme persiste seule, comme un feu follet. Un médecin disait au chevet d'un mourant : « C'est une âme toujours jeune qui ne s'est pas aperçue que son corps s'en allait. »

Maintenant, mon corps-pirogue revient, je vois la lumière venant du sol remonter et éclairer les cocotiers par en dessous. Les grappes de noix de coco jaune d'or sous la fine architecture des feuilles palmées semblent des fruits de la nuit grossissant sous nos yeux, tant les ténèbres ne sont plus qu'une ombre légère. Les esprits des plantes nous entourent aussi, ils possèdent des forces et des influences difficiles à évaluer. Ici, ceux-ci nous dominent plus que les astres, si puissants dans les déserts.

Pour certains cultes afro-caraïbes, « les saints ne sont pas au ciel, ils sont dans

la forêt », ce qui renforce l'expression coutumière selon laquelle « l'arbre ne ment jamais ».

Une personne m'avait confié un jour : « Au Congo, les feuilles des arbres et des plantes parlent. Si on leur pose des questions, elles répondent. Un féticheur te fait parler avec les feuilles, alors qu'au Gabon elles ne disent rien. » Je ne sais plus si l'expression « congossa », connue dans toute la zone bantu et qui veut dire « histoires », « racontars », vient de là.

Au Gabon, la relation rituelle avec les plantes s'enveloppe de silence, presque de crainte, comme pour beaucoup de choses : il faut traverser l'existence sur la pointe des pieds, sans déranger l'ordre du monde, de peur des conséquences.

Sany me donne cette impression. Aussi est-ce sur le ton de la confidence qu'elle dira : « En ce moment, les plantes ne sont pas heureuses. Celle-là n'est pas à sa place. »

Malgré les arrosages intensifs de la saison sèche, je voyais la flore se traîner par rapport à l'essor spontané après les premières « rosées », le début des pluies, et Sany de préciser : « Les plantes aiment plus l'eau de pluie que celle de l'arrosage. »

J'avais senti que cette pluie sucrée était porteuse de manne, nourrissant les espèces végétales par les fleurs, les feuilles, comme l'humidité le fait par les racines. D'ailleurs, dans l'apparence sirupeuse générale, partout tout ce qui pousse a une grâce qui ne provient pas des mains de l'homme. C'est une pavane pour apaiser les tornades qui vont les secouer.

Au-delà des significations coutumières par notre regard, nous croyons donner la vie aux choses qui existent sans nous. Certainement, tout ce que nous observons nous observe aussi, mais beaucoup de choses se dérobent, certains végétaux se cachent ou fuient. De toute façon, l'univers tropical ici ne suscite pas l'image. Il existe en dehors de la vision, c'est un élément.

Je pense à ces herbes se levant à des endroits sur la surface de l'eau. Je suis persuadé que c'est vers ces oasis invisibles que vont les papillons que je retrouvais, étonné, en nageant au large.

Depuis Kribi, je vois les pirogues plus nombreuses qu'avant. Sur mes rivages fugaces d'estuaires indéfinis, je les entrevois ainsi que des totems à l'abri des feuillages. Elles imposent une direction dans ce chaos de troncs d'arbres échoués après avoir échappé au courant du Como.

Les pirogues surgissent de la forêt, la proue dressée à la lisière de la vague et de l'ombre végétale. Elles possèdent la patine qui rend vénérables les statues, les meubles et tous les objets rescapés des naufrages du temps. Ce bois noble en lui-même devient émouvant dans ses vieillissements, corrodés de salaisons, de soleils, d'humidité et de tous les termites. Ces embarcations aux couleurs usées

ne possèdent pas de nom. Est-ce qu'elles sont abandonnées ou en attente pour des fuites, des opérations mystiques, des pêches inconnues ? Ces sortes d'épaves, après tant d'épreuves, sont devenues insubmersibles.

L'échelonnement de ces esquifs au long des rives les plus isolées laisse perplexe. Le seul pari du bois étant de flotter même sans appareillage compliqué, à ma surprise, je reconnais parfois à la couleur l'une de ces pirogues au loin, avec deux ou trois pêcheurs debout, ou d'autres, avançant poussées par des pagayeurs. Ces canots sans propriétaire déclaré appartiennent peut-être à un peuple qui a ses règles et ses projets et vit dans nos marges.

La pirogue, depuis les pharaons, est bien sûr le cercueil, le bateau des morts. Est-ce lui qui m'attendait à Kribi avec sa gueule ouverte dans laquelle j'avais le bras déjà coincé ?

Ces pirogues cherchent certainement des étrangers pour ne pas s'en aller à vide. Les gens de ces contrées ne laissent pas partir les morts, ni leurs ombres. Les corps des femmes, sous la direction de la veuve, feront un rempart par une veillée de deux ou trois semaines après l'enterrement. L'épouse, les filles, belles-sœurs et nièces enroulées chacune dans le pagne du deuil, avec une coiffure spéciale et l'interdit de sortir et de se laver, se serreront les unes contre les autres pour dormir à même le sol chez le défunt. Ainsi qu'un office, la veuve, à 5 heures du matin, pleurera, entraînant les larmes des autres. Et ce rituel se renouvellera à midi et le soir, jusqu'à la réunion terminant la veillée, quand se déroulera l'« explication » et la fixation de la durée du deuil jusqu'à la date de sa rupture, qui donnera lieu à une sorte de fête. Avec ces cérémonies, le défunt ne sera pas abandonné à la merci des pirogues.

Seul l'individu sans famille ou l'étranger devient une proie. Lorsque les chiens me harcelaient dans la nuit de Kribi, je ne répondis pas, mais je cherchai un objet pour les éloigner. À ces heures, il faut parler à voix basse, ne pas rire fort et, si quelqu'un appelle, il est prudent de ne pas se manifester, certains cherchant à voler la voix coexistant avec l'âme.

Il se dit que « l'homme se prend par la bouche et l'oiseau par les pattes ». Les braconniers de Mbam, à la frontière du Cameroun et du Gabon, m'expliquèrent la technique consistant à engluer les branches pour piéger les perroquets gris.

Nous acceptons même le silence de la nuit, non pour nous protéger, mais pour ne point interrompre le chant des nuages qui répond à celui des profondeurs des océans, les conversations des herbacés, le rêve bruyant des insectes, des animaux qui se protègent ainsi, les signaux infinis des unicellulaires, la rumeur lancinante des mangroves, le soupir des mélasses et des macérations en expression, le frôlement des exhalations, des senteurs de la pollinisation, le glissement des eaux mortes… C'est la polyphonie de la nébuleuse originelle de tout ce qui ne

bouge pas d'ici, mais qui parcourt l'Univers : le dévoilement sonore et odorant de cette évolution qui ne s'est pas terminée en s'arrêtant à nous.

Nous avons brisé les pirogues pour ne plus retourner, même morts. Ainsi que le disent à peu près les si singuliers Ibo du Nigeria : « Notre pays est là où nous nous réveillons. »

Mes souvenirs d'enfance ne sont plus habitables. Je ne serai pas l'homme-enfant, ce prince qui ne veut rien oublier. J'ai choisi ce littoral sans nostalgie de retour, celle qui taraudait les premiers colons et les fonctionnaires autour du Pernod, et demeurait l'horizon du voyageur.

La motte de terre qui rattachait l'itinérant à son lieu de naissance n'existe plus : nous sommes tous des SDF européens ou planétaires, même si l'on s'invente un village. Plus qu'un territoire, c'est notre époque qui devient la patrie. Est-ce en pirogue ou en avion qu'à partir de Kribi nous cherchions un chemin pour traverser ces grands icebergs debout sur l'équateur ? La crainte nous accompagnait au long des vallées, des gorges ombreuses qui nous permettaient de contourner les amoncellements vertigineux dans lesquels notre esquif se serait retrouvé en ville, tordu, givré. La pirogue volante n'aurait pas eu la miséricorde végétale des embarcations fidèles à leurs ensorcellements familiers.

Dans ce jardin de forêt que je reconstitue la nuit autour de la maison avec ma main cicatrisée, je la vois devenir verte, bien sûr, mais déjà festonnée de mousses et de racines.

Les revenants de fêtes

Brazzaville, décembre 1984

Aux alentours de Noël, ayant fait la rencontre, sur le bord de la route, de jolies femmes qui après avoir tout donné comme si une nouvelle vie commençait disparurent à jamais, je fus intrigué. La veille de la fête, je fis connaissance en particulier avec une personne qui m'entraîna au point que je fus prêt à disparaître avec elle. Nous étions au bord du fleuve, l'auto aux vitres couvertes de buée nous protégeait du temps. L'esprit tutélaire du temple des corbeaux, contre lequel nous étions garés et dont j'étais familier, jetait sur nous son drap nuptial. Pourtant, ce que je craignais arriva : la femme se réveilla, souhaitant être raccompagnée à la messe de minuit de l'église de Bakongo.

J'ai eu l'imprudence, par délicatesse, afin de ne pas la compromettre devant les gens de son quartier, de lui proposer de revenir une demi-heure plus tard. De retour, je ne l'ai pas retrouvée, assistant même à tout l'office et à sa dispersion. Je sentis alors passer sur moi l'ange du Bizarre. Pour apaiser ma déception, je suis allé à Makelekele voir un ami, écrivain et grand initié, dont je savais qu'il ne dormait pas la nuit.



À peine terminais-je le début de mes explications qu’il me répondit : « Ce qui t’arrive est normal. Pour les fêtes, les morts sortent du cimetière et viennent en ville voir les gens. Tu as de la chance d’être encore là : je connais quelqu’un qui a fait le stop à une belle jeune fille, elle l’a emmené à 100 kilomètres et là, il

s’est retrouvé seul par terre, étourdi. »

Une autre fois, deux amies marchaient, une auto avec un Blanc s’est arrêtée, leur proposant de les accompagner à leur village éloigné de la ville. Elles acceptèrent. Une fois qu’elles furent arrivées chez elle, un vieux leur a dit : « Mes filles, vous êtes folles ! Vous ne savez pas avec qui vous êtes ! » Elles se sont moquées de lui et sont retournées en ville avec le chauffeur qui les attendait. À mi-chemin, l’auto s’arrêta, le monsieur se plia sur le volant et, d’une voix caverneuse, inhumaine, leur dit : « Vous ne savez pas qui je suis, vous ne savez pas… » Puis il se retourna. De ses yeux vides, de sa bouche et de son nez sortaient des poils. Les filles n’ont eu que le temps d’ouvrir la porte en vitesse. Elles arrivèrent à Brazza en courant.

Un autre ami m’indiqua qu’il fallait faire attention aux « inconnues des fêtes », qui parfois coupaient la tête ou le sexe de leurs victimes. À cette époque aussi, dans une boîte, une dévergondée qui était morte revenait souvent du cimetière pour prendre ces hommes dont elle ne pouvait plus se passer. Quand elle apparaissait, elle semblait la plus belle. Un jour, elle emmena quatre hommes, ils sont allés chez elle, au cimetière, où elle avait préparé le bouillon fatal. On ne les a jamais revus.

Dans le même esprit, mon ami me raconta qu’au Requin une copine à lui avait rencontré un homme très beau qui lui avait proposé de venir à son domicile. Là, une fois nu, le monsieur devint un grand boa qui tenta de venir sur elle et de la manger. Le père de la fille étant un grand féticheur, elle avait sur son ventre des protections. Le boa a alors hésité, elle a eu le temps de sauter nue par la fenêtre. Arrivée chez son père, il lui a dit : « Nous allons retourner dans cette maison. » Au bas de la fenêtre, ils retrouvèrent les habits de la fille. Le père comprit que c’était le petit frère mort qui avait fait cela pour reprendre sa sœur avec lui. Il était devenu diable, comme la dévergondée était devenue diablesse.

Ainsi, profitant de la confusion des fêtes, beaucoup de comptes se règlent dans les familles, selon les choix du hasard, qui est plus grand en ces moments qu’au cours de l’année. Les morts ne quittent jamais les vivants. Le vendredi, ils sortent du cimetière pour aller à la messe ; le samedi, pour les apaiser, on leur donne à manger en déposant une petite banane sur chaque tombe.

Je pense que cette accentuation pour les fêtes du va-et-vient des défunts entre les tombes et la ville laisse celles-ci accessibles, pour le bonheur des Mindzoula. Ceux-ci se trouvent habituellement dans l’obligation de ruser par des invocations, des hameçons ou des cannes afin de parvenir aux corps enterrés pour les dépouiller de leur linceul.

Les « déterreurs » forment des associations dont l’initiateur fut un Portugais du Zaïre. Les Bantu doutent toujours que les Portugais soient de vrais Blancs –

je fus souvent interrogé à ce propos. Ces associations prospèrent surtout dans le sud du Congo. Les draps récupérés par les Mindzoula sont-ils lavés et réunis dans le commerce, ou bien servent-ils à des opérations de sorcellerie ? Il s'est même dit qu'ils étaient expédiés au Portugal !

Avec le temps, les Mindzoula représentent un groupe inspirant la crainte. Les tombeaux bétonnés ne les arrêtent plus, ils forcent les cercueils à distance et les croiser la nuit devient un risque. Ils peuvent « prendre le souffle » de la personne rencontrée, et la victime sera pour eux une nouvelle opportunité.

Surtout pendant les fêtes, « la belle ténébreuse » et « l'étrangère mystérieuse » restent des beautés dont le glamour éveille la méfiance, les charmes et les coquetteries excessives s'identifiant à la séduction fatale.

Songeant à cela, je me rappelai cette Tutsi rwandaise qui, pour l'époque, représentait le standing inaccessible. Dans le matin contaminé par la psychose dominante, je lui fis part de la rumeur zaïroise attribuant aux femmes tutsi le pouvoir de porter malheur. Avec une détermination glaciale, elle répondit : « Oui, c'est vrai. Maintenant, tu es tranquille, puisque tu sais de quoi tu vas mourir. Tu as le temps d'aller acheter ton cercueil. Bonne fête ! Va te faire veiller par tes Bantu aux grosses lèvres ! »

Je ne pris pas la menace à la légère. Le feu s'empara de mon ventre, la fièvre suivit pendant plusieurs jours. J'ai vraiment senti que la princesse tutsi m'avait transpercé avec sa lance royale. La « revenante des fêtes » a-t-elle rejoint son cercueil de Kinshasa avant que les Mindzoula ne lui dérobent le linceul ?

Le danger d'une méprise avec ces « êtres » qui sont aussi des diablesses est de se voir transformer en diable – « Tu es parti, tu es mort, tu deviens comme fou, tu me vois. Moi, je ne te vois plus » –, c'est-à-dire devenir un de ces morts pas tranquilles qui cherchent les autres.

Croyant relativiser ma fièvre, une amie me raconta, assise au pied du lit, l'histoire suivante : « Je connais un monsieur qui rencontra une géante habillée de noir. Elle lui a dit : "Bonjour, je me promène." Mais elle était morte, seulement revenue pour chercher des Blancs. Là, dans le ciel et sous la terre, il y a aussi des Blancs, des maisons, des boîtes de nuit… Il lui a dit : "Je peux vous amener chez moi." Il lui proposa aussi de faire un tour en boîte. La fille n'a pas voulu, elle savait qu'on la reconnaîtrait. Or, elle était morte longtemps auparavant à cause des soucis d'un Blanc. Une fois dans la maison, la fille ne voulait pas boire, elle ne pouvait pas fixer le monsieur. Elle alla dans la chambre. Une fois là, la fille avait disparu, il ne restait plus que la culotte et les souliers. Après, elle revint pour demander 50 000 francs CFA, mais elle était invisible. Le monsieur a jeté 50 000 francs CFA par la fenêtre avec sa culotte. Après, il a eu une fièvre terrible pendant plusieurs semaines… »

Voyant que je ne suivais plus très bien, mon amie insista : « Tu dois croire ce que je te dis, car moi, si je passe à une veillée, je tremble, je vois la morte. Je dis : “C’est seulement la peau qui meurt, mais le cœur marche partout.” Seule, je vois que la morte est vivante, qu’elle tourne. »

Ces évocations ne relevaient plus du délire urbain tropicalisé, de la sous-culture bantu : elles possédaient le pouvoir de m’emmener loin. Nous accédions au grand large, en particulier aux imaginaires scandinave, germanique et orientalo-méditerrannéen dans lesquels, pendant des millénaires, morts et vivants vécurent ensemble. Les églises n’arrivèrent pas à briser ce lien qui renaissait toujours sous diverses formes. Il faudra les bouleversements de l’industrialisation pour que le silence et la solitude accompagnent l’homme.

Le miracle congolais est là, réveillant en nous les résonances d’un monde qui nous fut familier. Nous y retrouvons sans archaïsme, mais dans la cité contemporaine, l’atmosphère où baigna notre humanité.

Les Mindzoula ne sont pas une curiosité congolaise : les « déterreurs » s’activaient partout à l’époque où les sépultures représentaient encore des lieux de vie et de pouvoir. Les « revenants des fêtes » de Brazza… Mais tous les récits situaient les plus grands moments d’apparition à ces époques ! « C’était à Noël », « au moment de Noël »… Dans certaines régions, l’usage voulait que soient installées à Noël des tables de nourriture pour les revenants, et partout ils finissaient les restes des réveillons qui leur étaient destinés.

« Dame blanche », semblable à celle qui défraya Brazza à une époque, « dames de la nuit », « marcheuses des ténèbres », « diablesses », toutes hantaient aussi les nuits de la Scandinavie, en passant par la Germanie, les confins celtes et méditerranéens. Partout, il ne fut question que de leur présence.

L’impressionnant est que ce croissement des fantasmagories spirituelles se produise, surtout à Brazzaville, avec une telle intensité quotidienne, familière, et que nous puissions y accéder en partageant la confidence sur les sentiers de l’amitié.

Ces séjours à Brazza, si proches des Congolais, offrent des raccourcis dans le temps, des détours nous ramenant à nos braises, celles que je n’ai plus retrouvées sur les sites mythiques de l’Occident. Là-bas, les pierres refroidies ne parlent plus, même les tombes semblent scellées pour toujours. Les Mindzoula et les revenants des fêtes appartiennent à la légende. Dans ces marges incertaines, les réalités s’approfondissent au point d’apparaître sous forme de halo, les apparitions aussi adhèrent à ce climat indéfini où le pire ne sera jamais sûr, l’énigme et les signes de l’informulé restant la règle.

Ainsi, j’avais connu une charmante Congolaise dont je regrettais beaucoup d’avoir égaré l’adresse. Finalement, l’ayant retrouvée, je lui écrivis pour lui

expliquer la situation. À ma surprise, elle répondit : elle vivait toujours, ne s'était pas mariée et faisait le commerce au marché. À l'occasion du prochain séjour à Brazza, elle souhaitait me revoir.

Je l'ai revue, elle conservait une silhouette extraordinairement fine et un visage joliment ciselé, semblable aux ivoires du royaume Kongo. M'ayant aperçu avec elle, des amies me dirent : « Méfie-toi, tu ne l'as pas vue pendant quatre ans parce qu'elle était morte. Tu ne vois pas que c'est une revenante, prends garde ! »

En effet, une nuit, à la suite de visites tardives dans les quartiers, nous avions trouvé en rentrant sa parcelle close et endormie. Elle resta avec moi et, une fois presque dans le sommeil lointain, pour confirmer les propos menaçants de mes amies, elle fut prise de convulsions, sursautant, tordue, contorsionnée, cramponnée à l'oreiller ainsi qu'à une bouée.

Je la sentais se débattre dans son cercueil, ses yeux blancs, le visage méconnaissable. Il s'agissait d'une autre personne. Elle criait « maman », l'appel au secours d'une personne dans les dernières brasses de nage entre la nuit et le jour, la mort et la vie. Elle se trouvait ailleurs, méconnaissable, hors de ma portée et de ma voix.

Je me sentais lâche, pas à la hauteur de l'ouverture, ne tentant aucun geste, de peur d'exciter sa crise ou de déclencher des réactions incontrôlables. Est-ce que dans ces instants elle m'appelait et que je n'ai pas compris ? Les convenances sociales me faisaient regretter mon imprudence et j'appréhendais de me retrouver le matin avec une vraie morte à déclarer. Finalement, les angoisses m'entraînèrent dans une sorte de sommeil paranoïde.

Le matin, à ma stupeur, comme si le soleil s'était levé dans la chambre, elle m'a réveillé, discrète, au pied du lit, habillée coquettement, le visage serein, prête à aller au marché. Je n'osai pas évoquer sa crise de la nuit. D'abord, je pensais que si elle ne faisait pas d'allusion à ce sujet ce serait indélicat de ma part. Et puis, il y avait l'éventualité qu'elle ne se souvenait de rien, ayant sombré la nuit dans l'inconscience. Lui rappeler ces moments pouvait me mettre à la merci d'une nouvelle crise, alors que je n'en revenais pas de m'en tirer à si bon compte. À l'observer, calme et gracieuse, je commençais à me demander si je n'avais pas subi un de ces accès de fièvre délirante qui plusieurs fois m'emporta. L'institut Pasteur, à Paris, m'avait suivi à ce sujet. Il se proposait de lui donner le nom de « fièvre rouge ». Car le Congo avait la réputation d'avoir un régime marxiste.

La gêne et le désir de tourner la page me poussaient à la raccompagner rapidement. Je me promis de ne jamais plus prendre le risque de tomber ainsi à sa merci, la nuit. Peut-être la mort possédait-elle seulement son corps et ne la

dominait-elle complètement que nuitamment ? Est-ce qu'elle m'avait si longtemps attendu pour m'entraîner dans des noces fantasmatiques ? Son comportement exprimait-il un appel que je ne reconnus pas, alors qu'elle me croyait prêt, puisque j'étais revenu ?

Imperturbable et silencieuse, tandis qu'elle s'éloignait, je prenais conscience de sa domination : avec une distance hautaine, elle m'avait quitté, et déjà je le regrettais.

Parce que notre pacte abrahamique se délite, sommes-nous plus réceptifs aux éléments et à la végétation qu'aux envoyés de l'inconnu ? Cette revenante jamais ne me reviendra. Je crois que ce serait une grâce souhaitable que d'être entraîné jusqu'à la perdition par l'une d'entre elles.

J'ai toujours eu à l'esprit ces mots d'un mystique errant que j'avais relevés dans un carnet qui m'accompagne encore. El Halwi, « le marchand de bonbons », disait : « Lorsque l'existence prend la parole, ne sois pas de ceux qu'on appelle de trop loin. »



gigicau

Veillée pour un chef téké et visite à Mbe chez le *makoko*

Avril 1988 et août 1993

Nuit de veillée chez un chef téké décédé. La vie du Congo devenant familière, nous n'avons plus cette émotion immédiate nous laissant croire que nous vivons quelque chose d'extraordinaire. Faut-il rester sur le pas de la porte pour conserver la curiosité en éveil ?

Ici, la mort semblerait moins tragique qu'ailleurs, le défunt étant si entouré. Il s'agirait presque d'une maladie dont on se remettra. À la catastrophe de la disparition ne s'ajoute pas celle de l'oubli et de la solitude : les futurs défunts sont-ils rassurés ?

Le chef sera veillé une semaine. À peine la nouvelle de sa mort à l'étranger se répandit-elle que la famille et les amis se rassemblèrent à son domicile nuit et jour. La foule alla chercher son corps à l'aéroport, et deux grandes veillées se succédèrent. L'émotion contenue s'accentua devant les rumeurs d'empoisonnement politique.

Le cercueil se trouvait dans une pièce, le portrait du défunt devant lui, entouré de familiers et d'enfants allongés à terre, dans de telles postures d'abandon qu'ils semblaient aussi des victimes. Les proches se reconnaissaient à un ruban rouge ou blanc serrant la tête en signe de deuil. Dans la cour et les autres pièces, les femmes s'entassent au sol, roulées dans des pagnes ainsi que des paquets. Là aussi, la mort et le sommeil se ressemblent. Pourtant, l'ensemble respire la quiétude, presque le confort naturel.

Sur une autre place, la foule danse et écoute en accompagnant les chants et les cris de trois orchestres. Les nouveaux arrivants poussent la porte de la parcelle encadrée de branches de palmier, signe de l'événement. Dans la pièce funéraire, une personne âgée vêtue du pagne de raphia traditionnel s'affaire près du lit funéraire surmonté de peaux de panthère, attributs du pouvoir.

À la file, encerclant le lit, une femme portant le raphia enroulé de rubans rouges tape deux morceaux de bois produisant un bruit de crécelle, une autre agite une clochette et des sonnailles pour communiquer avec les ancêtres et les esprits protecteurs, un vieux griot les suit en racontant la vie du chef et de sa

famille. Derrière le cercueil, au fond, semblable à une statue hiératique, se tient la fille aînée vêtue de blanc. À ses pieds, un chaos de corps et de bouteilles de vin de palme. Dehors, les grandes marmites au feu débordent du café préparé pour tenir les participants éveillés, le chanvre s'y ajoutant parfois.

Au centre de la veillée apparaissent des hommes aux visages scarifiés, soufflant dans des trompes d'ivoire. Leurs mélodies accompagnent les défunts et marquent divers moments de la société téké : plainte linéaire, lancinante, dont le rythme s'élève et s'abaisse sans répit, au point de créer un climat sonore déchirant, une sorte d'état d'alerte, un appel à la fin du monde.

Après-demain, le cortège mortuaire partira dans la nuit pour les plateaux batéké. Là-bas l'attend le corps du frère, décédé en creusant la tombe du mort. Sur place, les sages se réuniront pour savoir la cause exacte du décès. Il se déroulera une sorte d'autopsie rituelle, avec des prélèvements qui seront mis dans la *bikina*, la petite corbeille à reliques.

Entre-temps, selon la tradition, des panthères parcourront le village, puis les masques sortiront pour l'enterrement. À propos de ces masques, un ami ayant appartenu à une génération chez laquelle les traditions demeuraient très fortes sur les plateaux batéké m'avait parlé de ces statues qui marchent. Se mêlaient-elles aux morts enterrés qui continuent de vivre dans le village ? En tout cas, il insistait beaucoup sur ses statues difficiles, toujours prêtes à se battre entre elles, au point qu'il ne fallait pas en laisser plusieurs dans une même pièce si l'on voulait dormir. « C'étaient des fétiches de funérailles, de circoncision, pour devenir riche ou surveiller la maison et l'épouse. Une fois dans la maison, le fétiche enregistrait comme un magnétophone tout ce que faisait la femme. Si elle trichait, quand tu rentres, il dit : "Lorsque tu étais absent, il y a un homme qui est venu lui parler, voilà, voilà…" Ce même fétiche peut te commander d'aller voler l'argent dans une banque. Aussi, il est possible d'entrer dans un magasin, tu dis "je prends", le fétiche met dans le sac, le patron ne voit rien, et tu sors sans payer. Ce fétiche est une petite statue, mais pour l'avoir il faut donner son enfant. Si ta femme est grosse d'une grossesse de deux ou trois mois, le féticheur provoque l'avortement, et c'est ce petit-là qu'il mettra dans le fétiche. Quand ça parle, tu écoutes la petite voix, hi ! hi ! Les gens finirent par refuser ce fétiche parce qu'il cassait beaucoup de ménages et que le fétiche était menteur, menteur ! La statue de ce fétiche avait des pieds, la tête, mais pas de mains, des fois on sculptait un bras collé. Au milieu, il y avait un trou où il fallait cracher et mettre du sang de poulet… Ce qui dans le temps était important pour nous, c'était les cicatrices sur le visage, une forme de beauté : celui qui n'avait pas de scarification, c'était un esclave. L'enfant tatoué, c'était l'enfant d'un noble : seuls les parents ayant les moyens pouvaient faire cela, car celui qui exerçait

était une sorte de docteur. Il y avait des injures entre nous : “Espèce d’esclave, ton père a de l’argent pour faire ça ?” Le corps aussi était travaillé avec des dessins, c’étaient des protections pour les hommes et les femmes, il y avait des scorpions, des buffles, des éléphants, des cœurs, beaucoup de choses… C’était la beauté et la noblesse. Les *bacu*, les *bacu* ! Ils faisaient peur aux petits enfants. Quand le *makoko* passait pour un décès, il ne fallait pas qu’il y ait un enfant dehors car le chef les “bouffait”. De temps en temps, on voyait un enfant mort… Là-bas, là-bas… Au village se cultivent les ananas. L’eau de la rivière est tellement claire, on voit passer les poissons. »

C’est dans cette transparence que reviennent les souvenirs de la visite que je fis pour une cérémonie à Mbe, où réside le *makoko*, le roi. En regardant les photos que j’avais prises, je retrouve une atmosphère à la fois sereine et spirituellement forte, où dominait le rouge, une qualité de rouge particulière souvent mêlée à des liserés orange que j’appellerai le « rouge téké ». Il signifie en outre le sang des ancêtres et par sa couleur il a pu rendre les guerriers invisibles. Sur ces hauts plateaux sablonneux de savanes vallonnées, ces coloris possédaient un éclat particulier.

À Mbe, une petite foule s’affairait autour des danses menées par des masques et des tissus inconnus dans les livres. Ces manifestations semblaient tellement intériorisées qu’elles ne donnaient lieu à aucun débordement festif.

Un ordre paisible et une ferveur partagée soudaient la communauté, heureuse et fière de se retrouver autour du *makoko*. Celui-ci, escorté par sa suite, circulait paternellement au milieu des siens.

Un œil cerclé de blanc, un trait vertical bleu sur le front, le *makoko* semblait lointain, manifestant sa présence en tenant le *mu-sye*, le chasse-mouches en queue de buffle, signe de pouvoir.

Ngalifuru, « la maîtresse du feu », la reine, portait son casque colonial. D’autres dignitaires du cortège le portaient aussi. Certains notables coiffés de hautes plumes, le visage bien dessiné de jaune et rouge, montraient volontiers d’une main le *likiwère*, la hache, emblème de l’autorité. Pour aller à la tente recouverte de rouge où attendaient les notables, se déroule sur plusieurs dizaines de mètres un étroit tapis rouge interdit menant au fauteuil vide du *makoko*. À cause de sa grande puissance, il ne doit jamais toucher avec les pieds le sol, qui s’en trouverait maudit.

La parade du *makako* porté en *typoë*, en osmose avec la foule respectueuse et chaleureuse, avance, assistée par un orchestre de sonnailles entraînant à la suite « invisibles », ancêtres et esprits protecteurs.

Les cérémonies baignent dans ce climat d’euphorie intemporelle transcendant la fébrilité du temps humain. C’est aussi le signe de la vraie grandeur de bien des

royaumes et des peuples bantu, qui ne s'estiment pas au nombre de la population, de la surface du territoire ou des conquêtes guerrières. Appelés meticas, anzique, téké, qu'importe… Comme d'autres dans le monde, ils furent contraints par l'administration coloniale et ses ethnologues d'accepter un nom qu'ils ignoraient – *tio, tegue, tsay, lali* – et, avec le temps, ils s'identifièrent au terme « téké ». Mais, d'une façon ou d'une autre, ils demeurent toujours sur leurs terres, formant avec elles un corps éternel au-delà de l'histoire.

Ce sentiment, je le ressentis également en rendant visite à l'autre résidence du *makoko*, à Ngabé. Le groupe de cases domine le fleuve Congo sans le voir. Le cours d'eau passe, sauvage, étranger au paysage, suivant un tracé ressemblant à un effondrement de l'écorce terrestre. En face, au Zaïre, le plateau continue.

Le *makoko*, dans l'intimité, assis au milieu de tissus à dominante rouge, le regard perdu, porte toujours la trace blanche autour de l'œil, indiquant la voyance dans l'au-delà. Sa main tient encore un chasse-mouches en queue de buffle le liant à la force de cet animal, maître de la savane. Ici, la légitimité vient de loin et n'a pas besoin de paraître pour s'affirmer. Les Batéké semblent partager la sagesse immémoriale des Pygmées, leurs proches.

Peuple médiateur, le passé fondateur téké ne s'appuie pas sur des mythes guerriers. Héritiers de vastes territoires, ils évitèrent le conflit frontal avec des voisins en expansion, en se retirant ou en créant des marges de mixité, de métissage. Est-ce ce qui arriva avec les Bassundi venant du royaume Kongo, ce qui aurait donné les Lari ou, dans le Nord, les Batéké Alima ?

Un soir, à Kin, des amis m'invitèrent dans un foyer modeste. Un homme âgé nous reçut avec distinction. À la fin du repas, il déplia un document jauni datant de 1916 : « X, chef téké de…, a été immatriculé au registre de la population indigène civilisée, suivant la déclaration reçue. » Puis il ajouta : « La ville de Kin fut construite sur des terres batéké dont nous sommes toujours propriétaires. Il en est de même pour une partie des environs. Le sol de Brazza et sa campagne appartiennent aussi aux Batéké. » Aujourd'hui, des groupes extérieurs et entreprenants dominent ces villes. D'autres peuples dans le monde, pour beaucoup moins, s'installèrent dans des conflits de réappropriation sur des générations. Mais l'esprit téké se perpétue dans ces creusets où se préparent les territoires de l'avenir.

Comme je lui parlais de mon intérêt pour le *makoko*, un ami d'une région voisine me dit : « Le *makoko* ? Mais c'est le roi du fou-fou (la farine du manioc) ! » Les gens de la ville, peut-être par mauvaise conscience, associaient les Batéké à la brousse : poulets batéké, chiens batéké et autres expressions moins avenantes… La force ne ressemble pas nécessairement à l'agressivité, qui serait plutôt le signe de la faiblesse de peuples peu sûrs d'eux-mêmes ou de leur

espace. Les Batéké, assurés de la pérennité indéracinable de leur civilisation, ne cherchent pas à mieux se faire connaître, ni à s'imposer. Ils font un autre pari sur le temps, leur allié, qui marque de sa grâce l'attitude du *makoko* et la sérénité des rituels que j'ai partagés, en étranger apaisé.

Au Congo, au Gabon, le manioc demeure le pain quotidien, et celui des Batéké, « le roi du fou-fou ». La *tchikwambe* est particulièrement appréciée.

Une société qui offre le pain et la terre aux autres, c'est presque l'offrande des lointaines traditions bibliques.

Dans la nuit du retour, la luminescence odorante de la savane vallonnée aux herbages desséchés défile au-dessous de notre vol à basse altitude et traverse l'intérieur de l'appareil, ensommeillant la délégation allongée devant les portes grandes ouvertes, si elles existent encore. Cet hélicoptère russe gros porteur nous donnait l'impression d'être en tapis volant ou sur le plateau d'un camion égaré dans l'espace. Ces engins rustiques m'ont paradoxalement toujours inspiré un sentiment de confiance plus important qu'avec les super jets, dont la perfection inquiète. Ainsi, nous n'étions pas trop éloignés du *mokoko*, circulant sur son typoï. La cour de Nagbe ressemblait à une balise pathétique sur l'équateur des veilleurs.


grojini

Owendo, la route du Nord

Brazzaville, 8-30 août 1987

Solitude et dénuement naturel des hauts plateaux batéké. La terre apparaît peut-être dans sa vérité : une planète étrangère. Nous avions tellement l'habitude de nous croire éternels dans les paysages complaisants.

En arrivant à la cuvette, tout change : îles de forêts sur des étendues d'herbe – survivances des grandes futaies primaires ou avancée de la végétation ? Vision d'Ile de France à la dérive.

Les derniers kilomètres sur la route d'Owendo, comme je les aime : l'impression de rouler dans un jardin, un univers végétal vivace et vivant sa vie dans l'exubérance, laissant à peine sa place au passage de l'auto. Fleurs jaunes ou rouges dans les arbres comme des clins d'œil. Par instants, des bouffées sonores entrent dans l'auto, donnant l'impression qu'il y a sous la nature une ville pleine de vacarme, klaxons des oiseaux, moteurs des insectes.

D'un virage caché, des soldats armés surgissent, surpris par ce rare véhicule. La région étant sous contrôle militaire depuis la rébellion du capitaine Anga, un Kuyu d'Owendo, où nous allons. Ici, nous sommes sur les terres m'bochis du président actuel. M'bochis et Kuyu sont des clans différents d'un même peuple, ce qui rend souvent les conflits d'autant plus cruels, si l'on y ajoute le fait que tous ces gens sont surtout des guerriers. Un peu partout, des feux de brousse qui ne ressemblent pas au cataclysme du Sahel ou du Nord-Cameroun. L'humidité couronne les flammes : combustion lente et pacifique aux senteurs enivrantes. Les bois, les herbes brûlées laissent des effluves si rares qu'on se croirait dans le salon de l'Orient le plus sophistiqué. On envie les serpents et les fauves de vivre dans un tel luxe.

Owendo, calme des agglomérations d'altitude ou de bout de monde. La ville semble même anormalement déserte à cause de la situation. Malgré tout, rien d'inquiétant. Saison sèche, pourtant il a plu cette nuit. Ce matin, l'air est suave, sucré. Sur le bord du fleuve Kouyou, grands arbres et hautes herbes gardent l'éclat d'un de ces printemps qui ici ne viennent jamais, au point que par instants la verdure permanente a l'air un peu passée, usée.

Le fleuve roule des eaux sombres, jus de tabac. De loin, le courant se heurte à des rives végétales, denses et exubérantes, comme si la nature se gorgeait d'eau

et flottait, sans racines, en équilibre entre le ciel et le monde aquatique, dans une atmosphère idyllique. Chromo des méditations romantiques, saules pleureurs et eaux dormantes à la dérive au cœur de l'Afrique. À la place d'Ophélie, les crocodiles veillent et rêvent. J'ai eu l'impression d'entrevoir le fantôme de Jean-Jacques Rousseau, déçu de ce qu'est devenu son lac de Genève.

L'élément liquide qui glisse entre ses rivages évoque toujours une invitation au voyage : l'inconnu du flot sans fin, et en même temps la sécurité des rives. Celles-ci, si herbeuses, avaient-elles le rêve de se laisser porter des semaines durant par tous ces fleuves, rivières et lacs structurant le Nord-Congo ainsi qu'une géographie aquatique ? D'ailleurs, tout le vaste espace de cette région apparaît sur la carte en vert, avec les petits signes « Zone inondable et marécageuse », répétés à la manière d'une tapisserie. Alima, Sangha, Liboko, Likouala, Likouala Moribo, Likouala aux herbes… Tous ces noms de fleuves m'enchantent, ramifications d'un continent flottant ayant comme cœur ce lac Telé dont nous parlions tant avec mon ami Sony, au point d'y envisager un voyage. À l'époque, l'engouement était grand au sujet de ce lac et du *moukala* bembé qu'un officier y aurait entrevu. Au moment de la sortie de ce monstre du Loch Ness, l'appareil photo avait eu une défaillance. Pourtant, cette personne faisait des conférences sur le sujet. Des amis originaires de ces zones m'ont si souvent évoqué la « Likouala aux herbes » que je ne savais plus vraiment si c'était un cours d'eau ou un lac luxuriant.

En tout cas, tous décrivaient leurs existences nomades en pirogue, soulignant que c'est « le seul endroit au monde où les poissons meurent de vieillesse ».

Nous sommes allés au village d'Olombo, à 15 kilomètres d'Owendo, par un chemin à travers les prairies sauvages. Le véhicule se frayait un sillage dans l'épaisseur de la puissance forestière, compacte comme une argile végétale. Quelle euphorie de pouvoir rouler dans un univers demeuré un jardin, n'ayant d'autres empreintes ou odeurs que celles de la création ! Ici comme en Europe, pour y croire, il ne faut regarder que d'un œil, afin de ne pas y voir les détritus, les limites, les menaces qui font de notre nature une pauvresse, au mieux un animal de cirque auquel croient encore les enfants.

Sur la piste, nous rencontrons de nombreux cyclistes, le cadre chargé de bidons de vin de palme. On se croirait revenu à l'époque de la guerre. Il est toujours surprenant de voir la bicyclette adaptée à de tels travaux relevant plutôt de l'âne, que pourtant personne n'utilise ici. Ce transport silencieux intrigue dans cet endroit perdu : on se demande s'il n'y a pas, là-bas, la source de vin de palme du monde entier ! Les cyclistes révèlent d'ailleurs un air hagard devant l'auto. Un ami me dit : « Ils sont déjà ivres. » Quelle force inconnue leur permet d'aller ainsi ? Seraient-ils en réalité les adeptes d'une secte secrète ?

Il doit y avoir dans les parages une plantation de palmiers où l'on récolte la sève qui a déjà fermenté. Chez les Kuyu, le vin de palme se nomme *cham*. Chez les M'bochis il a un nom différent : *molengé*.

L'espace boisé s'ouvre sur une clairière, et voici Olombo, un large espace en longueur et de chaque côté un alignement de cases carrées à treillis recouvertes d'argile, avec des toits de roseaux. C'est à peu près le plan de tous les villages de la région.

Au milieu domine un manguier identique au platane de nos villages ; sous son ombre, des femmes avec des ustensiles, des enfants, des jeunes hommes jouent aux cartes à côté de bonbonnes de vin de palme.

En face, une case toute tressée, ouvragée en branches ainsi qu'un panier d'osier. Sous son toit, allongés dans des chaises longues en peau de bête, nous sommes avec le sculpteur Ivoki, que nous avons retrouvé. Sous la chaise, imprudent, un chien téké dort, fauve clair ressemblant au renard. Avec leurs airs de petits chiens-loups, ces chiens sont courants au Congo et au Gabon. Les Batéké s'en servent pour la chasse. Sur le sol, entre deux pierres se consume une bûche avec la bonne odeur du foyer, les calebasses sont attachées au toit, les ustensiles dans un coin, ordre domestique apaisant m'évoquant celui de la bergerie de mon oncle en Corse, au point que je retrouve ici mon enfance. Les feuilles des arbres jouent avec la fumée et le soleil à travers les poteaux ainsi qu'un vitrail.

D'habitude, le vin de palme se boit froid : à Olombo, il est chauffé et se savoure dans de grands pots. Ils ne le trouvent pas assez sucré et avec trop d'eau. Tout le monde évoque la prudence dans la dégustation à cause du mal de tête.

Les enfants calmes viennent nous voir, sans curiosité excessive, deux jolies jeunes filles en robes colorées nous adressent la parole, elles sont en vacances au village.

Tout respire la paix partagée. Si loin de l'Histoire, dans la main des dieux de la forêt, ces gens ne vivant que d'eux-mêmes devraient échapper au malheur universel. Pourtant, le chef du village, le *kani*, nous avertit : « Nous ne pourrons pas danser, j'ai interdit les tambours tant que l'affaire ne sera pas réglée. »

Je pensais au problème du capitaine Anga. Hélas, dans ces communautés aussi idylliques, le malheur, s'il ne vient pas de l'extérieur, arrive de l'intérieur. Cela rend la tension et l'affrontement encore plus directs et dramatiques. Parce qu'il faut tout de suite qu'il porte un nom et que « l'affaire soit réglée ».

Ainsi, on m'expliqua qu'un homme du village décéda dans les bois, non loin. La foudre l'a tué en plein midi, comme un coup de marteau : l'assassin dévoilé, les villageois voulaient le tuer immédiatement. Il fut jugé dans l'*olepfé*, la case de justice où l'on accroche la peau de panthère et les attributs du *kani*. La

sentence le condamna à être chassé du village ; il ne pourrait revenir que si sa famille payait 100 000 francs. L'affaire traînant, le village ne retrouva pas la paix.

Comme je demandais l'explication de ce drame, il me fut répondu : « Il a tué l'homme pour prendre son bien, dont il était jaloux. Il a accompli ce crime par magie, appelant ses parents morts, pour tuer. »

Le *kani* revient nous chercher, les masques sont prêts. Comme partout, les femmes ne doivent pas venir, les masques leur sont interdits. Nous sommes entrés dans l'épaisseur des bois. Le chemin conduit à la porte d'un enclos rond. Nous déposons notre offrande traditionnelle. Les masques attendent dans l'herbe – ici, le masque est un ensemble. L'*okwe*, « l'esprit », cache la tête, l'*etei*, sous un grand pagne de raphia piqué de plumes. Il la tiendra de sa main droite lors de la danse giratoire célébrant le grand Serpent, l'ancêtre du village. Les cinq masques de taille normale se présentent en position de repos, accroupis, les *etei* baissées. Six hommes les entourent, le visage taciturne et énigmatique. Lequel d'entre eux sera le *ndumbe*, celui qui dirige de la voix l'*okwe* au cours de la cérémonie ?

Soudain, les masques se lèvent très haut, alignés en face de nous, les *etei* droites : Ebotita la belle, le militaire à béret rouge, certainement l'ancien président Ngouabi, un Kuyu, le *nganga* guérisseur, le *kani* ? Les *etei* présentent des couleurs vives et récentes et, exceptionnellement, arborent des coiffures de longues plumes fixées à l'arrière ou sur le côté, dans des trous déjà préparés.

Ces plumes piquées sur l'*etei* ainsi qu'une grande fleur renforcent les regards des *etei* qui nous dominent : figures jaillissant du secret, l'expression s'accentue lorsque les petites *etei* bougent lentement du haut des *okwe*. Soudain, ils prennent de la hauteur, se dressant à plus de 3 mètres. Nous sommes comme des enfants devant les puissances des arbres qui apparaissent pour nous voir.

Un *okwe*, dans le silence et sans raison, se détache du groupe, se mettant à tourner lentement en rond dans l'enclos. Personne ne parle ou ne donne d'explication, puisque le *kani* a annoncé que la danse restait interdite. Les arbres stupéfaits semblent regarder de toutes leurs feuilles. Dans la zone des M'bochis Ngaï, vers Abala, Boundji, les *okwe* peuvent être aspirés par le ciel et monter à plus de 4 ou 5 mètres. La prolifération des *etei* à tête de militaires à béret rouge m'intrigue, on m'explique : « Le *kebe* suit l'actualité ; avant, le militaire faisait peur, on ne le voyait pas, aujourd'hui, il devient un personnage familier. »

D'autant plus que les M'bochis et les Kuyu d'origine guerrière dominèrent naturellement l'armée. Ceux-ci, isolés géographiquement du pouvoir de Brazzaville sous la pression des gens du Sud, trouvèrent ainsi le moyen de s'imposer. Dans le temps, apparut l'*etei* du général de Gaulle, qui fut très

populaire.

J’ai souvent en mémoire ces deux véritables et rares statues de *kebe-kebe* poussiéreuses et rongées par les termites que j’avais vues à Owendo : dépositaires de grands pouvoirs, survivaient-elles dans l’oubli ? Ou restaient-elles actives ? L’une avait un oiseau multicolore sculpté sur la tête et l’autre, un animal. Elles avaient de grands yeux aux paupières vertes, les joues roses et jaune vif, une sophistication un peu archaïque qui évoquait la statuaire égyptienne.

Que penser de ces statues au raffinement hiératique émergeant des profondeurs forestières, comme les figures de proue du mystère, des balises clignotantes d’énigmes dans une nature en proie à son rêve et que personne n’a réveillée ? Statues *kebe-kebe* montant ainsi que des chauves-souris happées par la lumière, jaillissant des abysses de l’obscurité étincelante où prolifèrent les larves, la poussière d’or et de diamant, les papillons, les oiseaux multicolores volant comme dans un autre ciel.

De retour à Owendo le dimanche, je fus surpris de constater que le *kebe-kebe* n’était pas sorti. Je pensais qu’il s’agissait d’une conséquence de l’affaire du capitaine Anga, en partie certainement. Mais un ami nous expliqua que le *kebe-kebe* n’était pas originaire d’ici. Le centre de la création se situe dans la zone des M’bochis Ngaï, près des Batéké Alima. D’ailleurs, par influence, des Batéké Alima pratiquent aussi la danse et conçoivent de nombreuses *etei* – le plus curieux étant que, dans les livres et les musées, le *kebe m’bochis* se retrouve catalogué *kuyu*.

Un notable de la région avec qui je m’entretenais de cette contradiction m’expliqua que la colonisation fixa le chef-lieu du district qui englobait toute la zone des M’bochis, *batéhé* Alima, à Owendo, en pays *kuyu*. Or, à l’occasion de la fête du 14 Juillet se rassemblaient de nombreuses sociétés *kebe-kebe*, avec leurs masques pour danser. Ainsi, ils furent révélés au public chez les Kuyu, d’où, naturellement, cette appellation inexacte qui perdure. Ce n’est là qu’une de ces aberrations administratives devenues aujourd’hui repères d’identité.

Quittant Owendo, nous nous sommes arrêtés au village d’un ami. Nous avons retrouvé le père, le frère, des ouvriers construisant une maison ; au milieu, du sol partout retourné. Une atmosphère de pionnier dans une odeur de racines. Le frère, retraité, reflétait le bonheur du retour sur la terre de ses ancêtres. On décelait presque un sentiment religieux dans cette volonté d’éterniser sa famille d’ici, comme si le temps allait s’y arrêter dans une enfance retrouvée par la retraite. Il est émouvant de voir les Africains ayant réussi en ville vouloir continuer cela chez eux : on sent même que leur véritable réussite sera là. Les ancêtres, les voisins, les souvenirs demeurent les vrais repères, le miroir. Ici, ce

travail fait pour durer rassure des incertitudes politiques : on enlève rarement son village à quelqu'un.

Le frère me montre un arbre géant, resté là comme un défi, accroché de toutes ses racines, semblable à cinquante pythons centenaires. Me demandant si je ne vois rien, il me désigne une empreinte de pied au flanc du tronc. Il m'explique que jamais cet arbre n'a pu être abattu. Même au temps de la colonie, à la hache, il a fallu renoncer : l'entaille se refermait chaque fois. Un jour, le bûcheron a insisté : le tronc de l'arbre attaqué, il a appuyé dessus son pied qui a laissé sa marque. Puis il est mort. Plus tard, une machine tenta un nouvel essai ; elle se renversa, un essaim d'abeilles tomba du haut de l'arbre sur le conducteur. Dernièrement, une personne venant toucher l'arbre a constaté l'arrêt de sa montre. Ainsi, nous laissons l'arbre et l'autre, là-bas, auquel la mère accroche ses ustensiles de cuisine.

Le propriétaire des lieux a la manie des mares à poissons, comme une folie XVIII^{e} siècle. Sur les bords de ces bassins d'élevage se dresse une paillote, pour pêcher soi-même le *tilapia* à consommer. Dans le jardin de sa maison à Brazza se trouve aussi un bassin : les visiteurs en attente d'audience peuvent y pêcher à la ligne ; curieusement, les Bantu et leurs présidents affectionnent ce genre d'aménagement aquatique. On dit que cela pose aussi des problèmes de protocole : certains présidents, au cours d'invitations à la pêche, n'apprécient pas que l'invité fasse des prises plus intéressantes qu'eux. D'ailleurs, la hiérarchie étant tellement intériorisée, l'invité redoute sa bonne fortune. Cet intérêt pour les étangs indique que les Bantu sont restés très près du village.

Les champs de notre ami sont bordés par le fleuve Alima, dont l'approche se fait à travers les hautes herbes et les arbres. Dans une courbe du cours d'eau, des pirogues somnolent, à l'image des chromos idylliques. Face à tous ces flots caramel et miroitants, on ressent une bouffée de fraîcheur sucrée, la découverte d'une douceur cachée et sauvage.

La rive en face et ses lointains sont protégés par la forêt avançant maternellement ses frondaisons sur le courant. Le débit coule dans le velours de la végétation, aucun rocher pour le fatiguer ni banc de sable pour l'user. Le silence murmure à travers les remous qui se font et se défont. Les fonds ici ne semblent pas inquiétants, ils ne doivent pas servir de repaires à ces géants silures noirs à moustaches démesurées, au benga cannibale avec ses dents d'acier qui hante le lac du Pool, à tous les serpents et caïmans maudits. Ces profondeurs seraient plutôt le domaine des poissons nobles, des capitaines étincelants, difficiles à harponner. L'Alima n'appartient pas à ces cours d'eau qui en saison sèche disparaissent et livrent en pâture leurs entrailles boueuses aux femmes.

Celles-ci, avec de grandes nasses tressées, viennent y patauger pour arracher à la vase les silures visqueux qui, une fois attrapés, n'en finissent plus de vivre, comme s'ils conservaient un droit à une existence terrestre, tant leur morphologie semble ambiguë.

De toute façon, ils finissent fumés et entassés comme des bouts de bois noircis dans des ballots, des caisses tressées empilées par les femmes ainsi que des pièces montées sur les camions au sommet desquels elles se perchent, impassibles, allongées, debout face à tous les vents, vers Brazzaville, pour vendre la marchandise, avec le risque de se renverser avant.

Sur la route, en dépassant ces camions de déménagement, exode qui pourtant éclate de sourires et de joie de vivre, l'odeur de ce poisson fumé reste tenace. Elle s'apparente à une senteur rustique, mélange des divers bois brûlés, de chaleur, de saumure, qui imprègne le pagne des femmes et leurs peaux. À un dosage près, cela pourrait devenir un parfum italien sophistiqué, « *Aqua di pesce fumato* ». Cette activité ne relevant pas de la puanteur des marchés ou des usines à poissons conserve l'odeur artisanale, l'exhalation des filets de pêche séchés, des barques usées, de tout ce qui a longtemps flotté entre l'eau et le soleil, dans la longue combustion invisible qui extrait les essences du ciel.

Ainsi, il reste toujours dans mon odorat ces énormes troncs d'*okoumé* qu'à marée basse, sur les rivages du Gabon, je caresse et respire comme des épaves de l'Éden.

Alima. J'avais déjà vu une photo de ce fleuve dans un livre : il semblait lointain, presque dangereux. La beauté du nom me frappa. Alima évoque aussi l'invitation au voyage, le désir de se laisser guider par le courant, en pirogue, au gré des courbes boisées. Mais demeure l'appréhension de dériver à travers des forêts inondées, d'être entraîné par l'eau qui va à l'eau, le magnétisme de cet élément absolu où l'homme ne représente plus rien, au moment où l'Alima et les Likouala se mêlent aux flots du Congo.

Comme beaucoup de cours d'eau, l'Alima conserve plus de beauté et de mystère en étant contemplé de ses rivages : il offre alors des séquences de beauté classique préservée par un halo sauvage, des Corot inconnus aux grisailles matinales très chaudes. Peut-être que Corot revient ici pour l'éternité, à la source de toutes les eaux qu'il a peintes, ces miroitements hors de portée des regards, si ce ne sont ceux des étoiles – et encore. Il y a là tant d'eaux cachées, secrètes, sur lesquelles flottent des forêts vastes comme des pays, des eaux dont on ignore la couleur, la substance exacte. Elles sont les réserves du monde, l'humus des nuages, la mémoire des déluges, le liquide fœtal des monstres passés et à venir. Alcôve vaporeuse où s'engendrent les astres du ciel et ceux du noyau central de la Terre, dont quelques pépites et escarbilles s'échappent, semblables à des vols

d’oiseaux multicolores qui ne circulent qu’à l’ombre des forêts-galeries.

En parcourant les terres de notre ami, tout à coup, le frère crie à son chasseur : « Tire ! Les deux oiseaux sont encore là ! » L’homme avec son fusil reste figé, dérisoire devant les deux grands oiseaux au vol lourd, très haut. Ils s’éloignent comme les jambes allongées, la tête en avant, donnant l’impression de peser dans l’air, d’être invulnérables, faisant un grand bruit s’ils tombaient. Le chasseur ne tire pas, le vol revient vers nous. Il n’a rien de celui d’un volatile, on dirait des êtres humains. Une espèce hybride : les ancêtres venant tournoyer sur la Terre. Ils sont chez eux, tout comme l’arbre qui résista à l’abattage.

Au cours de l’observation, l’angoisse augmente, semblant provenir du temps où nous volions aussi. D’ailleurs, leur vol dessine au sol une ombre de silhouette humaine.

Cette ombre pourrait appartenir à « l’homme d’un arbre » qui, au retour, ne retrouve plus celui-ci, disparu. Car certains de ces arbres ne résistent pas comme les deux dont nous a parlé notre ami en arrivant. En effet, au village, lorsqu’un garçon naissait, on plantait « l’arbre de la naissance » et, à ses racines, demeuraient enfouis le sang de l’enfantement et le cordon ombilical. Le gamin grandissait avec son arbre, pour retrouver les ancêtres.

Lorsque quelqu’un partait en voyage, on restait en contact avec lui par « son arbre ». Si cette personne mourait, le tronc de l’arbre saignait. Pour cela, entre autres, on vénérait les arbres ; ils étaient les hommes du village.

Combien de fois, en tombant, un arbre a-t-il entraîné avec lui dans la mort son « homme » ?

Retour au royaume de Babungo

Cameroun, juin 1989

La découverte de Mendu se fit à partir de Foumban, avec le guide mis à notre disposition par la reine Sabiatou, épouse de Njimoluh Njoya (sultan des Bamoun), afin de nous présenter au *fon*, un familier de la cour. Le trajet se déroula à travers un relief apaisant donnant accès à la plaine de Ndop adossée au mont du Mbam et scintillant dans les reflets du lac. Les voyages suivants s'effectuèrent à partir de Bamenda. Ainsi, la région nous devint familière.

Pour retourner à Bamenda, il faut franchir les monts Bamboutos, dominant la ville à 2 740 mètres. La montée par la piste sinueuse se pratique agréablement au cœur d'un paysage pastoral d'altitude. Le col permet de dépasser le sommet, environné d'amples vallonnements gonflés de pâturages et de bosquets d'arbres, abris des troupeaux de bœufs au repos. Vision féerique des cascades glissantes des crêtes ; plus bas, à flanc de montagne, les champs de maïs si vigoureux semblant toujours appartenir à la nature originelle.

Après une descente rapide s'ouvre la laborieuse plaine de Ndop. Au palais de Babungo, le *fon* jovial semble nous attendre, après une escapade.



Contrairement à l’euphorie romanesque, la véritable rencontre ne se produirait pas la première fois, la deuxième, la troisième ? Une attention, un geste exprimera la véritable bienvenue.

Tant de personnes se présentent partout ; ne voyant les autres qu’à travers eux-mêmes, elles n’attendent plus ce signe. Les visites divertissent parfois les hôtes, pourtant sous l’accueil persiste la méfiance, qui concerne également les Africains entre eux. Une amie de la région m’expliquait qu’au-delà du village, du clan, un individu demeure extérieur : la vérité ne lui sera jamais complètement révélée. « À nos yeux, les Blancs, vous êtes tous des étrangers, impossible de vous distinguer. Vous n’êtes ni français, ni américains, ni russes. On ne vous reconnaîtra personnellement par votre nom que si, en tant qu’individu, vous vous êtes fait accepter. C’est pour cela que même un

ambassadeur ici cherche à avoir une présence personnelle. » Le proverbe dit : « Il ne faut pas qu'il croie qu'il traîne son pays derrière lui. »

Devant le palais, sur la place, les femmes, les enfants nous reconnaissent avec sympathie. Il ne s'agit plus de curiosité, mais de familiarité. À l'arrivée du *fon*, nous lui remettons ces petits cadeaux, marque de bienséance des anciens voyageurs. Selon les circonstances, ils tenaient lieu de lettre de présentation.

En présentant au *fon* l'album de photos réalisées lors du précédent voyage, nous partageons le plaisir qu'il a à se reconnaître avec les siens. Dans la cour intérieure du palais, rien ne change. Tout de suite, le *fon* demande si j'ai porté le flash. Devant ma réponse positive, l'interprète précise que le *fon* va tout préparer, mais que ce lieu demeure interdit aux femmes. Dernièrement, le *fon* m'avait fait accéder à la pièce secrète et obscure où veillent ses ancêtres statufiés, entourés de masques et de malles aux trésors, la « puissance du royaume ». À sa déception, n'ayant pas le flash, je n'avais pas pu photographier.

Du haut de l'escalier de la grande antichambre débordant de sculptures, le *fon* attend ; à ses côtés, une femme tient d'une main la lanterne à gaz allumée, de l'autre, des clés. Elle les remet à un serviteur qui s'éloigne à reculons en courbettes respectueuses, à la japonaise. Le *fon* avance avec l'éclairage. Une fois enfermés ensemble dans la petite pièce, au gré de l'éclairage, les statues, grandeur nature pour certaines, nous font face, réalisant un encerclement. Vont-elles nous séquestrer ?

Les plafonds et les murs disparaissant, les statues se transforment en cariatides, portant la nuit absolue. Le *fon*, la lanterne à la main, théâtralisé par les jeux de l'éclairage, agrandi par son ample vêtement, prend une dimension faustienne de démiurge, créant ce qu'il montre. Deux autres effigies brodées de couleurs vives et fraîches paraissent récentes et étrangères à ce lieu.

Le *fon* passe la lanterne au serviteur, lui faisant signe d'éclairer chaque objet avec la lampe. Le geste du *fon* invente la forme émergeant de l'obscur, rutilante, enchaînée à l'immortalité. Larges yeux résignés à l'oubli, au caprice du futur partenaire qui vient les réveiller un instant afin de les mêler à son rêve et à ses conjurations.

Sous l'éclair des flashs, les sculptures semblent sursauter, s'animer, tenter de venir vers nous. Subissent-elles la dernière secousse des condamnés à la chaise électrique pour une nouvelle mort ne les concernant plus ?

Le *fon* s'affaire fébrilement, sortant des sacs une variété de têtes d'animaux et de masques couverts de peaux ou de perles. Il tient à les photographier, je comprends qu'il s'agit de puissantes « choses du palais ». Courbé, il continue de palper ses malles ouvertes. Je commence à craindre le boa ou l'esprit contrarié se jetant sur lui pour l'avaler avec la conséquence de finir ici, transformé en statue.

L’air se raréfiant, je ruisselle de chaleur. Je n’ose pas demander au *fon* de sortir, il semble ailleurs. M’a-t-il entraîné ici pour m’offrir en sacrifice à ses fétiches afin d’échapper à une mort prochaine ?

J’hallucine, ce peuple des ténèbres commence à grimacer, s’avançant pour me demander des comptes. La pitié m’envahit, je me sens un bourreau honteux, complice d’une opération me dépassant, la photographie n’étant peut-être pas le seul but de l’effraction perturbatrice dans ce caveau sacré. Une fois dehors, ma peau gardera l’odeur des statues, de la terre obscure, cendre d’éternité.

Je suis « cassé », selon le français facile pratiqué ici. Impression que les ancêtres vampires ont profité de l’occasion pour aspirer la moelle des os et se refaire une santé. Est-ce que le flash arrachera à ce granit nocturne les images que nous avons peut-être cru voir ? Souvent, les pellicules ne fixent pas les apparitions.

De ce séjour, le *fon* semble revenu plus grand, régénéré. Je le soupçonne d’aimer ces visites accompagnées. Sommes-nous un alibi pour un rituel plus à notre portée ? Est-ce la préparation à sa future installation dans cette chambre d’éternité ? Le *fon* a changé d’univers, il désigne dans un coin la grande sculpture d’un couple accouplé. Sur un papier punaisé, en petites lettres manuscrites : « mariage ». Dans son chaos créatif, le *fon* conserve la rigueur appliquée des autodidactes : la plupart des œuvres affichent des noms. Les personnages de la pièce secrète portaient aussi une identification illisible. Mélange de naïveté ou de malice afin de mieux tromper le destin, je ne jurerais de rien.

Afin de photographier aisément ce couple en bois, épuisé, je m’assois sur un grand lit. Une nouvelle façon d’apprendre que les gestes anodins peuvent présenter un sens différent, voire grave selon les interlocuteurs. Souvent, nous n’en prendrons jamais connaissance, tant la présence d’esprit et la délicatesse de certains les rendent insoupçonnables.

L’interprète me signale le sacrilège commis en m’asseyant sur ce lit royal. S’il est le fait d’une femme, celle-ci devient une épouse du *fon*. Il faut une réparation rituelle. Avec un sens de l’opportunité diplomatique, le *fon* me demande de le photographier sur ce lit entouré de tous les emblèmes du pouvoir royal.

Les femmes apportent la grande peau de léopard, les longues défenses d’éléphant. Suivent calebasses perlées et masques. Vêtu de son vêtement d’apparat, le *fon* s’installe solennellement sur le lit afin de récupérer les pouvoirs que j’aurais pu prendre.

Jamais je n’aurais imaginé qu’en photographiant je participerais à l’exorcisme de ma personne.

Après l’intermède, le *fon* manifeste de nouveau ses bons sentiments d’hôte

royal. Il se dirige vers la chambre entrevue à la visite précédente, ajoutant : « Lorsque vous reviendrez, vous dormirez là. »

Dans un coin de la pièce, un lit en fer à baldaquin au couchage déséquilibré avec de vieilles couvertures. À droite, une vaste salle d'eau d'un confort sommaire, où le sol cimenté garde l'odeur de la fraîcheur. L'ensemble respire un luxe rustique tropical incitant à une retraite spirituelle avec les séductions de l'aventure. L'endroit devait marquer une existence offrant la possibilité d'y écrire un livre culte ou de vivre sa dernière passion avec une jeune fille choisie par le *fon*.

Frémissement des feuillages. Venant des profondeurs, les rayons de lumière sont troublés par le pollen, intimité troublante révélant une part d'existence attendant là.

Je comprends mieux l'omniprésence du mythe de la réincarnation. Peut-on accepter une telle fin ici, alors que tant de possibles existences appellent, nous trouvant déjà hésitants aux différents seuils lumineux ? « Venez en novembre, il y aura les grandes cérémonies. » Le *fon* d'Oku avait fait une invitation identique. Dans ces royaumes laborieux, la saison des travaux agricoles terminée, le peuple se retrouve disponible pour accomplir les rituels coutumiers habituels ou reportés à ce moment.

Les masques, les statues sortent et revivent. Ils offrent aux hommes une autre image de lui et du monde où il vit, certainement la seule valable.

Nous apprécions la sérénité du jour finissant, assis sous la terrasse envahie par les statues, les masques face à une télévision semblant appartenir à ces créations traditionnelles. Ce désordre familier favorise aussi sûrement le mystère que les cérémonies ou les lieux consacrés. J'ai conservé une sensibilité à une telle perception, dont j'étais si proche il y a longtemps, quand j'aimais tant *La Cuisine des anges*, le tableau de Murillo montrant ces créatures célestes autour de la table de cuisine et de ses marmites, et non plus dans des situations mythiques.

À un moment, en l'absence du *fon*, l'interprète précise : « Ce soir, vous avez de la chance. » En effet, le *fon* revient, suivi d'une épouse portant un paquet. Il me montre une coiffe traditionnelle ornée d'une plume rouge, représentant la plus haute décoration du royaume, qui me donne le titre de *fongwe*, un des quinze notables composant le conseil du *fon*, une sorte de société secrète.

Puis il déploie un ample vêtement semblable au sien, brodé de motifs rouges et jaunes sur fond noir. Il me passe le large habit, un collier au cou et me pose la coiffe sur la tête. En me serrant les deux mains, il transmet des pouvoirs que je ressens ; nous sommes proches, nos visages relèvent d'une morphologie poupine très voisine.

Ensuite, c’est la pose pour les photos protocolaires, avec pour toile de fond la large étoffe traditionnelle indigo foisonnant de symboles et d’animaux. Le *fon* s’assoit au milieu sur son trône, entouré des effigies du royaume, la panthère perlée sur laquelle il pose la main, les hautes calebasses d’une matière identique. Je prends place près de lui, assis, puis tous les deux debout nous sommes entourés d’une dizaine d’épouses accroupies. En face, les hommes font claquer les mains trois fois en signe de respect.

Dans la cour clôturée de masques et de statues, le sentiment d’être ensemble paraît venir de loin, avec une complicité approchant les secrets du royaume et engageant l’existence sans appréhension : suis-je l’ancêtre blanc du *fon*, ou est-il mon ancêtre africain ?

L’appareil photo figure l’alibi fétiche, le moyen de progresser dans la confiance du *fon* avec une contrepartie difficile à évaluer de son côté. Chaque nouvelle série de photos devient une étape en ce sens.

La proposition de photographier sa mère au moment de partir confirme le processus. L’apparition de celle-ci, jusque-là invisible, à la cour éveille un doute. Les premières prises de vue concernent la mère avec le *fon*, et la dernière nous réunit : je ressens une progression dans la familiarité.

Sous le regard maternel, le *fon* redevient un enfant, ses yeux cherchent ma complicité. Nous partageons l’émotion du moment, accentuée par les attentions du *fon* envers sa mère. La disparition inattendue de cette dernière ressemble à son arrivée. Domine-t-elle le palais, sûre de sa puissance, pour se permettre un comportement si effacé ?

Au moment du départ, le *fon* me donne l’accolade devant les épouses courbées malicieusement. Le *fon*, au cours des adieux, me fait dire : « C’est mystique, je dois aller jusqu’à Bamenda vêtu de l’ensemble, sans jamais regarder en arrière. » En traversant le village de Babungo, le véhicule soulève des applaudissements ou des mouvements de stupeur ; il en sera ainsi tout au long du voyage. La police nous arrêtera sur la piste à un contrôle, avec curiosité et considération.

En arrivant à Bamenda, un homme portant un vêtement identique au mien me salue. Comme je lui réponds que nous sommes semblables, il montre ma plume rouge à la coiffe pour me préciser que lui n’y a pas droit. La décoration reçue sur le front de l’imaginaire flatte ma singularité d’artiste. Elle rappelle une jeunesse fervente fascinée par ces cours sur la Renaissance où s’exprimaient les caractères, et Babungo, avec son roi sculpteur, bien que dans une autre aire géographique, appartient à cet univers.

Les rencontres peuvent nous ramener au plus profond de nous-même, jusque dans les secrets de notre autobiographie presque astrologique. Elles abolissent le

temps et en un instant réalisent des situations historiquement impossibles. Même les équivoques nous les rendent précieuses, comme des drogues hallucinogènes, des talismans.

Cette nuit à Bamenda, Babungo fit partie de mon univers romanesque, à la suite de Venise, Séville et Timimoun.



De Gaulle, un dieu dans le ciel de Brazzaville

Brazzaville, avril 1985

Sur les traces du Général toujours présent à Brazzaville, nous souhaitions retrouver Francis Tindu, qui vit avec de Gaulle, dont il célèbre le culte quotidien, peut-être seul fidèle et officiant de sa chapelle.

En traversant Bakongo débordant d'enfants, de femmes installées dans une ambiance charnelle, musicale, patrie d'une éternité quotidienne, comme si le soleil ne brillait qu'ici, difficile de soupçonner une actualité gaullienne n'en finissant plus.

Nous avancions dans ces poussières de sable à la douceur luminescente des cendres galactiques. Dans les allées plus obscures, la présence de de Gaulle se précisait, mêlée aux senteurs d'épices et de bois brûlé.

Soudain, devant une concession indécise, une femme annonça : « Il vous attend ! » L'accueil paraissait relever du mystère, nous donnant l'impression, en entrant, de franchir un portique. Après la traversée d'un espace abandonné, par un petit couloir en contrebas, ce fut l'arrivée : debout au centre d'une chapelle ardente de solitude, il salua de cet air entendu, signifiant qu'il avait connaissance de notre venue – ce qui n'était pas possible.

Je n'ai pas vu là une coquetterie de sa part, et cette situation m'en rappela une semblable. Arrivé à L'Isle-sur-Sorgue pour rencontrer le poète René Char sans l'avertir, je fus surpris par la banalité anonyme des villas évoquant une banlieue de retraité, plus que l'adresse romanesque d'un poète consacré. Apercevant une silhouette dans un jardin, je suis entré pour demander l'adresse de René Char. Le monsieur s'est relevé, me disant : « Vous êtes Pierre Graziani, je savais que vous alliez venir. » Un peu stupéfait, je le suivis chez lui, où il m'expliqua que Yves Battistini, avec qui il s'entretenait par téléphone de Sartène, sur les présocratiques entre autres, lui parlait aussi de ma peinture et avait annoncé ma visite. Quelques jours auparavant, Battistini m'avait décrit un rêve : il avançait sur les crêtes des montagnes, en proie à une équinoxe minérale et céleste, en parlant avec René Char de ma peinture, évoquant ces nuées. Il semble que les intenses affinités spirituelles suscitent un magnétisme relationnel dont nous ne maîtrisons pas l'accélération et le calendrier. Dans ces situations, l'heure venue, un jour, revêt une fulgurance équivalente à des années.

Nous sommes dans une pièce semblable à un reposoir, où le vide acoustique et sensoriel résulte de l'abolition du temps : hier et demain sont toujours aujourd'hui, marqués par la seule présence de de Gaulle et de Matsoua.

Sur les murs, véritables plantes grimpantes d'ornement funéraire, prolifèrent photos, images pieuses, coupures de presse, chapelets, talismans saint-sulpiciens, souvenirs prosaïques, ex-voto rescapés des abîmes saturniens… Ils imposent une tension oppressante : celle d'un miracle attendu qui n'aura jamais lieu. Manifestation de la ferveur pathétique des solitaires associés trop facilement au décorum de la superstition excentrique.

L'autel des rituels représente lui aussi l'apothéose névrotique de cet environnement fiévreux : statues de la Sainte Vierge, du Général, de Matsoua et de quelques saints, reliquaires de bazar, bougies allumées ou usées, Christ en croix de Lorraine, rubans noués, suspendus… Crypte hallucinée et envoûtante, semblable aux tombeaux souterrains de Palmyre et des Étrusques. Chacun refait son alcôve d'éternité sur un modèle assez proche, depuis l'aube de Thanatos.

Tindu est très mince, l'œil et les gestes vifs, à la silhouette déjà inhabitée par un corps qui à force d'être ailleurs y est resté. À trop parler avec lui-même et son cortège d'ombres, sa voix ne s'adresse plus à personne. L'actualité vécue d'une façon si méticuleusement remémorante évoque le ressassement, la litanie des ténèbres. Nous sommes entraînés sans le vouloir à être enterrés vivants dans le limon céleste.

Ici, nous assistons au déroulement d'une existence quotidienne crucifiée sur la croix des illuminés pour la transfiguration de de Gaulle et de Matsoua. Tindu, aveuglé par son offrande dévorante, ne réalise pas que, depuis 1945, le temps des hommes s'est détourné de lui : plus personne ne vient le visiter, à part de Gaulle et Matsoua. Il lui reste de ces moments de fusion le souvenir d'une rumeur épuisée qu'il doit confondre avec celle du fleuve, qui la nuit vient jusqu'ici étendre son linceul d'Amnésia.

Avec Tindu, nous sommes témoins d'une sorte de passion portant la marque de tous ceux qui entendaient « la Voix », plus ardente il y a des siècles qu'aujourd'hui : c'était à Babylone ou dans le monde médiéval germanique, illuminé par la découverte de la Kabbale et chez les juifs, toujours dans l'attente.

Je suis né devant Matsoua, il est ma mère et mon père. Il y a deux tendances dans le matsouanisme : politique, nationaliste, religieuse, et messianique. La plus grande partie des matsouanistes sont les hommes qui prient, les Inspirés.

Comme il y avait carence des élites, je suis le seul à avoir écrit à l'Assemblée nationale en 1945 et même au Parisien libéré. *On peut garder la photo de Matsoua à la maison et intérieurement ne plus être matsouaniste.*

Le temps est passé, nous sommes sortis dans une autre échelle ; celui-ci ne peut nous assurer si Matsoua vit ou non. Malenda de Croix-Koma, c'est fini, il attend. Mais un « actif » pourrait nous signaler que de Gaulle est effectivement près de Matsoua. De Gaulle et Matsoua étaient ensemble. C'était le tombeau de la France à côté de Matsoua.

De Gaulle congolais, c'est mystique, on ne peut l'expliquer. C'est l'occultisme. Si nous entrons là-dedans, c'est très profond. De Gaulle peut être ici ; moi, je pourrais mourir dans ce lieu, je change d'état, je m'en vais avec ma capacité, je reviens, je prends une autre forme. Cela dépend de la formation de quelqu'un. De Gaulle est entré avec nous parce qu'il fallait la libération de l'Afrique noire, comme il y avait eu 14-18, celle du Sénégal. L'affaire de Samory, il y avait eu une histoire là-bas, il fallait la canaliser. Pour cela, il faudrait savoir les tréfonds de l'histoire de France. Nous sommes colonisés, un homme civilisé ne peut pas demander l'indépendance. Si de Gaulle nous a donné l'indépendance, c'est qu'il y a quelque chose.

De Gaulle a cru Senghor et Lamine Gaye. Ils étaient à l'Assemblée nationale à Paris, ce sont eux qui dirigeaient là-bas. Ils ont soupesé les influences. Ils ont trouvé que Matsoua était toujours vivant. Ils canalisèrent les quatre forces.

Le Congo fut placé. Le Général était obligé de rebrousser chemin, de venir ici chercher Matsoua. Celui qui le ramena fut Félix Éboué. Le 31 mars, à 16 heures, ils partirent à Mayma.

Parce que les Boches ont déclaré la guerre à la France, Matsoua fut arrêté. Il était aussi dans une unité de la France libre, il dirigeait à Brazzaville. Les Boches sont entrés derrière lui, il était déjà à Pointe-Noire. En mars 1940, Matsoua arriva ici. La France était occupée.

Le général de Gaulle, en homme bien rodé par ses vieux, n'était pas bête de chercher à libérer la France. Il fut donc obligé de descendre à Brazzaville, où il trouva Matsoua dans la prison. On le transféra à Mayma.

Buisson, le général commandant Brazza, fut arrêté. Éboué vint de Bangui pour commander, jouant la manœuvre avec le général de Gaulle. Celui-ci étant venu chercher Matsoua parti avec Éboué à Mayma.

Le 30 mars 1942, ils furent à Mayma. Il y eut un feu de camp jusqu'à 4 heures du matin. Le 19 avril, départ de Matsoua à 5 heures du matin – et non le 12 janvier, celui qui disait le contraire est un menteur.

Dieu tout-puissant a donné le pouvoir aux ancêtres que les hommes n'ont pas suivis. Nous avons une secte qu'on appelle autocéphale. Si vous êtes inspirés, vous vous trouvez en dehors des sphères, vous êtes bien avec les morts, comme je parle avec vous. C'est cela qui fait la force de l'homme.

Après la guerre, de Gaulle reviendra pour la conférence de Brazzaville. Il

devait repartir avec Matsoua. Matsoua, à ce moment-là, était considéré comme mort, devenant mystique.

Mais il était avec de Gaulle pour le contempler, c'était un homme initié. De Gaulle étant mort, Matsoua était à côté de lui, mais il ne pouvait mourir. Il devait finir sa mission confiée par Dieu.

Au moment des événements de Brazzaville, ils ont cassé ma maison deux fois, mais ils ne savent pas ma grandeur. Moi, j'ai vu le Seigneur Jésus trois fois, je l'ai vu comme toi et moi, et six fois la Vierge Immaculée. Mais je ne suis pas fils de Dieu.

Je suis avancé et en situation sur l'occultisme, mais je ne peux pas me taper la poitrine devant l'homme blanc. Nous sommes toujours colonisés. Nous devons souffrir comme la France.

Puis nous reviendrons vers le point de novembre 1780 et il y aura la Déclaration des droits de l'homme. Je n'ai jamais vu Matsoua André, mais lorsque j'étais inspiré je l'ai vu.

Pour être inspiré, j'ai fait quatre-vingt-treize jours dans la maison sans connaître une femme ni manger. Atteindre cette ligne médionale, c'est très dur.

Nous avons ici un laboratoire mystique, nous vivons dans le messianisme. La croix de Lorraine est le symbole du matsouanisme, parce que la première croix était pour Jésus, c'est la première branche. La deuxième révolution, c'est celle de Matsoua, elle est la deuxième branche. Il y a encore une troisième révolution, plus tard il y aura une nation très prétentieuse, ses affaires ne feront pas long feu.

Mais la croix de Lorraine, c'est nous, la deuxième révolution spirituelle ! Il faudra que de Gaulle soit enterré ici, parce que dans le monde entier la maison de de Gaulle n'est qu'à Brazzaville.

Matsoua et de Gaulle sont partout, au Gabon, Cameroun, Centrafrique, Tchad. Matsoua est sorti de la race Lari parce que c'est une race dure. Au début, quand nous avions besoin, nous allions dans la forêt. Maintenant que nous avons canalisé cette force, je fais mes incantations à la maison. De Gaulle était un homme dur – "dur", cet adjectif s'emploie dans le sens du grand pouvoir. De Gaulle a vu la tombée d'une étoile, il a choisi cette route-là pour exposer sa maison.

L'arrivée de de Gaulle à Brazzaville, ce fut un événement qui déchaîna les forces sataniques, les herbes se courbaient. Tout le monde courait, même les vélos n'avançaient plus, il y avait plein d'accidents. C'est-à-dire, le monde était réincarné, un monde qu'on n'avait jamais vu. Lorsqu'on arriva à l'église de Notre-Dame de Poto-Poto, son échafaudage étant envahi, les gens tombèrent avec lui. Il y eut des morts. À l'hôpital, on ne constata aucun décès. De Gaulle

lui-même était parti à l'hôpital, il donna un ordre : "Je ne veux pas que parmi eux un seul soit mort." Aucune personne ne fut décédée, pourtant elles furent vraiment blessées, ils étaient tous déjà cadavérés sur place en tombant les uns sur les autres : ils ont ressuscité. De Gaulle a été l'homme de la Résurrection, on ne peut plus trouver d'homme comme cela en France. Depuis Napoléon, c'est de Gaulle qui a fait la révolution. J'ai vu ici le pape Paul VI, et l'autre avec de Gaulle. Jean XXIII m'a appelé de Bethléem, je l'ai rejoint avec un chariot à deux roues, traîné par deux chevaux blancs. Matsoua était assis en face de lui. J'ai tous les discours de de Gaulle. De Gaulle avait une connaissance qu'un homme ne peut avoir, il avait la haute prévoyance. La protection, c'est la prière ; moi, comme j'ai vu la présence de Jésus, je ne touche pas aux fétiches, Dieu m'a parlé. Moi, j'ai vu Jésus quand je suis parti en exil à Ouesso, Jésus est passé, il est tombé dans la Sangha. J'ai vu un gros chien, là où est sorti Jésus, le chien est sorti lui aussi.

Quand nous sommes partis avec un collègue de Jésus, j'ai vu le chariot de deux roues avec deux chérubins.

Sur tout ce que le Seigneur Jésus avait dit et ce que j'ai vu, j'ai fait un rapport pour le donner au gouverneur. J'ai dit que j'ai vu Jésus entouré de Pie XII, et Matsoua avec un corps seigneurial. C'est là que j'ai su que Matsoua serait conduit à Brazza par les nationalistes. J'ai dit : "Il y aura des choses que les hommes n'ont jamais imaginées."

J'ai vu la Sainte Vierge Marie, sainte Claire, sainte Amina, une sainte selon la conception sénégalaise, Lazare, Élie, Théophile, Jean, Luc, Marc, Matthieu, Monique, Jeanne d'Arc, je suis parti à Rouen voir sa tombe. J'ai vu Jeanne d'Arc à côté de moi, on voulait s'épousailler. Faire un mariage avec elle, je reconnaissais que c'était ma mort : on était ensemble à côté, il y avait une table, on causait.

Après, un Blanc m'a chassé : "Qu'est-ce que vous faites là ? Ce ne sont pas les Noirs qui sont ici." J'ai répondu : "J'ai fait l'Ascension, et j'ai volé en sommeil."

Même la Sainte Vierge m'a demandé de s'épousailler avec moi, elle m'a gardé un mois spirituellement.

Parce que nous aussi nous attendons la Terre promise, on nous a assimilés à Israël. Jésus est né là-bas, mais la Bible, c'est quoi ? Elle est faite par des hommes, et Jésus n'est pas mort.

Moi, je suis parti à Paris par soucoupe volante, les Blancs le savent. Après l'atterrissage, je suis arrivé à une barrière. Au fond, la maison était un peu surélevée, les militaires m'ont dit : "Arrête là, pour la deuxième fois, on tire !" Je suis tombé par terre, c'est là que j'ai vu la prière, deux anges étaient sur moi,

j'ai prié, fini. J'ai vu Matsoua, qui est sorti, il a dit : "Faites-le entrer, c'est mon fils." Les chaînes sont cassées, la porte ouverte.

Je suis entré dans le palais de Versailles, j'ai visité de bout en bout. J'ai vu Matsoua, il était sur une chaise mécanisée, comme ça, en fer, qui fait le tour des quatre points cardinaux représentés par des haut-parleurs.

À l'heure où je parle, il capte tout, à côté, il écrit avec un crayon. En face, il y avait une armoire avec de petits cadeaux, j'ai eu un paquet avec mon nom. "C'est à toi", m'a-t-il dit. "C'est pas possible, je lui ai répondu en répétant : c'est bien moi, papa !" Il m'embrassa, il me donna son dos en disant : "Armé pour le Congo, mon fils !" Il chanta : "Ah ! mes amis ! Nous avons les yeux sur le Congo, créons le Congo !"

Nous sortîmes ensemble. Arrivés là-bas, les trois Congolais qui avaient conduit la soucoupe volante n'étaient plus là. Alors, j'ouvris la porte et montai. Matsoua me suivit, ferma la porte et me conduisit lui-même.

Nous sommes arrivés à Brazza en novembre 1946. Je fis un rapport à Paris, on a déclaré la mort de Matsoua, ce fut une mort implicite, il n'y eut pas de témoin. Il n'est pas mort, il est par terre avec le général de Gaulle.

De Gaulle est mort au Caire, il était avec Matsoua, c'est Matsoua qui devait être exposé à la chaise électrique, mais Éboué est parti à sa place et il est mort. Son corps est gardé au Panthéon, à Paris. Matsoua, il est au fond d'un de ces grands palais.

Attention, Matsoua était un fils de Dieu ! Matsoua, ce n'est pas comme Simon Kimbangu, il n'avait pas de femme. Il n'est pas devenu vieux, un homme mystique ne change pas, il peut être plus beau que moi, ce n'est pas un homme considéré comme un homme. C'est la face de Jésus qui s'incarne, c'est un Jésus noir. De Gaulle, physiquement, je peux dire qu'il est mort, mais pour moi Matsoua n'est pas mort, c'est le corps qui est mort, mais son esprit joue encore.

De Gaulle, c'est le coéquipier de Matsoua, qui dit de Gaulle dit Matsoua. Matsoua, il n'est pas comme nous, il a une vie divine, ce n'est pas un homme imbu d'une âme, mais d'un esprit. Son père et sa mère étaient noirs, mais ce n'était pas un Noir comme nous, il était un Blanc devenu noir. Pour le contempler, il faut être mystique, c'est l'esprit qui joue le rôle.

Il a sa famille à Manzakana, où vous aurez une mystique que vous n'avez jamais découverte. Quand on parle, la neige tombe, vous verrez aussi l'arc-en-ciel. Tout ça, c'est mystique.

Le 14 octobre 1985, Tindu m'écrivait. L'enveloppe portait son adresse : « Tindu Francis, Brazzaville, Afrique centrale. » Il disait : « Je suis d'ores et déjà en possession du discours au nom du grand Défunt Témoin de l'omnipotent, le

général de Gaulle Charles. Si j'avais écrit à l'Assemblée nationale à Paris au sujet de l'indépendance de l'Afrique, j'étais en liaison avec le général de Gaulle, il portait sur le devant de sa casquette une inscription… Vraiment, cette indépendance devrait être donnée sans inconvénient. Mais alors… »

Ici, les mots s'effacent, traces éparses avec les étoiles mortes et l'amnésie des pas quotidiens menant aux quartiers, parcelles, chambres, itinéraires des habitudes qui ne sont plus un horizon, mais un nuage dans le sommeil de la chaleur.

Symphonie cristalline, des voix d'enfants mêlées aux chants des oiseaux et des corps. Les croix de Lorraine se confondent avec les poteaux électriques et la forêt d'une ville qui demeure un ensemble de villages. Aussi, un garçonnet pouvait me dire : « De Gaulle, c'est un géant de la forêt. »

Au domaine des corbeaux à M'pissa, près du fleuve où passait la clôture et où, pieds nus, nous assistions aux séances de guérison routinières, se dressent peut-être les croix de Lorraine stratégiques. Elles seraient des sortes de radars pilotes connectés à un réseau implanté sur l'ensemble du Congo. Stations-météo des apocalypses spirituelles, ces appareillages travaillent pour une géographie qui ne concerne plus notre monde.

Parfois, l'oiseau-tonnerre vient se poser sur la plus haute croix, dans la blancheur écumante des éclairs, semblable à la première nuit du monde, avant la parole.

Le missionnaire « Loufoulakari » et de Gaulle, dieu congolais

Congo, août 1985

À partir de Kinkala, situé à environ 80 kilomètres de Brazzaville, nous tournons à gauche pour prendre la piste de Boko, vers le fleuve, en plein pays *kongo-sundi*.

En quittant la forêt à travers les pistes sablonneuses d'un plateau de 500 à 700 mètres d'altitude avec des vallées profondes et boisées parcourues de cours d'eau, ce sera la découverte d'un paysage cultivé et habité : vision campagnarde où règne la clarté sereine de terres travaillées qui recèlent la puissance des esprits, Masundi d'abord, puis Kipa et Bayaku.

Au bout d'une cinquantaine de kilomètres, nous retrouvons dans un défilé très resserré le Congo en furie. À la rumeur de ces flots se mêlent celle des rapides de Kintamo, à 40 kilomètres seulement à vol d'oiseau.

Heureusement, les chutes de la rivière Loufoulakari nous offrent le spectacle d'un site enchanté rappelant les images des tropiques bienheureux : l'eau claire jaillit et glisse sur des rochers lisses ou moussus, au milieu d'une végétation généreusement décorative, propice aux idylles romanesques.



Le nom du lieu remémore une identification à ce site, Loufoulakari signifiant « il aime trop les femmes ». En effet, résidait dans les environs, au début du XX^{e} siècle, un missionnaire très libertin. Souvent, pour approcher les femmes, il leur demandait : « Mesdames, comment appelez-vous cette rivière ? » Les

femmes criaient à celles qui subissaient ce harcèlement : « Méfiez-vous, il aime trop les femmes, il fait ça pour vous avoir ! »

Ainsi, la rivière, en devenant la Loufoulakari, garde le souvenir de ce missionnaire oublié : le père Loufoulakari ! S'agissant d'une expression *kongo-sundi*, beaucoup de Congolais ignorent certainement l'origine de ce toponyme.

L'Europe connaît des situations identiques. Le fil d'Ariane étant rompu, certains croient retrouver le sens des dénominations par un retour livresque, alors que la nature bruissait simplement de commérages, divagations et peurs dont nous n'avons plus la raison.

En remontant vers Kinkala, les vallées cachées abritent un autre lieu inspiré : le sanctuaire de Croix-Koma, accessible par un chemin sinueux descendant vers le site encaissé où se trouvent les installations apparemment délaissées. Difficile d'imaginer ici la foule des fidèles venant de toute l'Afrique centrale.

L'établissement de Croix-Koma ressemble à un petit village de longues cases aux toits couverts de tôle et de palmes. À l'entrée se trouve un oratoire abrité d'un auvent ; à la base de son mur blanc orné de la croix de Lorraine, s'entassent des fagots de branches séchées. De l'autre côté, vers l'intérieur, apparaît un petit autel avec la statue de la Sainte Vierge accompagnée à droite d'un prélat agenouillé, tenant une croix entourée d'un cercle ; à sa gauche, Matsoua, dans la même posture, présente une croix en regardant la Vierge. Il porte la veste du 22^{e} régiment des tirailleurs sénégalais.

Le neveu du prophète dirigeant aujourd'hui le sanctuaire, vêtu d'une soutane de travail gris clair sur laquelle balançait une croix au bout d'un long collier, m'expliquait la situation. Il donnait l'impression d'un homme vivant dans les ombres et le passé, faisant figure de rescapé chargé de gérer les restes du naufrage. M'expliquant sa mission, il retourna au début de la prédication : « Le fondateur de Croix-Koma se nommait Malenda Nkunku Victor. Nos cérémonies ne sont pas en contradiction avec le christianisme. Ici, nous cherchons à délivrer les gens de la sorcellerie, on vient guérir. Malenda disait : "J'ai vu de Gaulle lors de son passage à Brazzaville en 1944, c'était un grand type, le fondateur et le père de notre religion. À partir de lui, nous sommes devenus indépendants. Il est notre véritable papa. Notre croix, c'est la croix de Lorraine de de Gaulle. Elle est le signe de la liberté. Les colons ont été libérés avec elle, c'est le même signe qui nous rend la liberté !" Croix-Koma veut dire "Croix clouée, que je sois sacrifié si je recommence". »

En l'écoutant, je regardais la grande statue de Malenda, d'une hauteur de 2,50 mètres. Imposante, en métal noir, elle se reflétait au soleil, semblant tombée récemment de Saturne. Cette forme émergeait de la savane, identique à un

spectre en marche, se frayant un passage de son bras présentant la croix de Lorraine.

Un long chapelet de boules métalliques s'égrène de la main droite, tenant la croix de Lorraine pour rejoindre l'autre en une ample double courbe. Malenda, vêtu d'une soutane, a une silhouette robuste et exprime par son visage la force et la sérénité de la mission qui l'habite. Je ne pouvais m'empêcher de rester subjugué par l'aspect inattendu de la présence d'une si imposante statue métallique, parfaitement réalisée, dans un tel endroit. Je m'interrogeais sur son origine et le cheminement pour arriver ici.

Le neveu me ramena aux réalités quotidiennes de l'implantation. À gauche, des cases destinées aux malades en traitement ; plus loin, un bâtiment servant aux soins. « Le fondateur avait des visions. À partir d'elles s'est établi le rituel. La journée glorieuse est le jeudi, parce que c'est ce jour qu'on a vu le Saint-Patron. »

Les fétiches ont gardé leur pouvoir, ils sont là prisonniers. Les initiés demeurent ici pour continuer. Une fois guéris par Croix-Koma, les gens regagnent leurs églises.

En neutralisant le fétiche, Croix-Koma recueille des formules de guérison. Si elles sont efficaces, ils les adoptent. Avant tout, il veut faire la preuve qu'il peut guérir le mal et il engage le contact avec le féticheur. Pour cela, il utilise la médecine traditionnelle, mais il fabrique également de l'alcool. Lorsqu'il voit une plaie dont le sort dépend du fétiche, d'abord il met l'alcool pour désinfecter, puis de l'eau bénite. C'est presque une assistance médicale à la personne qu'il veut libérer de son lien avec le féticheur.

Plus bas dans le vallon, nous arrivons devant un grand hangar isolé et fermé. À la première impression, il s'agirait de la prison des fétiches. Celle-ci serait aussi un arsenal magique, avec ses bombes, ses missiles et toute la gamme des armes chimiques, bactériologiques et psychologiques. En effet, les fétiches non désamorcés par le traitement adéquat restent chargés, dangereux et toujours utilisables. Pour ces raisons, ils se retrouvent dans un espace particulier.

À l'intérieur du hangar, le neveu précise : « Une fois que le propriétaire s'est libéré de son fétiche par le serment Croix-Koma et l'eau bénite, il est guéri, et le fétiche devient vide, sans lien. Ceux de ce genre sont entreposés dans la partie à droite. À gauche demeurent les objets sous surveillance, car on n'est pas sûr que leur propriétaire ne rechutera pas. »

En progressant dans l'édifice, nous découvrons une sorte d'univers carcéral. Les matériaux se trouvent classés sur des étagères, accompagnés d'une note. Consigne des maléfices perdus, force de frappe aux allures trompeuses de bric-à-brac. Accompagné de mon hôte, je réalise un inventaire à la manière d'un

observateur d’organisme international de surveillance, relevant les étiquettes selon leurs indications de dangerosité.

Mais bien des choses m’échappent, je le sais. Le recensement n’est qu’une façon de progresser dans cet antimonde qui me fascine.

Totem serpent. Son possesseur peut se métamorphoser en serpent.

Collection de cannes pour hypnotiser les gens.

Os de gorille de la main droite pour faire marcher et parler l’enfant avant six ans.

Bracelet pour détecter les menteurs dans l’ordalie à l’huile bouillante.

Bracelet pour multiplier l’argent.

Bracelet de jambe pour rendre invulnérable.

Pièces utilisées dans les fétiches pour rendre paresseux.

Morceaux de malékite qui neutralisent les sorts.

Chair humaine dans un bocal, sous forme de chair de porc ou de bœuf métamorphosée par le sorcier. On ne la mange pas en tant que chair humaine.

Pommade pour attirer les clients au marché.

Ventouses à crânes d’animaux pour sucer l’esprit.

Poudre rose, dominatrice, importée d’Europe.

Plus loin, des accumulations de flacons de parfum, contenant des philtres d’amour, même pour les paralytiques, aussi pour guérir la blennorragie et avoir la jeunesse éternelle. Au milieu, isolée, une bouteille qui a été la cause de plusieurs morts. Ici, la bouteille d’un homme qui avait plus de quatre-vingts ans sans cheveux blancs. Il l’avait reprise pour aller voir son féticheur. De retour à la maison, il était devenu fou.

Foulards pour attirer les hommes.

Valise de marque Samsonite pour rapporter l’argent, avec sa souris qui passe de maison en maison pour récupérer l’argent.

Cornes : radars des féticheurs, pour savoir à distance la maladie de la personne.

Cornes : pour l’invisibilité, pour avoir beaucoup de vin de palme, pour guérir de la folie.

Croix : pour envoûter les familles.

Poupées récentes, pour adorer les esprits, pour les confessions publiques.

Totems : diables secs, ils opèrent n’importe quel miracle.

Statuettes pour féticher en quantité, avec les petits fagots pour attirer la mortalité et chercher aussi le sang humain.

Amoncellements de sacs pour conserver les esprits et l'argent.

Notre ami poursuit : « Malenda le fondateur n'est pas un dieu en personne, il a vu Matsoua, Matsoua l'a tiré de sa religion en disant : "Il faut que je sois Dieu, il n'y a qu'un seul Dieu." » Mais je n'écoute plus, demeurant abasourdi par ce bazar interdit. L'énumération, véritable litanie, prend un pouvoir incantatoire : celui de susciter l'espace, la demeure du mystère.

Nous sommes dans une chapelle romane à l'état brut, toujours en proie aux prodiges de l'Apocalypse, tels qu'ils se ressentaient alors dans l'accord entre la nature et la spiritualité. Nous voyageons avec le bestiaire du gothique médiéval, en ces moments de métamorphoses surnaturelles avec l'homme, où les esprits ne sont pas encore devenus des statues : celui-ci se transforme encore en gargouille, sphinx, sirène, griffon, tout un peuple de « pierres vivantes ».

Dans leur anonymat prosaïque, les inventaires de cet entrepôt appartiennent aux cycles visionnaires de la révélation universelle à l'époque où l'homme, la bête et la flore se fécondaient mutuellement : c'était le temps de la morphologie des hybrides si proches des fétiches et des talismans sur les étagères.

Les puissances de l'allégorie se manifestent toujours ici. J'imagine Jérôme Bosch, « le faiseur de diables », venant peindre dans cet antre pas très éloigné de l'image bizarre des ateliers de peinture. Je crois que son inspiration proliférante se serait enrichie, étant si proche de ce qui nous entoure.

Abandonnant la clarté émise par les objets, à laquelle nous nous sommes accoutumés, comme si elle rendait extralucide, nous retrouvons le grand air. Je ne considère plus l'établissement de Malenda de la même façon qu'à l'arrivée. Je pense que nous étions dans une abbaye : Notre-Dame-de-Charles-de-Gaulle.

Finalement, le missionnaire Loufoulakari ayant vécu en ces lieux ne laissa d'autre souvenir que son nom à un cours d'eau. *A contrario*, le personnage militaire de de Gaulle, si distant par nature et qui ne vint jamais ici, prit racine aux profondeurs de l'argile sablonneuse en symbiose avec des ancêtres étrangers eux aussi sourcilleux. Son totem, la croix de Lorraine, poussa en compagnie des arbres au point de devenir le signe de Dieu.

Les traditions séculaires de l'esprit kongo, familières du syncrétisme depuis l'arrivée des Portugais, génèrent plus qu'ailleurs ces croisements prophétiques entre les survivances et les résurrections. Sans archaïsmes, les figures du passé se reclassent avec celles d'aujourd'hui.

Ici, ces millénarismes ne suscitèrent pas les dérives suicidaires qui embrassèrent en particulier le monde médiéval germanique et flamand, se perpétuant partout avec des retours aujourd'hui.

Les Bantu en général, et surtout les Bakongo, les Batéké, intériorisent

profondément leur illuminisme qui se développe principalement dans l'espace originel, y trouvant une médiation entre l'enracinement dans le ciel et celui de la Terre, la connaissance de l'homme se développant en relation avec la nature. Et plus qu'ailleurs résonne le commandement fondateur et fédérateur : « Déchirez vos livres, afin qu'ils ne nous déchirent pas le cœur. »

Même si les adeptes de Croix-Koma deviennent rares, cette croyance étant devenue familière à tous les Kongo. La nuit du jeudi, « la journée glorieuse », un vent toujours nouveau se propage, accompagnant l'apparition de de Gaulle, de Malenda et de Matsoua, debout au-dessus de la houle des forêts et des savanes, entourés d'un ciel de soleils multiples, de liaisons successives, moment où les têtes des disparus remplacent les étoiles, à travers les nuées de chauves-souris vampires venues de l'île du Diable dans les chutes de Kintenko.

Les monstres des oracles assyro-babyloniens rejoignent les fétiches divinatoires et protecteurs du hangar-temple de Malenda pour un sabbat ne concernant plus les humains. Il semble assuré que les statues, les objets ne meurent jamais, vivants à leur façon, toujours avec nous, selon des modalités ignorées de nous. Ces raisons rendirent précautionneux à leur égard les gens de Malenda, donnant là une autre preuve de l'antique savoir des Bakongo.

Plus la nuit avance, plus l'apparition du « jour glorieux » se fait en embrassement d'éclairs voilés, parcouru des luminescences virevoltantes des lucioles.

La rumeur du fleuve et des rapides de Kintenko domine l'espace, laissant en contrepoint la stridence hallucinatoire des insectes et le chant cristallin des chants de la *foulakari*. Est-ce sans tambour ni trompettes, interprétée par Malenda, avec diables secs et talismans, la passion selon Matsoua et de Gaulle ?

C'est l'heure où les grands gorilles descendus du Mayombe cherchent les automobilistes en panne pour pousser les véhicules, voire le train. Participent-ils aussi à la fantasmagorie ambiante en montrant qu'ils évoluent avec nous, vers cette humanité réconciliée dont ces moments sont la promesse ?

Bangui, Paulo Kamba, Sandia et Bokassa

Bangui, octobre 1983

Je retrouve Bangui enveloppée d'une poussière sèche, brune, rougeâtre et presque funéraire. Sommes-nous aux dernières frontières des vents du désert, ou sont-ce les prémices de la catastrophe, la détresse naturelle du Sahel qui avance ?

La forêt ne rassemble plus que des fagots de bois et le sable, déjà dans le ciel, recouvre le soleil d'un voile inquiétant. Cette atmosphère poignante nous fait accéder à une autre Afrique, immobilisée dans l'attente d'un événement.

Bientôt, comme des banquises torrides, les dunes du Sahara seront là sur les bords du fleuve. Les Pygmées des forêts, proches de celles du Congo et du Cameroun, vont-ils avoir l'existence de leurs parents, les Bushmen du désert de Kalahari ?

En attendant, s'étendent les feux de brousse dévastant la forêt et la savane. Les pâturages, dans l'attente des pluies, se raréfient eux aussi comme les animaux fuyant les flammes sans esprit de retour. Ces terres déjà n'attendent plus le retour de la verdure, leur lassitude se révèle lorsqu'on les traverse. L'homme, devançant le destin de la météo, créait avec obstination son désert. Ici, ce n'est pas l'Occidental qui serait coupable, mais l'homme éternel dévastateur des forêts profondes de la Méditerranée et de l'Orient où parlaient les dieux.



Ces terres nous entourant se préparent à devenir des espaces improbables calcinés par les habitants et le soleil, et ceux-ci n’y avanceront plus que suivis de leur ombre, et encore, car ces étendues en déshérence n’accéderont jamais à la noblesse du Sahara.

Est-ce que les senteurs si entêtantes envahissant Bangui proviennent des incendies ? Une personne m’a dit qu’il s’agissait de parfums équatoriaux ; une autre, d’odeurs telluriques. Est-ce qu’elles proviennent des chutes du Mbali, du

Mbi, qui à plus d'une centaine de kilomètres de Bangui tombent dans un éclaboussement semblable à une floraison effervescente rappelant les décors des biscuits de Saxe en porcelaine du XVIII^{e} siècle ? Afrique féerique proche des îles de Bernardin de Saint-Pierre, des pastorales et des crèches de Provence.

Depuis novembre, le débit de l'Oubangui a baissé de 2 mètres. Il n'est plus un fleuve, mais une surface d'eau encore assez étalée. Au long du lit, des bancs de sable forment de petites dunes abritant des groupements de huttes entourées de pirogues tirées au sec. Partout, des rochers plats et lisses émergent, semblables au dos de gros animaux dormant sous l'eau.

Les pirogues circulent ainsi que des crocodiles dociles guidés par des enfants.

Les arbres du rivage ne ressemblent plus qu'à des nuages immobiles dans de tièdes grisailles matinales, visions communes avec les œuvres de Corot, de Turner et de certains peintres romantiques.

Le Roc Hôtel, propriété d'un Grec, a tout le charme désuet et le luxe rustique des petits palaces coloniaux, des relais d'aviation dédiés à une espèce de voyageurs aujourd'hui disparue. L'immeuble se dresse au bord du fleuve ; la terrasse offre un panorama général unique sur les îlots et le passage le plus fréquenté par les pirogues dans leur va-et-vient avec Zongo, en face, au Zaïre, faisant de la berge un embarcadère et un petit marché animé.

Assis sur la terrasse à l'ombre, rien ne lasse de cette mise en scène naturelle et théâtrale. C'est un espace appartenant à l'imaginaire universel : l'esthétique des gestes et des couleurs, le ballet des pirogues obéissant à des règles mystérieuses dictées par un roi régnant sous les eaux, là, au milieu, où se devine le centre magique de Bangui, invisible pour nous.

Les proportions du site changent selon l'orientation du soleil. Le matin se lève dans un poudroiement lumineux et immatériel évoquant un monde inachevé, mais pas hostile. Ce début de journée paraît si vaporeux qu'on pense qu'il risque de s'arrêter là. Pourtant, il est rehaussé de quelques notes d'étrangeté : surtout sur l'île de la Mort, où pourrait se jouer un Wagner apaisé avec des Walkyries noires.

La nuit, l'Oubangui vide devient une sorte d'opéra à crapauds aux vocalises assourdissantes. L'acoustique inhabituelle de l'endroit due à sa situation et à la saison donne à ce chaos sonore la dimension d'un requiem pathétique, celui d'un monde qui disparaît en s'accrochant à la nuit et en espérant le concours de ses forces. Au loin, le rougeoiement des incendies de brousse découpe des morceaux d'obscurité en une architecture évocatrice de la terreur atavique des dévastations meurtrières, au point que le coassement des crapauds commence à ressembler au grondement des chevauchées de barbares.

Maintenant, seul un hippopotame survivrait, et peu de crocodiles. De toute façon, les vrais animaux ne faisaient de mal à personne. Seuls les hommes crocodiles ou hippopotames seraient dangereux.

L'hippo qui tue devant l'hôtel a la célébrité : il s'appelle Paulo Kamba, il a cinq enfants. Sa femme Sandia fut liquidée à coups de fusil, elle n'aimait pas les Blancs, surtout ceux qui faisaient du ski nautique : le bruit du moteur agresserait violemment les oreilles des hippos. On m'a confirmé cela sur les fleuves du Mali.

En réalité, les hippos, herbivores de nature, ne seraient pas carnassiers. Aussi, lorsqu'ils attrapent un humain, ils le gardent entre leurs mâchoires ou l'écrasent pour simplement avaler le sang. Sandia faisait souvent ainsi avec les femmes et les enfants. Devant la foule, Paulo Kamba avait attrapé deux enfants qui se lavaient. On aurait même photographié la scène et l'enfant s'échappant de la gueule : il n'avait plus qu'un bras et une jambe ; les autres, l'animal les avait avalés. L'enfant a survécu, infirme.

Lassé des plaintes à propos de la cruauté de Paulo Kamba, Bokassa a ordonné de tuer d'abord Sandia. L'invulnérabilité de Sandia rendait la mission impossible. On fit appel à un féticheur renommé, qui déclara que la seule balle pouvant tuer Sandia devait d'abord être enfoncée dans le sexe d'une fillette vierge. Les parents de l'enfant choisie furent dédommagés pour l'opération, et la balle virginale foudroya Sandia, qui disparut.

Paulo Kamba demeure, il fait maintenant du commerce : il tue à crédit. Si quelqu'un veut se débarrasser d'un ennemi, il donne d'abord la moitié de la somme convenue à Paulo. Même si la future victime ne projetait pas de venir au fleuve, elle y allait soudain et disparaissait. Il ne restait plus au commanditaire qu'à payer l'autre partie de la somme. J'ignore si les hommes crocodiles sont aussi des tueurs à gages ou s'ils agissent à partir de manœuvres magiques, comme on le murmure.

J'ai quitté Bangui se consumant en une lente combustion sèche et odorante, semblable aux vapeurs d'encens d'un rituel dont le fleuve serait le sanctuaire, où officieraient peut-être ensemble Paulo Kamba et Bokassa.

L'avion venant de décoller de Bangui en suivant les légers reflets du fleuve donne l'impression de s'arracher à l'obscurité. Le fleuve lui aussi disparaît dans ces ténèbres de forêts montant vers le ciel. Notre vol traverse une nature verticale pas encore humanisée. Est-ce ici que la nuit vient dormir ?

Nuit de Noël à Kribi

Kribi

Dans la nuit, une grisaille de moiteur torride imprégnait les corps et pesait sur tout. Rien ne semblait normal : il y avait un sentiment d'attente. En pensant à ce 24 décembre m'est venue l'idée de soupçonner la nature de participer en donnant un éclat particulier à l'événement.

Pourtant, la forêt nocturne, loin de la naissance de Jésus, poursuivait son existence. Nous étions aspirés par elle comme par une bouche ouverte, par l'appel d'air d'un tunnel où la chaleur devient une volupté pleine de secrets, de senteurs, rumeurs mêlées aux fraîcheurs sauvages où l'obscurité est une floraison.

La forêt de Kribi a des particularités différentes de celle de Yaoundé, plus éclatante, fourmillant d'appels montant vers le ciel, déjà dans la clarté des hautes terres où elle se mêle aux étoiles, alors que celle de Kribi, plus compacte, accrochée de toutes ses racines dans l'ambivalence des eaux douces et océanes, n'a pas encore choisi la terre ferme. Son bruissement ne répercute pas d'écho, il demeure près de l'oreille ainsi que la rumeur du coquillage.



Ces impressions s’installaient dans mes silences au cours d’une longue conversation avec Mina et sa sœur. Nous étions revenus à son départ de Bamenda, après notre visite au *fon* de Babungo. À l’époque, j’imaginais en souriant qu’elle avait eu peur que je l’abandonne au *fon* en échange d’une de ses filles. En septembre, je tentai de nouveau d’aborder le sujet, en vain. Ce soir, sa

sœur revenait sur la question en avouant que Mina avait paniqué à l'idée de rester chez le *fon*, ce que Mina confirma. Je lui demandai pourquoi elle ne s'était pas exprimée : « Je ne pouvais pas. » Et sa sœur d'ajouter : « Chez nous, cela est plus grave que tu ne le crois. »

Bizarrement, en arrivant à Kribi la veille, au déjeuner, je fis la rencontre d'un ami universitaire qui est presque un sage africain. Je lui fis part de mon souhait d'avoir son avis sur le brusque départ de Mina. Le *fon* s'attendait-il vraiment à ce que je la laisse en échange de ma nomination de *fongwe* ? Il me répondit que non : l'usage voulant que celui qui rend visite offre des cadeaux morts, objets, valeurs, etc., c'est l'hôte qui propose des présents vivants, fruits, animaux, personnes… Reportant ces propos à Mina et à sa sœur, cette dernière acquiesça : « Oui, la tradition est ainsi, mais si l'événement a une importance il peut y avoir la demande de quelqu'un. Si on ne comprend pas, cela devient grave. » Elle savait cela lorsque nous étions allés voir le *fon* ensemble.

« Dans mon village, un homme demeurant en ville vint reconstruire la maison familiale en plus grand. Une fois finie, elle était la plus belle du village. Celui-ci pensait tout le monde satisfait, il en parla aux anciens, qui vinrent avec lui. Une fois devant la porte, au lieu de les faire entrer selon le rituel d'appropriation, il a fait d'abord passer sa tante, puis lui avec les autres. Le chef a dit : "Ta maison est belle, mais il faut une offrande qui l'égale : nous voulons du rouge." Le citadin, n'imaginant pas la faute commise, apporta des caisses de vin. Le chef lui répéta : "Nous voulons du rouge. — Mais je croyais que vous demandiez du vin !" Le chef s'en alla en disant : "Tu verras !" En fait, il voulait le sang, c'est-à-dire un individu, pour consacrer la maison. »

La sœur m'expliquait que le danger vient du fait que ces « choses » ne sont dites qu'à mots couverts, avec le risque de répondre « oui » sans avoir bien compris la question. Alors, trop tard ! Rien n'arrête le mécanisme déclenché par notre parole malencontreuse : on a risqué inexorablement sa vie ou celle d'un proche. Ainsi, la tante entrée la première mourut subitement. Une fois enterrée, ses parents poussés par un pressentiment retournèrent à la tombe, qu'ils trouvèrent ouverte. Ils pensèrent que le corps avait été emporté par ceux qui le réclamaient depuis le début.

Je me sentais gêné en regardant Mina, qui ce soir parlait par la voix de sa sœur. Je compris qu'en passant à la surface des choses on court le risque d'une imprudence insoupçonnable, même dans les réactions des gens les plus proches, comme ce fut le cas pour Mina.

La familiarité facile qu'offre l'Afrique est bien souvent un masque voilant une réalité plus dure, que beaucoup ne devineront jamais.

Au cours du déjeuner avec mon ami, nous avions pour voisine de table une

connaissance commerçante à Douala. D'un air complice, me montrant du doigt, elle disait : « Il connaît beaucoup, c'est un Africain ! » Et mon ami de lui répondre : « Il est un rare être humain. » Je n'ai pas relevé la boutade par complaisance, mais parce que j'estimais qu'il était possible d'en savoir plus ou d'éviter les méprises non pas en devenant africaniste ou plus africain, mais en étant simplement et profondément humain, attentif. De cette façon, nous pourrions mieux approcher les réalités. L'écrivain congolais Labou Tansi aimait me répéter : « Soyons humains comme d'autres sont patriotes. »

En cette veillée de Noël, je comprends mieux le lamento de Mina, la petite fang *mabéa* de Kribi dans la nuit de Bamenda où, la veille de son départ, elle murmurait : « Pourquoi la fille de Nizu est venue mourir si loin de chez elle ? »

Étourdis par ces révélations, à minuit nous étions dans l'église de Kribi pour la messe de Noël. Exténué, dormant debout, je pouvais à peine savourer le bonheur d'assister à la naissance de Jésus dans un tel endroit. La messe débordait d'une foule familière semblable à celle de jadis chez nous, quand la religion n'était pas encore un spectacle. Le froid de Noël appartenait à la légende, il faisait si chaud que je ruisselais en sommeillant. Finalement, je me suis assoupi dans les profondeurs avec délice. Je me voyais par terre, bien à l'abri des mamans noires. Mina m'a réveillé. Près de l'autel, la chorale vêtue de blanc chantait de tous ses instruments, ses voix, ses jeux de mains, les corps ondulant ainsi qu'une petite houle ; d'un balcon, d'autres répondaient. Par la porte, un cortège, la croix en avant, entra pour se diriger vers l'autel. Un groupe vêtu de vert suivait d'un pas dansant en donnant de la voix, une maman les dirigeait de tous ses bras, un autre ensemble habillé de rouge succédait et chantait si bruyamment qu'il n'y avait plus rien de compréhensible : toutes les manifestations se heurtaient dans un vacarme cacophonique. Mais ce brouhaha faisait frissonner. Il avait l'accent de l'apothéose divine.

Messes chantées de Haendel, Bach et Mozart détournées par la foi dans les paradoxales acoustiques tropicales. De ce magma sonore jaillissaient de belles voix ainsi que des étoiles filantes. Quelle louange à Dieu, dans le bonheur spontané !

L'ivresse du sommeil me laissait entendre en surimpression des bribes des noëls dans la Provence de mon enfance : « Il est né, le divin enfant, résonnez hautbois et musette… » Nous étions au cœur de la forêt électrisée par la présence divine, les palmes sacrées épargnaient et ventilaient mon front.

L'église devenait phosphorescente de tant de ferveur, d'énergie. Les Noirs semblaient des Blancs transfigurés : nous étions il y a longtemps en Sicile, à Naples ou à Marseille. Je dormais à perdre haleine et je voyais mes voisines faire de même. C'était leur façon de prier : la prière du sommeil. Ces sommeils en

public donnent tant le sentiment d'exister qu'on se demande s'ils ne sont pas une façon d'entrer par effraction dans la réalité, la tête la première, les yeux fermés. Notre dormance n'exprimait pas une différence, mais révélait le sentiment de partager une intimité.

Mina me réveilla de nouveau pour me dire que l'office se finirait à plus de 3 heures du matin. Je songeai que cela suffisait. J'avais ressenti l'ivresse de mon Noël à Kribi de plein front, il me fallait partir, ou bien j'allais m'allonger à terre et dormir définitivement dans l'église, ainsi que cela se pratiquait il y a longtemps, chez nous, quand l'église était la maison commune.

Je ne sais pas comment nous sommes arrivés dans le lit. Je me sentais spongieux. Mina, la peau d'un noir gluant et brillant, exhalait sa sueur ainsi qu'un encens de Noël, belle comme une noix de palme. Nous sommes tombés dans le sommeil, accrochés l'un à l'autre, engloutis dans les eaux fœtales du ventre tropical.

Mais quel repos attendre ? Le lit dominait un dancing éclatant de rumba. La nuit offrait un silence complice qui faisait résonner encore plus la sono, en Afrique plus survoltée qu'ailleurs. On faisait du surf sur des déferlantes sonores avec un vertige ressemblant à l'abandon. Nos corps dérivaient loin de nous.

Jadis, j'étais pourtant si sourcilleux quant à la qualité du sommeil – chambre au nord, obscurité totale –, au point d'en apprécier les diverses variétés : celui de Paris, apaisant, lorsque souffle le vent de l'océan et celui, très fin, des automnes en Corse, puis le souvenir des profondes siestes de l'enfance provençale…

Ce sacré vacarme pourrait provenir des Pères Noël venant fêter ici la fin de leur tournée, avec les *mamy watta*.

Au matin, j'ouvris un œil lourd et prudent. Il régnait un silence d'après-désastre. Dans nos têtes enflées, les haut-parleurs muets vibraient toujours de leurs décibels. Par la fenêtre, tout semblait déserté, au point de se demander si la nuit fut consacrée à la naissance de Jésus ou à un autre événement inconnu de nous. Il semblait possible que la sarabande endiablée autour de la naissance du petit Jésus ne se fût pas terminée aussi paisiblement qu'elle avait commencé.

Le lit détrempé nous faisait douter d'avoir dormi paisiblement. Nous pensions malgré tout y avoir nagé toute la nuit, comme si la marée avait envahi la chambre. Rien dans le climat matinal ne m'incitait à tenter de nouveau les risques du sommeil. Dans le miroir, nous n'avions même pas des têtes de poissons avariés. Mina offrait l'apparence pimpante et nette d'une nuit réparatrice : vitalité de la beauté africaine ou simple constatation qu'elle est dans son élément. Je demandai malgré tout à Mina si elle était fatiguée. Elle me répondit que oui.

Je songeai que, malgré les sortilèges de l'endroit, il me serait difficile de fixer

mon existence ici. Je me sentais diminué, telle une lampe faible, prêt à être mangé de mon vivant par la nature.

Nous sommes partis la main dans la main le long de la plage, comme si nous allions à l'opéra. Il demeurait dans l'atmosphère de cette matinée de Noël un exceptionnel frémissement de sacré. Les rues du centre de Kribi conservaient un air de fête, des mamans, peut-être survivantes des « chorales de la nuit », passaient en un groupe animé de chants.

À table avec Mina au bord de l'océan endormi, je me répétais l'adage qui veut que, si l'on mange la tête d'un poisson à Kribi en compagnie d'une femme, on y restera pour la vie. Le charme exercera-t-il son pouvoir ? En tout cas, mon esprit aspirait déjà aux fraîches fantasmagories des forêts du mont Febe, à Yaoundé.

Plus tard, nous avons rejoint la maison de Mina, où se trouvaient de nombreux visiteurs : dans deux jours devait se tenir le conseil de famille convoqué par la grand-mère souffrante. Les filles accompagnées des époux venaient de loin pour la circonstance. Essayant de savoir le sens de la cérémonie, la sœur de Mina me répondit, embarrassée : « On ne sait rien, la grand-mère va parler, peut-être annoncer quand elle va mourir et nous parler des ancêtres et de tout ce qu'elle seule connaît. »

Avec Mina, nous avions porté les caisses de bière de la fête, mais il ne nous restait plus qu'à écouter l'oncle divaguer : « Nous sommes des fangs *mabéa*… » Je savais que chez eux l'oncle, le frère de la mère, est le chef de famille. D'ailleurs, le père restait silencieux dans un coin.

Malgré les assurances de l'oncle me disant : « Vous êtes ici chez vous avec Mina », je suis parti gentiment sur la pointe des pieds, je n'avais plus ma place dans ces moments. Je crois que tout le monde m'en a su gré : un rideau devait protéger la réunion.

Je gardais dans les oreilles le murmure de l'invitation d'adieu de Mina, ainsi que le refrain d'une mélodie nostalgique : « Si tu reviens à Pâques, nous irons avec l'oncle à notre village de la forêt, et lui, là-bas, appellera les Pygmées qui se cachent et qui viendront pour toi. »

Comme je quittais Kribi, m'accompagnait la mélodie de Mina, un écho des sonorités scintillantes de la fable et de ses énigmes.

L'invitation de Mina ressemblait à ces oracles vagues que rendaient les sibylles, hantant l'esprit des voyageurs au point que le but du périple ne consistait plus qu'à leur élucidation. Les nostalgies de l'avenir que nous avons connu à Kribi avec Mina seront-elles des promesses d'euphorie ou de mélancolie ?

La voix de Mina se mêlait à la « Clara Vox » des béatitudes, à celle de la prophétesse médiévale Hildegarde qui me protégeait dans les nuits extrêmes de

la maladie : « Ô Jérusalem ! le premier ciel et la première terre ont disparu et je vois la Jérusalem nouvelle descendre du ciel… »

La langue germanique enveloppant de nouveau mon esprit venait-elle du *locus solus*, cet esprit du lieu encore sous l'influence des « revenants blancs » venus sous l'apparence des colons allemands ? Ceux-ci laissèrent une empreinte sur Kribi et la région, devenue le « district de Lolodorf ». Il s'exprima en effet pour ces contrées une passion allemande rigoureuse et pédagogique : ce fut, vers 1900, chez les Pahouins (les Fangs), l'aventure de Tessman, ethnologue halluciné et méticuleux à en perdre la raison. Frobenius vécut avec la même intensité une quête d'absolu, en particulier au Nord-Cameroun. D'autres se manifestèrent à Foumbam ou chez les Yaoundé, devenus les Ewondo. Buéa prit un air de station bavaroise et Limbe Victoria se caractérisait par le charme de ses résidences germaniques où résonnaient les pianos.

La légende des belles métisses allemandes de Kribi si convoitées dura longtemps. Fut-elle un intermède historique des *mamy watta* ou une ruse, tant celles-ci demeurent les souveraines incontestées de l'endroit ?

Ce rivage du grand Batanga se perpétue comme un des rares lieux de l'Univers où les prodiges du quotidien alliés à ceux de la nature célèbrent le romanesque féminin le plus singulier : lorsque se répand la senteur sucrée des lis du rivage, le culte de celui-ci a lieu au moment de la saison des pluies, dans l'apothéose des chutes de la Lobé scintillante de crevettes phosphorescentes, ou des écailles du corps des *mamy watta*.

Les belles de nuit, pas tranquilles

Brazzaville, 18 mars 1991

Cette nuit, il a plu et la journée est éclatante. La végétation scintille, le ciel semble d'un azur vif, chose rare sous l'équateur. Le fleuve aux cataractes jaillit et se précipite comme la sève de la terre, dont l'écorce aurait craqué.

L'expérience étant une sorte de connaissance, elle peut aussi engendrer des préjugés et, par là, l'ignorance des autres, puisque l'on sait déjà d'avance. Ainsi, j'avais invité à dîner une belle et grande M'bochis au visage très fin, tenant une boutique à l'hôtel. Nous avions parlé des villages de sa région qui m'intéressent, des féticheurs, des statues, et nous comptions continuer à table. Elle arriva au moment où je ne l'attendais plus. Chatoyante de couleurs, comme une fleur de la forêt et provocante, elle me dit : « Tu pensais que je ne viendrais plus ! » Ce qui était vrai.

Au cours du repas, je me suis retenu de manifester ma déception lorsqu'elle a commencé à me dire : « Il faut que je parle dans la chambre, tu dois me rendre un service. » Je me disais : « Voilà déjà la facture… » Tout en continuant la conversation sur les féticheurs, j'imaginais la formulation : « J'ai besoin d'argent urgent, pour ma sœur qui se meurt à l'hôpital, pour rembourser la télé et les meubles qu'on m'a volés et qui ne sont pas à moi. »

Lui disant que j'avais peur du sida et que je la raccompagnerais après notre visite à la chambre, nous nous sommes retrouvés assis sur le lit. Me prenant les mains, elle me dit d'un air grave : « Il faut que tu me sauves, je n'en peux plus. Trouve-moi un féticheur, demain j'y vais avec toi. Je suis à bout, cela fait depuis l'âge de onze ans. J'ai vingt-six ans, pas de mari ni d'enfants, pas de chance, tout le monde me fuit et je dépense mon argent chez les guérisseurs… Lorsque j'avais onze ans, la tante qui m'éleva me fit une réflexion devant les enfants avec qui je jouais. Lui ayant mal répondu dans mon énervement, elle m'a dit : "C'est moi qui t'ai fait le trousseau, et tu le regretteras." Depuis, chaque nuit, ma tante vient et me fait l'amour toute la nuit. Le matin, fatiguée, j'ai mes règles. Usée par tout cela, à vingt ans j'en ai parlé à ma mère, qui m'a dit : "Va voir ta tante à Pointe-Noire, porte-lui des étoffes." Lorsque j'ai vu ma tante, lui ayant réuni les tissus, je lui ai demandé pardon et qu'elle me laisse en paix. Elle m'a répondu : "Va tranquille, je te libère." Mais, arrivée à Brazzaville, tout a recommencé, j'ai

compris que ma tante faisait partie d'une société de sorciers et qu'elle m'avait donnée à l'un d'entre eux, qui continuait. Ils ne me lâchent plus. Regarde, j'ai encore mes règles. »

Ému devant son visage fiévreux et ses yeux brillants, je me disais qu'il était heureux que je ne l'aie pas vexée en prenant les devants pour parler d'argent, croyant tout arranger, car alors je l'aurais humiliée et je n'aurais jamais su la vérité.

Je la raccompagnai à Talangaï, le quartier des M'bochis. Après minuit, les rues désertes et ensablées donnaient l'impression d'une traversée sans fin. Je m'inquiétais un peu, me voyant à la merci d'une folle m'entraînant dans un piège. Au bout du monde, nous sommes arrivés. Elle descendit, ajoutant : « J'habite plus loin, j'y vais à pied. Pense au féticheur, demain. »

Très troublé, je suis retourné à la boîte située dans l'hôtel où elle travaille. De la terrasse, on domine le fleuve et la nuit qui ne font qu'un avec Kinshasa en face : une géographie de lumières, certes, mais est-ce vraiment une ville de vivants ou un scintillement d'âmes, de forces, tant l'idée d'une ville a l'air anachronique dans cette atmosphère de la nuit des origines et de l'avenir, celle de notre substance éternelle, douce, même pas effrayante ?

Une main sur mon épaule arrêta ma rêverie : « Tu ne me reconnais plus ? » La surprise passée, je répondis : « Si. Prends un verre, et réponds gentiment à ma question : est-ce que tu connais la M'bochis très grande qui tient la boutique en bas ? » Elle eu un mouvement de recul, cette crainte des Africains à parler des autres immobilisa son sourire. Ils savent que la parole est un danger et qu'on ne doit jamais dire toute la vérité.

Finalement, presque par jalousie, pour se raccrocher à moi, elle murmura : « Méfie-toi, c'est une sorcière et elle a le sida. » Je répondis : « Je le sais, et je ne lui en veux pas. » Elle me confia que celle-ci avait connu un Blanc amoureux d'elle. Un jour, il a voulu passer la nuit à l'hôtel avec elle et, tout à coup, elle s'est mise à hurler : « Ma tante ! Ma tante ! Elle me veut encore ! » En furie, elle sauta partout dans la chambre. Le Blanc, affolé par ce tapage qui réveilla l'hôtel, s'enfuit sous la honte, ses habits au bras. Et ma confidente d'ajouter : « Tout le monde le sait et personne ne va avec elle. »

Ne sachant que faire de cette histoire, j'en ai parlé à un ami, un important notable m'bochis, pour lui demander son avis. Il m'a écouté, l'air fataliste, comme s'il savait : « Elle va bientôt mourir. »

Le lendemain, je suis revenu à l'hôtel. Lena, derrière les vitres de sa boutique, donnait l'impression d'être déjà morte, dans son cercueil de verre. Je me suis approché. En me voyant, elle sembla se réveiller et, avec lassitude, m'a dit : « Pierre, quand allons-nous voir le féticheur ? » Lâchement, je lui ai répondu que

je m’en occupais, sachant que plus personne ne pouvait la protéger de son malheur.

À propos de surprises de l’aventure nocturne, j’ai revu quelques jours plus tard ma confidente rencontrée la nuit sur la terrasse. Elle me dit qu’il y avait une autre fille dangereuse. Lorsque celle-ci fait l’amour, les hommes se retrouvent à l’hôtel, catastrophés : pendant quinze minutes, elle meurt vraiment.

Retour de voyage contrarié par les abeilles incandescentes

Libreville, janvier 1990

Au retour d’une longue absence, la végétation familière exprimait le sentiment d’un abandon qu’il fallait se faire pardonner. Ainsi, après avoir posé les valises, tailler les branches et arroser devint à la fois offrande réparatrice et plaisir partagé : dans les feuillages frémissants, les gouttelettes figuraient une floraison pétillante. Les plantes murmuraient de volupté.

Plus diversifié que jamais, le chorus des oiseaux donnait l’impression que tout ce qui nous entourait chantait. Certaines vocalises d’un tempo insistant semblaient interpeller, saluer ou parler de ce qui s’était passé. Plusieurs masques ou végétaux de la forêt exercent une telle fonction.

Tout à l’effusion des retrouvailles, le tourbillon des abeilles fut une surprise qui nous laissa perplexes : leur vol impétueux et menaçant s’engouffra par la fenêtre de la chambre. Bourrasque vrombissante, il déferla pour envahir les autres pièces et le rez-de-chaussée. Nous avons fui à l’extérieur, abandonnant la maison aux nouvelles occupantes.



Curieusement, les abeilles s’agglutinaient sur la statue posée à l’écart, en haut d’une étagère, dans un couloir. Acquise par courtoisie au Cameroun, à la frontière du Nigeria, je l’avais abandonnée dans un coin. Il s’agissait d’un porteur de coupe rituelle, figure banale de l’artisanat local. Mais souvent la

« présence » d’un objet dépend plus de l’esprit qui s’y est installé par hasard que de son identité, ce qui expliquerait la réticence des gens à leur égard. Il n’y a pas de décoration anodine, les esprits sont aussi des coucous voyageurs.

La tourmente furieuse des abeilles se fixa en particulier sur cette statue oubliée, devenue l’épicentre de la maison où se célébrait peut-être aussi une dramaturgie du retour. Nous faisions face à une sorte de ruche ensorcelée dominée par le personnage au visage illuminé de ses grands yeux étincelants.

La coupe portée sur les genoux, au lieu de recevoir les noix de cola cérémonielles, devint le foyer d’une hallucination : la reine messianique des abeilles avait-elle élu ce recoin pour y établir sa Jérusalem, suscitant le rassemblement irrésistible de toute l’espèce ? La sculpturé devint le brasier stridulant d’un phénomène dont la dimension échappait. L’étagère spectrale figura le carrefour des paniques inavouables ; aucune pulvérisation d’insecticide ne permettait d’approcher. Une telle frénésie effervescente désarmait le rapport de forces : l’énigme du bruissement métallique s’amplifiait, les abeilles en transe s’agglutinaient sur la statue, la submergeant d’une chape de velours grouillant d’élytres vibrionnants. Ce delirium violent nous chassa du domicile.

Inquiété par mon impuissance, je l’étais aussi par le silence de Sany, et surtout par son visage impassible des mauvais jours. Finalement, Sany me dit sur un ton de résignation craintive : « Je t’ai dit qu’il y a longtemps j’avais rêvé qu’on avait déposé à côté de moi du piment. Celui-ci est le signe de la dispute, j’étais inquiète. Nous venons d’arriver, et voilà. Qui nous a envoyé ces abeilles ? »

J’ai essayé de répondre que, fidèles à leur réputation d’insectes bienveillants et laborieux, ces abeilles souhaitaient peut-être la bienvenue. Nous n’aurions pas commis l’imprudence de pénétrer dans les Monts de Cristal au cœur de la forêt des abeilles où régnaient les abeilles tueuses qui, certes, établissent parfois des colonies ailleurs. En même temps, j’étais moi aussi troublé intérieurement : pourquoi, au cœur de l’immensité équatoriale, notre petit balcon était-il devenu la cible d’une nuée d’abeilles en transe décidées à parcourir le moindre recoin de la maison, butant contre tout pour finir par mourir sur le plateau d’offrandes négligé ? Est-ce un sacrifice qui ne pouvait s’accomplir que sur cette statue que nous avions sous-estimée alors qu’elle était une idole cachée appartenant à la spiritualité des abeilles, ou bien s’agissait-il d’un avertissement afin que nous déménagions ?

Pour me rassurer, j’ai voyagé avec ces féeriques mouches à miel : larmes du dieu soleil chez les pharaons, elles sont considérées ailleurs à l’égal des anges, deviennent une sourate du Coran. Encore mieux, chez les chiites, on appelait le gendre du prophète « l’Émir des abeilles ». Celles-ci lui obéissaient et, au cours de ses prières, se prosternaient en bourdonnant.

Revenaient-elles ici en pèlerinage, attirées par ce talisman que j'avais rapporté il y a longtemps de Kerbala, un des lieux saints d'Ali ? Je songeais en même temps à sainte Rita, l'avocate des causes désespérées : sa sainteté lui fut annoncée dans son berceau par un essaim d'abeilles qui lui entra dans la bouche sans lui faire de mal – ce qui est curieux puisque, d'habitude, seules les abeilles tueuses attaquent la bouche et le nez, qu'il faut recouvrir d'un linge avant de fuir.

Persuadé que ce panorama de bénédiction ne pouvait qu'apaiser Sany, je ne fus pas très surpris qu'elle me répète ce dont, au fond, j'étais moi aussi convaincu : « Nous sommes en Afrique, l'abeille est ici un moyen, comme les fourmis et les insectes volants, dont quelqu'un se sert pour prendre les esprits qu'il convoite. Il n'y a jamais eu d'essaims d'abeilles dans le voisinage. Pourquoi, au moment précis de notre retour, forcent-elles la fenêtre de la chambre ? Qui les a envoyées ? Quelqu'un a pu faire cela pour voler mon étoile. En Afrique, on s'inquiète de ces signes. Un imprudent a-t-il tué des abeilles autour de la maison ? Sont-elles venues se venger ? »

La nuit venue, nous étions lassés des interrogations et des cadavres d'abeilles répandus partout, semblables aux fruits secs tombés des arbres sous la tempête. Par le vitrage de la chambre, les palmes luminescentes des cocotiers offraient un ciel aux mouvements apaisants et oublieux de la traversée dans un nuage satanique.

Je croyais que Sany partageait la grâce de pouvoir s'endormir devant des horizons réconciliés qui mettaient notre lit en partance pour le vol des béatitudes équatoriales. Son comportement ne relevait pas de superstitions négatives, il rappelait ce que nous avions un peu trop oublié : l'homme a toujours évolué dans un monde hanté et, même s'il croit avoir maîtrisé ce qu'il voit, le reste se dérobe. Tel était peut-être le message de l'irruption des abeilles incandescentes.



Les grands absents si présents : de la forêt à la forêt

Libreville, janvier 2001

Appréciant l'esprit singulier de Judith, je lui ai demandé son impression sur la situation suivante, qui n'est pas claire pour moi et me pèse : depuis longtemps, je rêve du village de mon père, en Corse, où je ne suis pas né. C'était le lieu des vacances aux étés enchantés, mais impossible d'y résider, y compris pour les natifs, notamment à cause de sa situation ingrate dans la montagne.

Mes visions nocturnes de cet endroit sont déprimantes : ma petite maison de berger en ruine, que je ne peux plus réparer ni agrandir, le village qui a changé, mon habitation disparue et des habitants ne me reconnaissant plus. C'est la localisation des regrets, de l'échec et aussi d'une sorte d'amour impossible et de la malédiction : mes amies africaines qui m'y accompagnèrent furent unanimes : « C'est un village de sorciers. J'ai peur de dormir ici, mes sorciers et ceux d'ici vont se battre. »

Un vieil ami français un peu jeteur de sorts m'avait mis en garde quant à mon existence toujours à l'étranger : « Méfie-toi de ne pas te retrouver assis un jour sur le pas de la porte de ta maison, en espérant quelqu'un pour te payer à boire… » Mon père pensait la même chose, alors que ma mère, provençale et rayonnante, estimait qu'on se débrouille toujours.

Comme j'évoquais cet état d'esprit avec un familier qui était le prêtre du coin, il me répondit : « Ce que tu ressens, tous les gens des villages le subissent aussi, mais ne l'expriment pas. Ici, nous avons nos racines qui nous tirent, alors qu'à l'étranger ou au bord de mer nous n'avons personne, et donc plus cette angoisse, mais un sentiment de liberté. Les gens sont plus détendus, c'est pour cette raison qu'ils vont y vivre. »

Ainsi, je m'étonnais de ne pas rêver de Marseille, où je suis né, et qui figurait la Porte du Monde : un univers chaleureux au baroque populaire, une sensibilité correspondant à celle de ma mère, si près de moi.

Judith me fit cette réponse : « Le sang du côté de ton père est plus fort que celui de ta mère, d'autant plus que tu portes le nom et le prénom venant de cette

direction. Ce n’est pas innocent, c’est une sorte de réincarnation. Ton grand-père Pierre Graziani, que tu n’as pas connu, veut avoir des nouvelles, tu n’as pas d’enfants et à ton décès son sang fort disparaîtra. Cela l’inquiète, et c’est pour cette raison qu’il t’envoie sa fille, ta tante, que tu as connue, pour te mettre la pression. Elle t’avait déjà dit que c’était elle qui t’ouvrirait le ciel quand tu arriverais. En te montrant la maison de famille que tu as abandonnée, avec tous les inconvénients d’inconfort et son délabrement que tu ne penses plus à arrêter, c’est pour renforcer l’appel, de même que la présentation du village où tu es devenu étranger, avec l’impossibilité de trouver où habiter. Il faut que tu retournes au village pour parler à ton grand-père à haute voix et lui dire que tu veux être en paix avec lui, mais qu’il te laisse. Tu es dans une autre façon de vivre que la sienne : ta peinture et tes écrits, ce sont tes enfants. Tu devrais faire là-bas aussi des rituels et des messes pour les apaiser. Tu sais, il est courant de voir revenir dans les enfants un parent défunt. Par exemple, ma fille. En la voyant, mon entourage ne dit pas que je suis sa mère : devant elle, on évoque ma grand-mère. »

La princesse de Kom avait une position un peu semblable à celle de Judith, ce qui ne m’étonnait pas : ce royaume d’altitude, malgré l’enchantement alpestre, avait même au-delà du Cameroun une réputation impressionnante que confirmaient encore le palais et son protocole dans ces années 1985.

La *mafo*, un peu fébrile, me confiait : « Je suis accablée d’être si jeune, la grand-mère de ma mère et de toute la famille, tous me vouvoient et j’ai autorité sur eux, même mon père est un enfant devant moi. Il arrive que cela me peine. »

Être à ce point sous la pression des grands absents devient difficile à assumer, d’autant qu’ils marquent de plus en plus leur présence. Un ami me répétait : « Pour s’en sortir, il faut leur parler, demander ce qu’ils veulent ; moi, je fais cela, mais je ne suis pas le seul, il y en a qui font écrire des livres par les morts. Tu dois demander à ton grand-père Graziani, que tu n’as jamais vu, de s’entretenir avec toi. D’ailleurs, c’est ce qu’il souhaite, il va tout te dire. Tu sais, c’est lui qui tient ta main lorsque tu peins. La nuit, tu dois commencer à écrire les questions que tu veux lui poser, cela peut durer plusieurs pages, mais, à un moment, tu verras que c’est lui qui écrit les réponses. Tu sais, les gens font cela : c’est l’écriture directe. »

Plusieurs fois, cet ami m’a demandé si j’avais eu des nouvelles, mais je n’ai pu lui cacher qu’étant seul à la maison j’ai eu peur d’entreprendre une telle opération. Nous ne sommes vraiment terrorisés que par nos propres fantômes : les autres, si spectaculaires soient-ils, ne nous accrochent pas.

À mon arrivée au Gabon, je me souviens de cette relation de travail qui, folle

des rituels où elle se défonçait tous les week-ends, titubait le reste de la semaine et pour un rien me répondait : « Attention, je te colle un fantôme au dos ! » Finalement, c'est elle qu'ils ont eue. Alors que Jessica me rassurait : « Tu es toi-même un fantôme, les fantômes ne peuvent rien contre toi. »

Avec le temps, je ressens la montée en puissance de mon grand-père Graziani, le mystérieux absent. Suis-je la continuation de son existence ? Je comprends à peine aujourd'hui que dans ma jeunesse j'ai voulu inconsciemment lui échapper. Sur mes premiers catalogues d'exposition, je me voyais Piero Graziani, m'identifiant à Piero della Francesca. Je faisais allégeance au royaume des arts, d'autant que dans un dictionnaire j'avais relevé plus d'une dizaine de Graziani, peintres à Gênes, Florence, etc., depuis 1500. Il faut reconnaître que « Piero », avec l'accent méditerranéen, exprimait une singularité insaisissable à Paris, où Piero devenait Pierrot : Pierrot gourmand des bonbons, les déclinaisons Pierrot le Fou, Pierrot lunaire…

J'ai essayé aussi Pierre-Alexandre Graziani en me rapprochant du côté maternel : le père de ma mère, que j'ai connu, était certainement russe plutôt que polonais, comme on le croyait. À l'époque, à cause de la Révolution d'octobre, par facilité les mineurs immigrés en France devenaient polonais. Portant le prénom de Stanislas, il m'a donné celui d'Alexandre. Il aurait pu m'ouvrir la porte du monde slave, mais il était lointain et, avec ses yeux bleu porcelaine, il n'avait rien de méditerranéen. Il était élégant, gourmet, mélomane.

Opéras de Budapest, de Prague, de Vienne… Les dépliants de ces pays me semblaient appartenir à une grande civilisation, ne connaissant pas Paris. Stanislas vivait avec les airs d'opéra et du bel canto. Il possédait un gramophone qui m'a marqué et des disques que je conserve encore, avec ses élégantes jumelles d'opéra posées sur l'étagère de ma bibliothèque, près des statues et des cloches des chèvres du troupeau corse. Ces sortes de reliques qui survivent à tout, quel rôle tiennent-elles auprès de nous ?

Pour Stanislas, la famille corse de mon père était composée de sauvages, les Roms de l'époque, avec leurs fromages, leurs charcuteries malodorantes et leur farine de châtaigne volatile. L'appartement était l'escale des importuns qui arrivaient du village avec des valises en carton, parlant dans une langue étrangère de recommandations et de mauvaises nouvelles. La tenue des femmes, vêtues souvent de noir, aggravait d'autant plus la situation que mes tantes veuves ou mal mariées cultivaient le malheur, entourées d'autres *mater dolorosa*. Pour moi, Stanislas avait toujours estimé que sa fille avait fait une mésalliance, surtout lorsqu'elle apparaissait dans une pose romantique, les cheveux dénoués, une mandoline à la main, dans le halo sépia des photos de l'époque.

Fatalement, j'ai conservé sa mandoline et quelques livres reliés de sa

bibliothèque. À mon désespoir, je n'ai jamais su en jouer. Les seuls à l'avoir fait vibrer furent des soldats corses du village qui, en Provence, à la Libération, s'étaient arrêtés devant la maison pour apporter des nouvelles de mon père. On avait fait la fête avec des gâteaux : la mandoline circulait entre leurs mains et étincelait comme un soleil.

Nos amis glorieux étaient des justiciers, ils parlaient de chapelets d'oreilles coupées comme des barbares chaleureux. À l'aube, ils sont repartis dans un fracas de chenilles et de fumées. Plus tard, on a appris qu'un obus les avait frappés. Ils sont morts carbonisés. Depuis, la mandoline dort. Je ne sais jamais où la mettre, je la sens inquiète. Dans sa solitude, elle n'a pu faire une famille avec les cithares, elles aussi porteuses de tant de choses.

J'en suis finalement revenu à Pierre Graziani, que je n'ai jamais connu, et dont je ne sais presque rien. Pour tout le monde, il n'a jamais existé, alors qu'ici plus qu'ailleurs les villages sont les gardiens de la mémoire. Mon oncle a pris sa place.

Un jour, à la montagne, mon père m'a déchiré une partie du voile, avec un ressentiment contenu. J'en ai retenu quelques bribes comme venues d'une autre planète : « L'oncle est une brute. J'ai à peine connu mon père, il était bon avec nous. Il avait vécu comme gaucho en Uruguay. Pour son malheur, il est revenu. Ta tante, l'aînée et moi, l'oncle ne nous a jamais aimés. Les deux frère et sœur étaient les siens. »

Mon grand-père fut scaphandrier à Marseille, avant de faire sa vie en Amérique du Sud. Il est revenu au village un peu âgé, avec de l'argent : il a acheté des terres, une maison et un troupeau de chèvres. Puis il s'est marié avec une très jeune fille qui le trompait avec son petit frère. L'été, ils gardaient ensemble le troupeau, dans la montagne où nous sommes. Un soir, en taillant les branches feuillues d'un hêtre pour les chèvres, il serait tombé en se tuant avec sa hache. Étant sourd, mon oncle ne l'aurait pas entendu. Il a agonisé toute la nuit, et fut retrouvé mort au matin. Mon père m'a fait comprendre qu'il avait été assassiné. Il ne m'a jamais plus reparlé de cette histoire, ni montré sa tombe. C'était le grand inconnu.

Plus tard, ayant passé un automne au village avec mon père, je lui ai demandé de l'enregistrer. Il m'a répondu : « Un fils n'enregistre pas son père. »

L'oncle m'emmenait à la montagne avec les autres bergers ; ensemble, ils partageaient ce sentiment de supériorité d'avoir de belles chèvres à cornes, plutôt que des moutons bêtes, ou, pire, d'être vacher. La hauteur des cornes exprimait la beauté des animaux. L'oncle avait un bouc noir, Merla, aux cornes majestueuses. Il était le chef du troupeau, le véritable adjoint de l'oncle, ce qui ne l'empêchait pas de l'affronter en le mettant à terre par ses cornes, un peu

comme les Bororo et les Tutsi avec leurs vaches. Mais, à la moindre incartade ou accident, l'animal finissait dans le chaudron, qui nourrissait pendant une semaine.

Malgré cet univers auquel mon oncle me faisait accéder, je le sentais distant à mon égard, me regardant en coin, se cachant derrière le masque de sa surdité et le fait qu'il ne parlait pas le français.

Aujourd'hui, je me demande s'il ne voyait pas à travers moi son frère Pierre Graziani, dont il portait le secret de sa fin dans un univers où la justice pour les affaires familiales pesait peu. Mon oncle n'était pas antipathique : il était sur une autre planète, une force de la nature, disait-on. Il me donnait aussi l'image d'un véritable faune, quand je le voyais se laver sous les cascades.

En toute saison, vent ou pluie, mon grand-père s'en allait, avec ses chemises à carreaux bleus ou rouges, le col ouvert, ou bien restait silencieux, adossé à sa veste de velours, fumant sa pipe de terre bourrée avec le tabac qu'il cultivait, l'herbe à *tabaca*, à l'odeur si prenante. Ma grand-mère le prisait en éternuant pour chasser ses migraines. Mon oncle, quoique toujours avec son fusil, n'avait pas de palabres avec les autres : le fait d'être sourd imposait la crainte, comme si un tel handicap était une ruse ou permettait d'entendre les non-dits.

En accompagnant son troupeau descendu de la montagne, près du rail qu'il craignait, sachant les horaires de tous les trains, un autorail spécial qu'il n'a pas entendu l'a accroché pour le tuer. Peut-être cela lui avait-il rappelé l'« accident » de son frère Pierre.

Je me rappelle sa veillée mortuaire dans la petite maison que j'ai toujours : la fureur, les cris, les *voceros* contre l'autorail tueur et les *lamentos* lancinants montaient du toit comme la fumée d'un chaudron infernal. La foule des femmes voilées de noir accentuait le sentiment de tragédie. On sentait qu'il était une puissance naturelle et que tout l'entourage s'estimait atteint, voire menacé, à travers cette fin.

Je suis retourné dans la haute forêt. La croix sur l'arbre marquant la mort de mon grand-père a disparu. Ce monde d'ombres foisonnant semble figé, les cascades sont muettes et les fraises des bois restent invisibles. Une sorte de Tchernobyl est passé une deuxième fois. Près du rail, la croix de mon oncle est partie elle aussi. Les deux frères sont réunis dans l'oubli. Mon grand-père, face à lui dans la montagne, tabernacle souvent couronné de neige, et l'oncle, non loin de la Tour génoise, dans un passage de courants d'air et de nuages.

Mon grand-père, dans sa forêt de montagne, doit retrouver celles d'Amérique du Sud, qu'il a tant parcourues et qui appartiennent au même univers tropical que celui où je vis. Ainsi, il m'a localisé dans un milieu qui lui est familier. Est-ce cela qui le rapproche de moi ? Entre nous deux, c'est un voyage de la forêt à

la forêt, avec l’océan en partage.

Depuis des années, souvent j’écoute Totó la Momposina et ses chants métissés par les peuples et les paysages de Colombie en particulier, où Pierre Graziani a séjourné. Lorsque l’artiste interprète sa chanson « Mamywatta », il me semble être avec Zao à sa maison, dans les environs de Brazzaville, où je suivais les répétitions de « l’opéra Mamywatta » qui par instants vibrait d’harmonies proches de celles de la Momposina.

Je pense qu’à cette commune invocation transocéane et proliférante, « Mamywatta, Mamywatta », Pierre Graziani participa aussi. Les sorciers d’ici ne sont pas les nôtres. Sommes-nous libres ?

Le rassemblement des initiés dans le jardin nocturne

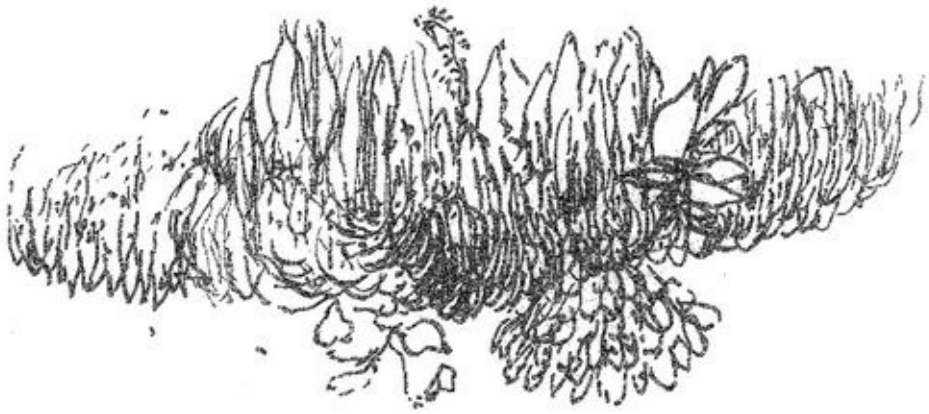
Libreville, janvier 2008

Cette nuit, j'ai dormi les rideaux ouverts sur le jardin et l'océan. Dans mon rêve, je t'ai posé cette question : comment les gens venus de nulle part peuvent-ils entrer dans le jardin ?

Tu as répondu : « Ils ont le droit, tu n'as rien à dire, c'est un lieu où se reposent les divinités. Moi non plus, je ne peux rien dire. Le jardin est devenu un endroit sacré, je n'ai même pas conscience qu'il s'agit d'un temple.

Dans la nuit claire, les gens accouraient en chantant, les femmes, les hommes, les enfants tous vêtus de blanc comme les danseuses du *djembé*, avec les signes rituels dessinés sur le visage et le corps, se bousculaient pour voir l'œuf que la grande sirène Mamywatta avait mis au monde. Cet œuf avait la taille de celui d'une autruche, il était au milieu du cercle des fleurs orangées, "les doigts de sorcière" près de l'océan. La foule contemplait l'œuf et se réjouissait de cet accouchement : Mamywatta a pondu l'œuf par la bouche !

Plus tard, un vieux monsieur s'approcha, portant dans un panier deux statuettes identiques d'une taille de 25 centimètres, des *mukukwè* jumeaux entourés de morceaux d'ananas.



Le monsieur t’a dit : “Voici les statuettes dont tu as besoin, je te les donne, à condition qu’elles soient bien gardées. Elles vont t’apporter la force, mais il faudra chaque fois leur fournir de l’ananas. C’est l’ananas qui fait la puissance de ces génies.”

Mais le monsieur ne pouvait pas te laisser cela ainsi : il fallait remettre en échange le franc symbolique. Après, tu montas avec ce présent dans la chambre.

Une telle succession d’événements en une seule nuit, je n’ai jamais vu cela : c’est un message pour toi, une vision dont je devais te faire part. Moi, je ne suis qu’une visionnaire guérisseuse, un grade de col carré dans mon église, j’annonce, je transmets les oracles.

“Ils” voulaient aussi me montrer ton jardin dans sa dimension spirituelle car, derrière les fleurs, il y a autre chose que l’on ne maîtrise pas. »

Le tourbillon où se transfère la mort

Libreville, le 10 février 2010

J'étais au bord de l'océan calme, la surface de l'eau surprenait par sa clarté inhabituelle. Soudain, une ondulation venant de l'horizon se rapprocha pour devenir une très haute vague, une montagne liquide rehaussée d'écume, l'apothéose de l'image apparaissant dans les films sur le surf. Ne pratiquant pas ce sport, plutôt que d'être emporté, ballotté, je me suis senti acculé à faire face en plongeant au milieu.

Pris dans le tourbillon, je me suis retrouvé propulsé, les bras largement ouverts planant dans le ciel, étonné d'avoir une telle énergie me permettant de voler si haut et si longtemps, comme je ne l'avais jamais fait. L'atmosphère paraissait sereine, mais je ne reconnaissais plus le relief au sol et je m'inquiétais de bientôt ne plus avoir la force de continuer, réalisant que je commençais à perdre de l'altitude.

Le lendemain, des gens surpris de me voir m'annoncèrent le décès, la veille, d'un Graziani. Dans cette petite cité, sous l'équateur, un tel nom relevait pourtant de l'improbable. J'ai eu l'impression que cette personne décéda à ma place, au moment où le tourbillon océanique m'avait entraîné au ciel. Par le regard de ceux qui signalèrent la mort, j'ai compris qu'ils étaient au courant de ce transfert.

Dans les villages, les habitants sentent la mort s'approcher et certains passent alors leur mort à un autre. J'ai eu plusieurs fois une telle impression, au point que je ne fus pas surpris lorsqu'une amie qui m'accompagnait à la messe de deuil d'une personnalité me confia plus tard que la fille du défunt, en me regardant, lui avait soufflé à l'oreille : « Et dire que c'est Pierre qui aurait dû partir à sa place… »

La force tranquille : tue-moi ce soir

Gabon, août 2007

C’est le nom d’un bar dans la forêt lointaine et inaccessible, mais les gens qui s’y rendent n’ont pas besoin de piste. En entrant dans la salle, ils répètent le cri de ralliement : « Salut au désastre ! »

La femme servant au comptoir est-elle une vraie personne ? Et les clients, que viennent-ils chercher ?

Un soir, Rina, m’évoquant cet établissement, me parla aussi de la Mamywatta noire que je croyais n’exister que dans le fleuve Congo, surtout entre Brazza et Kin, à l’affût des catastrophes, comme j’ai cru l’observer. Est-ce cette Mamywatta noire qui gère ce bar à la réputation surprenante ? Serait-il devenu son observatoire à partir de ce lieu improbable, appartenant à une autre géographie ?

Rina me confirma cette sinistre réputation : « La Mamywatta noire, c’est la haine dans les fleuves. Ici, dans l’univers des rivages océaniques, elle demeure inconnue parce que sa peau craint l’eau salée, et surtout parce qu’il y a des gens dans ces zones : elle ne le supporterait pas, elle voudrait les dévorer. Mais les Mamywatta blanches très présentes l’attaqueraient aussi car elle leur fait honte. Pour appeler la Mamywatta blanche, il faut entrer dans l’océan vers minuit, jusqu’à la poitrine, et déposer ton message dans une assiette blanche. À ta lettre mise sous enveloppe, tu ajoutes un peu de ton sang et un œuf. Si elle se manifeste, surtout ne la regarde pas dans les yeux, tu deviendrais aveugle. Tu sais que de toute façon tu ne dois pas t’attendre à voir avec tes yeux : il s’agit des yeux spirituels, à l’intérieur de ceux de tous les jours. Mais sache d’abord qu’il y a trois Mamy watta qui règnent sur l’océan : la Reine des eaux, qui commande ; la Reine des rivages vient après, puis une autre, Mila, très dangereuse. Si tu l’appelles et deviens amoureux, c’est fini. Sa loi, c’est : “Je dois te tuer avant de te laisser.” Marina est la première fille de Mila. L’autre, Sidonie, vit seule, elle est l’ange de la mort, elle adore le danger. Pour lui échapper, il n’y a pas d’autre issue que de se refugier dans une église. Moi, je sais cela aussi grâce à la Marraine, elle est l’esprit qui gouverne. Dans les rituels, je suis au-dessous de la Marraine, étant servante des cithares et des masques que j’habille et maquille. La Marraine travaille avec les esprits de l’eau, d’autres utilisent ceux de la forêt.

Mais ceux de l’océan sont plus puissants, la forêt ne peut rien contre eux. Tu m’as parlé des plantes, des branches d’arbre avançant dans l’océan. Elles sont repoussées, même si éléphants, buffles, crocodiles ou hippopotames viennent aussi parfois, ils ne peuvent rester, leurs esprits n’auraient pas la force de s’y manifester. »

Est-ce aussi pour cela que souvent, dans le poudroiement mordoré du crépuscule surmonté de l’écume des déferlantes, il y a une vision chimérique, les seigneurs de la forêt avançant à travers les vagues ou longeant les plages au milieu des marées ? Ce sont des files d’éléphants, d’hippopotames ou de buffles rassemblés comme s’il s’agissait d’un rituel pour apaiser les puissants esprits de l’océan.

La mouette ange gardien

Libreville, juin 2006

Les petites mouettes, gardiennes de la lumière selon la tradition, voletaient encore dans la pénombre pour accompagner les derniers reflets de clarté, au point que je me demandais où elles allaient se poser pour dormir.

Nageant à la fin de ce crépuscule, suivi de ma bouée à un mètre cinquante, je fus surpris de voir une mouette posée dessus, se faisant promener. Par instants, elle glissait sur le revêtement caoutchouté et d'un battement d'ailes retrouvait l'équilibre. Je n'osais pas retourner au rivage, de peur de rompre le charme : le gracieux volatile me regardait avec affection, et en même temps je craignais qu'il ne s'endorme dans une telle position, avec le risque de le contrarier lorsque je sortirais de l'eau. Visiblement, l'oiseau avait un sentiment de supériorité sur tout ce qui l'entourait, il faisait grâce à moi une dernière tournée, veillant que tout soit en ordre. Un vrai amiral.

Finalement, je fis un geste pour le rappeler à la réalité. De mauvaise grâce et d'un vol lent, il s'éleva, tournoya au-dessus de moi, qui craignais qu'il ne se pose sur ma tête. Depuis ma cérémonie avec une poule installée sur la tête suivie d'expériences équivalentes, j'avais observé que les oiseaux apprécient cette position. Je ne crois pas que ce soit pour gober le cerveau avec le bec, mais un crâne humain doit être douillet et exceptionnel.



Après quelques instants, la mouette revint se poser, entourée de deux autres venues lui tenir compagnie, mais, comme elles glissaient sur la surface de la bouée, après quelques efforts pour se maintenir elles sont reparties vers le large. Est-ce qu’elles y dorment en suspension au-dessus de l’horizon ?

Satisfaite, hiératique et malicieuse, la mouette demeura seule sur la bouée, donnant l’impression de vouloir me parler, comme si elle me connaissait depuis toujours, heureuse de m’avoir retrouvé. Ainsi, se promener sur l’eau sans effort et en sécurité lui apportait un bonheur visible : peut-être narguait-elle les autres

oiseaux posés dans les branches des arbres de la plage, qui devaient la regarder avec étonnement.

Il se pourrait aussi qu'elle soit une personnalité d'une grande puissance, une sorte de reine de ces rivages. Je devais donc me sentir honoré d'une telle parade. La nuit particulièrement obscure, d'où seule émergeait la mouette dans sa blancheur phosphorescente, me força à rejoindre le rivage. Je pris une telle initiative au risque d'interrompre ce qui devint la procession d'une sorte de divinité que je craignais de décevoir, tant notre relation allait de soi.

Arrivée au bord, semblable à une chauve-souris blanche, la mouette a hésité avec un battement d'ailes lent, prenant un envol maladroit pour se diriger non pas vers les arbres proches, mais vers le large indiscernable, me laissant surpris de découvrir la capacité de voler la nuit que possède cette espèce. Dans le lointain, à part le Brésil, il n'y a rien.

La mouette avait peut-être l'habitude de dormir sur les nuages ou les étoiles. Ma bouée ayant la forme allongée d'une pirogue avec un petit drapeau rouge à l'arrière, la mouette l'a certainement confondue avec sa pirogue, qu'elle attendait à cet endroit. Une telle mouette ne pouvait avoir que la « pirogue des esprits » existant partout depuis le début des temps. Ce n'est pas par hasard que les pirogues tomberaient des cocotiers et des palmiers dépositaires des grands pouvoirs et escales des esprits, jusqu'à la foudre, pour on ne sait quels rituels.

Cette histoire de pirogue n'est pas une fantaisie : ces arbres, nombreux dans le jardin, et auxquels je suis attentif, laissent parfois tomber de leur tronc un ruban d'écorce qui sèche en figurant exactement une pirogue très décorative que certains utilisent.

Je possède deux de ces pirogues d'un mètre de long abritant de petites poupées trouvées sur la plage, posées sur un meuble, donnant l'impression d'un prochain départ. Au point qu'un ami béninois arrêté devant ces objets me confia : « Mais tu as le vaudou chez toi ! »

Sans répit, je suis resté, l'âme confuse d'avoir été incapable de prendre une initiative pour garder la mouette. Mais je conservais le sentiment de la revoir.

Quelques jours plus tard, entendant un remue-ménage inhabituel dans les plantes du jardin, j'ai retrouvé la mouette. Celle-ci circulait en bondissant bruyamment pour se protéger des prédateurs, ou paniquée de ne pouvoir reprendre son vol, voire excitée par la recherche du fameux œuf qu'avait pondu par la bouche la Mamywatta lors d'une nuit mémorable dans ce jardin.

L'ayant récupérée et abritée sur le balcon face au large afin qu'elle se repose et prenne son envol, elle n'a pas tenu compte de mes recommandations, recommençant à courir comme une poule à travers les herbes. J'ai songé à trouver une cage pour qu'elle se calme, mais on m'avait averti fermement :

« Une mouette ne s’enferme pas. » Le lendemain matin, elle était toujours présente et tout aussi agitée, mais, lorsque je l’approchais, elle avait tendance à m’emmener à la barrière du jardin donnant sur l’océan : là, elle restait un instant tranquille, écoutant la rumeur de la marée en fixant une direction vers le large où elle avait repéré sa pirogue pour repartir, cela afin de me rassurer pour que je ne la suive pas.

Puis elle reprenait sa course désordonnée et bruyante, comme si elle cherchait quelque chose, mais dorénavant toujours dans le périmètre proche de la plage.

Le jour suivant, elle avait disparu sans laisser de trace sur la plage ou sur l’horizon. Intrigué par une telle aventure, j’ai demandé à un ami, ecclésiastique érudit, son impression. Il me répondit avec la certitude sereine d’une personne déjà au fait : « La mouette que tu as rencontrée en nageant et qui séjourna dans ton jardin, c’était ton ange. Il est revenu, tu as fait connaissance avec lui ; il est aussi la lumière, tu viens de la lumière et tu vas vers celle-ci. »

Ce qui renforça mon étonnement, c’est que cet ami pourtant très rigoureux sur le dogme chrétien m’a plusieurs fois demandé par la suite : « Alors, tu as revu la mouette ? » Comme je répondais par la négative, il ajoutait, satisfait : « Je lui avais dit de ne plus te déranger. »

En fait, la mouette dont je parle n’en était pas une. Les oiseaux de mer ressemblant à celui qui m’a rendu visite sont communément appelés mouettes, mais, sur les rivages du Gabon, il n’y a pas de mouettes, malgré la grande variété de volatiles aquatiques. Ma visiteuse serait en réalité une sterne naine, espèce rare et menacée. Toujours en mouvement au large et farouche, on l’appelle aussi hirondelle de mer dans le panthéon mythique.

Quelquefois fatiguée, on la voit passer à l’horizon sur les billes de bois échappées au transport, pour le bonheur de mes sternes aventurières et le malheur de ceux qui naviguent. Sur cet esquif, la sterne figure la mouette et sa pirogue de lumière évoquée dans les diverses traditions.

Le roi des arbres

Libreville, mars 2004

Ezena évoquait parfois ces arbres puissants qu'un jour il serait possible d'approcher : l'arbre des vœux, qui est femelle, peut être aussi le mâle caché, puis le roi, l'arbre de la continuité, de l'initiation, de tous les sacrifices, aussi la liane de saint Antoine.

Ensommeillé que j'étais par les fortes émanations de la mangrove, Ezena me dérangea presque en annonçant : « Cette fois, je t'emmène, parce que ton esprit est en accord avec le mien. Prends ce bâton, la marche ne peut se faire sans lui. » Mon corps alourdi par la chaleur moite et épaisse rendait maladroits mes premiers pas pour affronter la forteresse végétale.

Franchie la première ligne de défense des Rhizophora, un vertigineux enchevêtrement de racines échasses de plus de 30 mètres de hauteur formant une forêt intermédiaire, le deuxième rempart fut celui des palmiers reliques, puis des herbiers flottants. Après la traversée de la troisième contrée, moins incertaine, nous accédions aux hautes futaies ombrophiles, une sorte de Tibet.

La progression se déroulait selon l'usage : une personne ouvrant la marche, la machette à la main, et à l'arrière une autre fermant le cheminement de manière semblable. Quelquefois des arbres domestiques, citronniers, bananiers, manguiers, permettaient d'identifier des lieux jadis habités. La civilisation ici ne laisse pas d'autres vestiges.

En chemin, Ezena parlait aux arbres sans oublier les diverses plantes, donnant l'impression de partager un retour chez elle. Elle interpellait, désignait ou palpait tant de feuilles, d'herbes, d'orchidées, de fleurs apportant longévité, santé, chance et pouvoir, qu'elle me donnait l'impression de découvrir tout un potentiel étourdissant : les clés de l'existence et du destin.

Ce foisonnement informel et anonyme d'herbes vivaces ou arborescentes, grâce aux identifications d'Ezena, devenait un enchantement bucolique aux dimensions biochimiques, relationnelles et spirituelles insoupçonnables. Ainsi, elle cueillit des feuilles pâles et insignifiantes possédant des capacités technologiques très avancées dans le domaine de la communication. Ezena me conseilla de garder ces feuilles en main, afin de savoir ce qui se dira pendant mon absence au campement et ce qu'il faudra espérer des vœux adressés à

l’Arbre.

La succession de rideaux arbustifs hostiles accentuait la sensation d’épuisement, d’autant que les lianes aussi harcelaient, devenant des pièges pour les pieds et l’équilibre : nous voici au cœur de cette forêt où les lianes des étrangleurs régnaient, au point de se transformer en arbres à part entière. Pour cela, elles étreignaient inexorablement les plus gros d’entre eux jusqu’à former des excroissances et de nouveaux éléments de son architecture.

Certains étrangleurs s’élançaient solitaires, semblables à des serpents dominateurs dressés vers la lumière, sorte d’anacondas ligneux décidés à étouffer et à réduire à l’état de support les autres espèces, jusqu’aux arbres séculaires ou sacrés. Les spécimens les plus majestueux vivent dangereusement, menacés par les étrangleurs, les mousses et toutes les métamorphoses parasitaires de l’humanité extrême.

Mais la liane tueuse devient aussi une partenaire, elle protège le grand solitaire du déracinement provoqué par les tourbillons des tornades. Ainsi, la forêt n’évoque plus une étendue boisée, désordonnée, irrationnelle : elle est un organisme collectif et solidaire, voire un élément enraciné dans le ciel, la terre et, horizontalement, un déploiement total dont nous avions une vision de jardinier ou de promeneur.

Le royaume des lianes possède aussi des pouvoirs puissants. Nous l’avons compris en découvrant Ezena très attentive : elle examinait souvent certaines de ces ramifications sinueuses, enchevêtrées et envahissantes, sortes de véritables arbres-racines. Une forêt de surface épuisante à franchir. Assis sur l’un de ces ensembles tentaculaires, Ezena répétait : « Les lianes, on ne peut savoir où elles commencent et finissent, celui qui parviendra à découvrir le sens de leur parcours apprendra la signification de sa vie. Les lianes sont le symbolisme de l’existence. » Devant mon intérêt, elle accepta de dévoiler la liane de saint Jérôme, pas très différente des autres, mais elle incarnait une mystique très forte : auprès d’elle se déroulaient entre autres les cérémonies de circoncision, et certains venaient y dormir dans l’attente de révélations.

Après une longue marche à travers un espace où régnait l’ordre des grands émergents, Ezena commença à taper des mains. Dans sa langue, elle manifestait de loin notre présence à l’Arbre de l’Espérance, puis annonçant à l’arrivée le but de la visite, elle demandait si nous étions les bienvenus. Il faut en effet que l’Arbre nous accepte : d’abord par une reconnaissance puis par une relation, parfois aussi, à ce moment il disparaît.

Parvenus au but presque par surprise, étonnés de ne pas avoir deviné l’Arbre de plus loin, nous demeurions en arrêt, impressionnés par la largeur du tronc évoquant un mur rendant le sommet invisible. Une telle masse n’évoquait pas un

feuillage, mais plutôt une anomalie énigmatique. Ezena poursuivit sa conversation en silence avec la masse par instants quasiment animale. Elle tapa à trois reprises avec la main ouverte, puis jeta au loin une pièce de monnaie. À mon tour, j'exécutai un cérémonial identique exprimant silencieusement mes vœux, sans penser à la réponse, tant la confiance allait de soi.

Avant de partir, Ezena signala la présence dans un endroit secret du mari de l'Arbre, dont nous ferons aussi connaissance un jour. S'agit-il du niveau supérieur de l'initiation ?

En avançant, la proximité impénétrable limitait tant la vision et les possibilités de repère que la désorientation devenait oppressante, au point de ne plus savoir si l'on se dirigeait vers l'avant, l'arrière, la gauche ou la droite. Seule demeurait la verticalité, l'espace d'une compétition vers la lumière : la profondeur devenait ascendante.

Une dynamique de croissance aspirait vers les hauteurs où se devinait les forêts inaccessibles, celle des canopées nuageuses et voyageuses, la forêt accessible n'étant qu'une contrée de racines pour ces cieux arborés. Notre forêt est un sous-bois. Nous sommes réduits à l'état de Lilliputiens se débattant dans les fils de la forêt de Gulliver.

Marchant avec difficulté, je me livrai par dépit à la déconstruction d'un milieu entêté dans sa volonté de nous réduire par ses caprices et ses sortilèges : la forêt n'est pas l'éternité, inaccessible ici aujourd'hui, aux siècles anciens elle était peut-être une savane accueillante, ayant un passé de lagune putride. D'ailleurs, ses espèces ne sont pas toutes indigènes, les invasives dominent aujourd'hui les espaces forestiers côtiers et les clairières présentent un foisonnement considéré comme naturel, alors que badamiers, filao vivaces, cocotiers et palmiers sont venus au gré des anciennes mondialisations, en particulier au XIX^{e} siècle.

Une interminable distance sembla séparer l'Arbre de l'Espérance de celui de la Reconnaissance. Depuis la liane de saint Médard, le même fil d'Ariane fut certainement suivi. À un moment, Ezena reprit une conversation ponctuée d'appels et de claquements de mains annonçant à l'Arbre de la Reconnaissance notre arrivée et présentant les hommages.

L'absence de perspective conduit à buter sur la masse de l'Arbre : quoiqu'il soit difficile devant une telle anomalie de considérer que nous sommes devant une espèce arbustive, sa couronne de feuillage alors devait se mêler aux cumulonimbus équatoriaux, à moins que ce ne fût un survivant des arbres de la lune.

Ezena appliqua trois fois la main ouverte sur les flancs de l'Arbre ; pendant ses confidences muettes elle semblait donner une accolade appuyée et

respectueuse. À notre tour, d'une manière identique, nous présentions la demande de protection et un éclaircissement au sujet de nos vœux déposés à l'Arbre de l'Espérance.

Impressionnés par l'omniprésence et le magnétisme du tronc, nous étions bien persuadés d'être enfin face au Roi des Arbres : une sorte de *copeifera religiosa*, « l'arche sans pareil », « l'arc-en-ciel » ? Ou peut-être s'agissait-il de la découverte d'une sorte d'hybride entre le végétal et l'animal ?

Appuyés sur les galbes de la base, cherchant à nous lover pour trouver un équilibre afin de reposer le corps, nous caressions la peau du bois à la fois lisse et animale sécrétant une odeur d'amande amère enrichie de résines odoriférantes. Sous les craquelures de l'écorce rouge brique orangée apparaissait la chair rose, presque humaine. La tête au repos, sur une sinuosité du fût, se percevait le cœur palpitant dans les profondes stratifications.

Lorsque la main s'égarait à tapoter les flancs, il semblait qu'un écho répondait : d'après les traditions, il s'agit bien de l'arbre qui parle, mais, pour communiquer avec lui, il faut faire un sacrifice, sans arrière-pensée inquiétante puisqu'il accueille la présentation des nouveau-nés. Est-ce pour cela qu'il est aussi l'Arbre de la Continuité ? La précision « il n'a pas de sexe, il est le Roi » semblerait inattendue si nous n'avions en mémoire que les pouvoirs des initiés reposent aussi sur l'abstinence, la sexualité apportant malchance et faiblesse.

L'ivresse des interrogations et des prodiges, associée à la fatigue, aux exsudats résineux, à toutes les sèves, nous entraîna irrésistiblement dans une narcolepsie avancée, signe d'un sommeil incontrôlable : il ne fallait pas oublier que les initiés venaient ici pour obtenir ce sommeil, qui est le voyage vers une révélation où les esprits deviennent visibles.

Dans un tel lieu, on s'abandonnerait sans réticence, puisque nous sommes auprès de l'Arbre qui donne tout ce que l'on demande. Déjà nos corps sont humidifiés par une sorte de rosée émanant du tronc. S'agit-il de cette « eau lustrale » que certains viennent extraire de l'arbre pour divers rituels réputés où se lavent les corps, les âmes et les destins ? Ce n'était déjà presque plus un arbre : il fallait s'arracher à son enchantement, tous ces miracles concernant crânes, ancêtres, tombes, défunts, jumeaux, fétiches ne nous concernaient pas. L'heure approchait où il y aurait ici une centrale atomique mystique, où des inconnus se réveilleraient : n'ayant pas la compétence requise pour utiliser l'énergie qui sera dispensée, nous risquons d'être mentalement irradiés.

À un moment, comme on dit ici, nous étions « partis ». Avons-nous profité de ce pont entre le ciel et la terre où la nuit circulent les esprits ? Déjà loin, nous pensions qu'au-delà de ses grâces nous avions peut-être vu l'Arbre dévorant qui était là avant la forêt et lui a survécu, étant aussi à la fois la grotte de Lourdes et

l’Arbre cosmique.



L’ivresse des éléphants et la grande antilope

Gabon, Centre-Sud, fin septembre 1973

Après les grands brûlis de la saison sèche, une allégresse herbeuse, véritable marée, recouvre toutes les clairières, rendant euphoriques les groupes de buffles tout à leur gourmandise, et pourtant sur leurs gardes. Des solitaires plus gros, sortes de sentinelles, surveillent le lointain à notre approche comme des radars, leurs oreilles bougent, leurs cornes se figeant dans notre direction. De vallées en tunnels, de sous-bois avec des îlots de forêt immergées composées de palmiers raphias, de fougères géantes en lacs féeriques entourés d’oiseaux avec une surface d’eau scintillante de tous les poissons, serpents et grenouilles inconnus, c’est la nouvelle naissance d’un éden. Toutes les créatures le redécouvrent et nous le partageons avec eux.

À découvert, un grand gorille joue avec un petit, puis il le prend par la main et ils partent tranquillement vers la futaie protectrice. Plusieurs ibis bleutés tournent d’un vol lourd au-dessus des arbres, protégeant en particulier les singes et les autres espèces, signalant le danger en tournoyant autour d’eux avec des appels.

Nous avons souvent emprunté ces pistes, rencontrant de loin d’habituelles bandes d’éléphants, surpris et préparant leur repli dignement, selon un rituel de battements d’oreilles et de figures d’intimidation, la trompe levée, pendant que les enfants et les femelles disparaissent dans la forêt, jusqu’au moment où tous les suivent. Derrière le rideau végétal se profile la silhouette du dernier éléphant surveillant nos intentions.

Le massif arboré où nous progressions présenta une éclaircie vers le ciel, avec la surprise d’assister à l’envolée difficile et bruyante des grands ibis noir bleuté aux ailes déployées et au long bec courbé en avant, vision immémoriale et impressionnante évoquant depuis toujours bénédictions et révélations.

Ici, ces oiseaux quittant le feuillage donnent l’alerte à toutes les espèces tandis que d’autres ibis effectuent des vols circulaires au-dessus. Dans ces contrées, l’ibis accompagne les singes. S’il localise son vol ou se pose sur un arbre, ceux-ci sont dans les parages et, lorsqu’il commence à crier, ils fuient avec les autres animaux.

Dans ces paysages semblant naître parfois de l’imagination artistique, la

précision de l'enchantement suggérerait presque une mise en scène. Ce fut le cas pour l'apparition de ce très grand *sitatunga* mâle, à l'attitude et la démarche royales. Sa pause d'observation à la lisière de la forêt le faisait apparaître encore plus exceptionnel, tant il relevait la tête couronnée de longues cornes en laissant observer une robe rayée aux nuances délicates.

Je me retenais de penser qu'il pourrait s'agir d'un parent tropical de la licorne des récits légendaires, d'autant que celle-ci serait née dans les nuages et annonçait les pluies fertilisantes, ce qui cadrait avec la situation. Pourtant, hier soir, à notre surprise, il semblait presque possible de caresser les éléphants à la masse imposante : ils étaient ivres, allongés, endormis debout, tous victimes d'indigestion de ces mangues débordant des manguiers. Ils ont une passion gloutonne de ce fruit, au point d'en avaler des quantités qui fermentent dans leurs corps en produisant un alcool enivrant. Certains, inassouvis ou délirants, saccagent et abattent à coups de cornes ou de tête les manguiers tant aimés : seul leur état actuel les rend aujourd'hui imprévisibles. En effet, panthères, buffles, éléphants, gorilles, tous les animaux à un moment expriment par un signal la limite à ne pas dépasser.

Nos destinées sont liées, jusqu'aux abeilles tueuses fameuses même aux États-Unis, et dont l'origine serait ici : invisibles, mais dignes des nuées de l'Apocalypse biblique, elles s'affairent, tout à leur miel où elles excellent, étant la seule espèce à en produire toute l'année.

Les accidents sont rares et les victimes relèvent plutôt d'un rituel. Les abeilles tueuses ne s'acharnent pas par hasard sur quelqu'un : une personne les a envoyées. De même, l'éléphant ou le buffle ne choisissent pas inconsidérément l'individu réduit en pâté. Bien sûr, le gorille, pourtant si impressionnant, peut se contenter de distribuer des gifles lacérant le visage. Quant aux mambas, cobras, pythons effrayants, si l'on n'est pas une proie comestible – souris, petites viandes… –, ils mordent sans injecter le poison inutilement.

Après ces considérations nous confortant sur la dimension fonctionnelle de la civilisation forestière, le soir suivant, sous la tempête nocturne, la forêt s'est refermée, mais le véhicule a tenu le cap, à la fois avion dans la tourmente et pirogue face aux vagues.

Plus que par la situation inconfortable mais maîtrisable du fait que ces adversités sont passagères, nous étions surtout dans la crainte de buter sur un troupeau d'éléphants terrassés par l'ivresse des mangues et devenant des sortes de baleines terrestres. Avec un projecteur, il fallait balayer la piste et ses bas-côtés pour déceler leurs yeux rouges. À un passage plus difficile, nous allions devant le 4 x 4 avec le projecteur pour éclairer la progression lorsqu'un grand fracas de branches brisées suivi d'un barrissement d'outre-tombe nous fit

reculer.

L’obscurité détrempée et l’inextricable proximité rendaient difficile d’apprécier la situation : éléphant en plein sommeil ou échappant à la collision ? Celui-ci a été certainement autant effrayé que nous. En fait, ces pachydermes marchent aussi en dormant, ce qui explique qu’ils se retrouvent très loin en peu de temps au milieu des herbes nouvelles.

Un autre soir, au même endroit, ce ne fut pas la silhouette d’un pachyderme égaré qui apparut, mais, déchirant l’obscurité végétale comme un éclair, une femelle *sitatunga* qui sauta très haut au-dessus du capot, au point que les phares dévoilèrent son ventre blanc et ses flancs tachetés. Mon ami me dit : « L’antilope a certainement fait ce saut insensé parce que le véhicule l’a séparée de ses petits, qui devaient être de l’autre côté de la piste. Elle a voulu les rejoindre. » Nous sommes restés arrêtés un instant, imaginant dans le silence du feuillage que, pas très loin, l’antilope devait nous observer.

Il y a des années, je me suis retrouvé dans une situation semblable au nord du Cameroun, dans cette nuit où nous étions éloignés de l’endroit que nous devions rejoindre à la tombée du jour. La piste étant encombrée de branches, je suis descendu du véhicule dans les phares pour la dégager. À peine mon pied à terre, j’ai découvert face à moi un bébé panthère, véritable nounours enchanteur. D’instinct, j’allais le caresser lorsque mon ami au volant m’a dit calmement : « Ne bouge plus, sa mère est dans l’arbre au-dessus. » Figé, j’ai reculé lentement. Tout d’un coup, je me sentais à la merci de cette présence maternelle invisible.

Une fois à l’abri dans le véhicule, nous sommes restés à contempler le petit félin angelot, mais la mère n’a pas avancé car nous n’avions pas dépassé sa limite de sécurité. Après son saut, l’antilope devait être dans une situation semblable. Mais nous ne sommes pas arrivés à l’identifier. En tout cas, sur le dos et les épaules, j’avais une sorte de fourmillement de chaleur, comme l’ombre partie du saut que la panthère devait effectuer si jamais j’avais avancé.

Vers la fin de la nuit, comme je faisais la remarque à Senela que j’étais dérangé par son sommeil agité, elle me répondit : « Je saute dans le lit parce qu’en dormant tu fais un vacarme : bruits de perroquets, crapauds, crocodiles, tous les oiseaux ainsi que celui du moteur de l’Isuzu 4 x 4. Pour me dégager de cette arche de Noé sonore qui me hantait, je suis sortie. »

Il est 6 heures du matin lorsque le jour apparaît et que l’obscurité retourne dans les profondeurs océaniques et terrestres. C’est un moment de stupeur silencieuse avec l’écho lointain de quelques singes, perroquets ou tourterelles qui appellent le soleil, comme toujours. Chaque créature, dans ce frémissement, commence à marquer son territoire, étonnée d’être encore en vie. Mais il y a

aussi des paysages peuplés d'oiseaux, d'animaux, d'arbres fleuris qui se sentent menacés par le jour et disparaissent jusqu'à la prochaine nuit.

Au loin sur la plage, dans la brume de l'océan qui efface la séparation entre la terre et l'eau, des éléphants accompagnés de buffles et d'hippopotames progressent vers le large à travers l'écume. Est-ce l'aube ou le crépuscule ?

C'est aujourd'hui le seul endroit au monde où il est possible d'avoir une telle vision de l'univers qui ne porte pas l'empreinte humaine. Cette forte impression réveille en nous le souvenir de ces oiseaux éléphants qui pesaient plus de 600 kilos et volent peut-être encore dans les hautes canopées. Il y a aussi ces forêts volantes qui passent parfois, la nuit, dans un bruissement de feuillage.

« Je suis ta partenaire des ténèbres. Comment pouvons-nous dormir tranquillement alors que nous sommes ici dans l'épicentre de toutes les métamorphoses et certainement déjà de l'autre côté de l'horizon, dans les forêts lunaires où naissent les méduses macula, seules créatures ne mourant jamais ? » Est-ce Selena qui, au sortir de son sommeil agité, murmurait ces paroles ?

Il me semblait entendre aussi la voix sucrée de la *sitatunga* entrevue au cours de son vol nocturne au-dessus du capot : « Ce n'est pas ainsi que l'on meurt vraiment, à la fois pape ou esclave, vous vous êtes déjà croisés dans l'errance, vers les soleils couchants qui ne dorment plus, c'était dans les temps où Dieu n'était qu'un son, une palpitation. »

Jézabel

Yaoundé, janvier 1988

Dans cette maison sans murs, je découvre ces matins appartenant à des futurs post-humains, avec toujours plus de fleurs inconnues douées presque de parole.

Ebanza, qui n'était qu'un des visages de Jézabel, m'y attendait depuis longtemps, répétant : « Tu seras dévoré dans la mesure où tu devines. » En parlant avec elle, je voyais ses yeux fiévreux manger son visage. Sa chambre encombrée de statues de saints et de la Vierge, avec des murs couverts de reproductions religieuses, devenait une grotte cérémonielle, une de ces cryptes souterraines surchargées d'ex-voto et de bougies illuminées qui m'impressionnaient tant dans mon enfance, me laissant déjà penser que tout cela ne s'adressait plus à Jésus.

Toute l'attention allait vers son lit surmonté d'un autel avec une grande Madone entourée d'ampoules électriques clignotantes mêlées de fleurs artificielles, où elle passait des nuits de prière. Ebanza fait partie de ces sentinelles indiscernables au regard quotidien. De sa religiosité frénétique émanait un magnétisme inquiétant et pourtant fascinant qui me fut confirmé pas ses confidences : « Mon aïeule n'a plus de jambes, elle a une queue de poisson, elle est devenue un esprit de l'eau qui s'est collé à moi. »

D'une voix somnambulique et crispée, elle ajouta : « Je ne suis dans aucun ordre, je ne veux pas, je suis avec Jésus et je l'appelle pour qu'il écarte les esprits qui me dérangent. Je n'ai pas voulu m'initier ; si je le faisais, j'accéderais tout de suite à un haut grade, mon génie parlerait et dirait par exemple le genre d'ornement dessiné à l'argile blanche qu'il souhaiterait sur mon corps. La statue de pierre si lourde, représentant le corps brisé d'une femme restant avec sa tête et les seins, que tu as trouvée sous la vague et le sable devant chez toi, provient d'un sacrifice. Je la regarderai bien avant de m'endormir, et au matin je te dirai de quoi il s'agit. Je te montrerai aussi les plantes qu'il faut que tu donnes à tes statues pour que, satisfaites, elles te protègent. »

Elle continua ainsi de divaguer : « Je voudrais quitter la grande maison, mais je suis la gardienne de la famille, ma tante est une grande initiée et elle m'empêche de partir. »

Ebanza ne me voyait plus, elle était entrée dans une incandescence activée par

ses appels à Jésus et à la Vierge.

Évoquant la situation avec une amie, celle-ci, après un silence, répondit en fixant mes yeux : « Mais enfin, vraiment tu n'as pas compris ! Ce n'est pas la Vierge qu'elle adore, mais Jézabel, et son génie lui demande beaucoup de puissance : l'argent et le sperme des hommes. »

Alors je revoyais son corps élancé dont elle dévoilait la taille en répétant : « Regarde, il y a la croix, les médailles, ce chapelet spécial, je le porte avec ces deux autres de perles blanches. » Tous ornaient son ventre comme voué à des dévotions secrètes. Je comparais l'« illumination » d'Ebanza avec sa paroisse si conventionnelle, où elle ne rate aucune messe ni nuitée de prières avec ses deux jours de jeûne par semaine – liquide ou sec, comme elle précise.

Ce qui surprend chez elle est sa pratique catholique si conformiste, accompagnée soudain de telles précisions : « L'esprit qui parle dans les cérémonies, on le reconnaît quand il sort de la personne avec sa voix disant par exemple : "Je m'appelle François, j'habite à Bruxelles." »

Depuis toujours, partout seraient imbriquées églises visibles et invisibles. Ebanza suit cette voie où les Vierges noires accompagnent les autres dans une passion rendant difficile de discerner si l'une d'entre elles ne dissimule pas Jézabel, voire la Mamywatta, elle aussi blanche ou noire.

Jézabel, la Reine de la double dévotion, au nom du Dieu jaloux, fut jetée dans le vide et piétinée jusqu'à devenir poussière, afin de ne pas avoir de tombe. Or, il se dit que les âmes errantes sont les plus frénétiques : voleuses d'anges gardiens, d'ombres, de traces de pas, de voix.

Ebanza dira : « J'ai attaché ton ombre à cet arbre et ta voix restera dans cette feuille. » Je ne sais plus si c'est Ebanza ou une de ses amies aussi adepte de Jézabel qui disait énigmatiquement : « J'ai fait du mal et j'ai trouvé pire. »

Aussi, quand je lui demandai si elle pratiquait le vaudou, elle me répondit : « Non, mais je peux te présenter quelqu'un de très puissant là-dedans. Moi, j'ai mon vaudou. »

Jézabel n'est pas le miroir du passé, elle est vivante, à la frontière du bien et du mal, pleine de ressentiment, comme une prophétesse qui reviendra.

J'ai eu ce sentiment en la voyant toujours entourée de ses fidèles – non pas des jeunes filles, mais des femmes mûres responsables : la milice du maléfice. Alors me revenait à l'esprit : « On vole l'étoile que certaines femmes mariées possèdent, les jeunes filles n'apportant que leur énergie ; après elles se fanent. »

J'ai compris qu'Ebanza et sa suite vivent encerclées sous pression, au point qu'elle parle à ce qu'elle mange. Un jour, Cornelia me dit : « Cette nuit, tu ne faisais que parler dans une langue incompréhensible. Quand j'ai allumé la lumière, tu as crié "je suis mort !", tu étais déjà parti pour un mauvais vol

vampireux. Arrête, tu finiras par y rester. »

Finalement, elle me confia pour me rassurer : « Tu es toi-même un fantôme, et un autre fantôme ne peut t'importuner. »

Ce fut l'adieu à Ebanza.

Dérives mangroviennes

Gabon, Guinée équatoriale, mars 1998

Avons-nous navigué dans l'eau ou l'espace, entre les planètes immergées, endormies et accueillant des espèces disparues ? L'étroitesse de certaines voies que la végétation laissait accessibles nous donnait l'impression de troubler le silence protecteur d'une Venise herbacée seulement habitée par un peuple de singes aquatiques cachés, d'où émergent les cercocèbes à collier. Ceux-ci, entrevus à distance, juste le temps de surprendre leurs têtes singulières aux crânes de poils rouges, les figures noires entourées de barbe blanche avec des sourcils identiques. Ces animaux sont-ils les descendants des personnages masqués dominant les fêtes et l'imaginaire de cette cité ?

Ce labyrinthe de sous-bois inondés à la fois apaisant et emprisonnant débouche sur un plateau de boue noire dévoilé par les basses eaux de la grande marée. Au gré du courant, nous suivons ces vasières compactes à l'apparence caoutchouteuse où s'affairent une multitude d'échassiers semblant profiter d'une aubaine pour satisfaire leur gourmandise : aigles de mer, pélicans, cigognes épiscopales se mêlent pacifiquement à une foule variée d'espèces de plus petite taille – aigrettes, sternes, hérons…



L’étonnement demeure inlassable devant ces étendues éphémères et ingrates, couvertes de volatiles affairés ne s’envolant que pour se reposer un peu plus loin.

Dans les parages, seul l’aigle des mers donne l’impression d’effectuer ce vol symbolique à la fois de domination et pour marquer son territoire, inlassable et bougeant à peine ses ailes blanches et noires à l’envergure impressionnante. L’idée qu’au-delà du vol utilitaire et lourd des pélicans et autres cigognes seul l’aigle pratique un survol énigmatique me fut confirmée par la suite de notre voyage. Dans la chaleur torride d’un soleil à la fois blanc et voilé et restant très bas, la fusion de l’air et de l’eau provoquait un écran flou : les silhouettes des oiseaux debout paraissent de petits personnages en attente. Les étendues de vase putride à la noirceur carbonisée donnent l’impression d’avoir repris leur combustion invisible : boue des ténèbres célestes ou des entrailles de la terre ?

Autour de la pirogue, les bancs de sable étincelants affleurent la surface, rendant la navigation difficile malgré leur apparence hospitalière faisant le bonheur des nuées de petits volatiles très actifs : bécasseaux, courlis, glaréoles

grises… En entendant la marée, nous essayons d'avancer prudemment vers le large pour nous éloigner d'un univers en apparence idyllique. Ces immensités inachevées toujours mobiles et en métamorphose mettent la marche ou la navigation à la merci d'un enlisement fatal.

À force de dériver loin de ces étendues ambivalentes pour les contourner, le vertige poussait à dériver sans le vouloir vers les limites du monde, malgré un esquif non conçu pour affronter l'horizon menaçant.

Finalement portés par le retour de la marée, nous avons retrouvé les rivages familiers : ils avaient changé d'apparence, la forêt flottait portée par tous ses feuillages aux reflets d'un vert tendre régénéré.

Les vasières disparues, tout ce qui vole a rejoint l'univers boisé devenu une ville : pélicans, cigognes comme au balcon, en observation sur le sommet des arbres, aigrettes et hérons fleurissant le rideau végétal.

Des îlots verdoyants surnageant disposés selon l'harmonie décorative d'un parc très sophistiqué, les oiseaux blancs occupent avec bonheur et une coquetterie apparente ces archipels de l'Éden.

La surprise vient des « becs en ciseaux » blancs et noirs avec un long bec rouge, espèce nocturne et crépusculaire. À notre approche, ils quittent la façade de feuillage. Nous assistons à de grands vols serrés, bruyants et nerveux, en zigzagant au ras de l'eau selon leur habitude pour remonter subitement. Sommes-nous spectateurs de vols en formation pour attaquer des bancs de poissons imprévus ou de ballets de défense ?

Enchantés par cette féerie naturelle, nous n'avons pas prêté attention à un ciel qui n'avait plus rien d'atmosphérique, ni à l'aigle des mers planant au-dessus de nous pour marquer la dernière frontière. En effet, nous étions à ce carrefour d'îles et d'estuaires, à la fois épicentre de dépressions tourbillonnantes et des plus fortes pluviométries connues. Le tout devant une ténèbre apocalyptique surgissant de l'horizon, notre chance fut d'effetuer un demi-tour afin de fuir l'engloutissement par la tourmente.

Les corps recroquevillés contre les recoins de la pirogue avec l'espoir de nous abriter du déluge, nous avions le sentiment d'avoir pris le risque de défier sans le savoir ce sanctuaire, à la fois arche de Noé et nursery où survivent et se développent tornades, requins et baleines dans des processus d'hybridations insoupçonnables ; une zone certainement interdite aux longs séjours à ceux qui ne sont pas initiés à l'eau, les parcours et leurs durées demeurant imprévisibles aux étrangers.

Les aigles des mers, d'une envergure particulièrement impressionnante et si nombreux à tournoyer autour de nous ce jour-là, auraient dû nous alerter sur le risque d'être entraînés dans une telle métamorphose. D'ailleurs, c'est peut-être

l’un d’entre eux qui nous a suivis pour se dévoiler dans l’œil de la tempête.

Comment ne pas avoir ces fabulations à l’esprit en rompant l’amarre à l’escale sans espoir de l’île aux coquillages, pour mettre le cap sur les mangroves, alors que des bébés sur de mini-pirogues prenaient le large, croisant d’autres enfants pagayant sereinement ? Au loin, une femme, boubou rouge déployé au vent, accompagnée de ses marmots paisibles, tirait son filet à crevettes. Il s’agissait d’une reproduction exacte de l’image de Dante, traversant sur sa barque le fleuve de l’Enfer.

Il était certain qu’il s’agissait d’initiés liés par un pacte avec les puissances de l’eau. Alors nous revenait en mémoire qu’ici, pour le baptême, la nuit, dans l’écho des tam-tams figurant la furie des vagues et des orages, les hommes coiffés de longs masques en forme de requins ou d’autres poissons jettent le nouveau-né à l’océan : s’il barbote un peu, il est recueilli avec des you-you. Accepté au Royaume océanique, le voici futur pêcheur utile à la communauté. Au cas où la progéniture se perd dans les flots, elle sera peut-être rattrapée, mais considérée à charge. Un jour ou l’autre, elle disparaîtra à la merci d’une noyade sans recours, volontaire ou accidentelle.

Les coutumes de ces nomades de l’eau ne surprennent pas, si l’on considère leurs existences sur ces îlots précaires faits de poissons séchés et de pirogues presque animales. Elles aussi prêtent à la chasse.

Je fus réveillé à un croisement de fleuves par un moteur à la peine au milieu des courants contradictoires, face à une autre nuée de pluie arrivant d’un lointain qui laissait espérer le calme. À ce moment, dans un cercle de ciel plus clair, l’œil des tornades, nous avons aperçu un aigle au vol majestueux, d’une assurance démoniaque à travers les rafales diluviennes. Soudain il plongea. Ainsi, il attraperait plus facilement les poissons faisant surface pour recueillir les gouttes d’eau douce des averses dont ils sont gourmands. Est-ce la fable la plus vraisemblable ? De toute façon, le choix ne réside qu’entre ces variétés d’interprétations. Nous connaissions l’aigle des mers abondant dans les parages selon les saisons, puis l’aigle des singes dont les plus petits sont la proie : avons-nous découvert l’aigle des tempêtes ? Est-ce que la dérive continue lorsque, sur le ciel apaisé et sans mémoire, apparaissent les périophtalmes, petits poissons rares descendant certainement des espèces d’avant le Déluge ?

À marée basse, ils sortent de l’eau en foule, sautillant avec des yeux globuleux. Ils nagent avec difficulté et respirent hors de l’eau, puis finissent par quitter les pierres ensoleillées qu’ils affectionnent comme les margouillats, afin de grimper aux arbres et de plonger dans l’océan du feuillage.

La familiarité avec ces créatures si ambiguës rend curieux les *mormyridae* de la mangrove, minuscules poissons nocturnes dotés d’un sens électrique efficace

et d’un cerveau proche du nôtre. À qui rêvent *mormyridae* et périophtalmes ? Aspirent-ils à la reconnaissance, eux qui, après avoir défié le temps, se retrouvent au niveau du fantastique Lilliputien, peut-être notre dimension à l’époque où ils étaient aussi grands que les dinosaures ?

Imperceptiblement, nous glissons dans un univers hallucinatoire, l’atmosphère devenant oppressante par sa forte épaisseur odorante : mélasse sirupeuse des pollens, mousses de l’ombre, écumes d’alluvions poivrées, acidifiées de tanins mêlés aux miasmes putrides des vasières, macérations ligneuses et fruitées enrichies de l’exsudat des arbres morts ou vivants, vaporisations des essences de la canopée…

Une telle drogue naturelle, presque toxique, accentue la divagation. Masquée par la nébuleuse herbacée, se devine la proximité spectrale de l’avancée des racines aériennes, aquatiques et terrestres des *upacas*, palétuviers rouges, dorés, blancs, véritables poulpes antédiluviens mêlés aux étrangleurs de lianes décidées à étouffer les grands émergents.

Avons-nous retrouvé nos mères végétales ou notre dévorateur ? Tout ce dispositif a noué ses arborescences invisibles à notre système nerveux : déjà en proie au grignotement environnant, nous sommes devenus des rêves de Kevazingo, Okoumé, Okala, Moabi, narcofiés par leurs essences et les résines alimentant la torche des rituels. Nous croyons en retour que ceux-ci rêveront pour nous. Au temps des pharaons, il se trouvait bien des personnes pouvant rêver à notre place.

Une voix disait : « Tu deviendras biologiquement un arbre, une plante, un poisson, tout en restant toi-même », espèces végétales, animales et humaines étant liées dans l’effervescence des énergies élémentaires et les décompositions avancées devenues gluantes aux confins lagunaires où il n’y a plus de frontière, seulement le processus du début et de la fin toujours mêlés et recommencés.

Une telle situation évoquait une spiritualité sans forme ni âge : le temps des métamorphoses maternelles aux douceurs incertaines et des fraternités climatiques. Cet univers humanoïde se révèle aussi dans le craquement de la rhizosphère avançant de ses hautes tentacules à l’enchevêtrement semblable à une architecture de voûtes sacrées, hallucinogène et impénétrable. Cette marche a commencé il y a dix ou quinze millions d’années ; son chant nocturne nous fera-t-il accéder à cette époque ?

C’est vrai, cet univers semble appeler, mais ne dit rien. L’histoire ne l’a pas reconnu comme un espace relevant de la géographie messianique ainsi que le désert ou la montagne, ce qui le rend d’autant plus impressionnant. Il garde ses secrets, par exemple l’apparition des cétacés et des squales il y a 160 millions d’années, dans ces nurseries qu’il abritait et où ils reviennent toujours.

Ces espèces participent à la rumeur indéfinie venant des confins lagunaires, dans cet éloignement sensoriel où il y a une limite qu'aucune intelligence ne peut franchir : l'homme n'y a pas laissé d'empreinte. Seuls ceux qui sont au-delà de la mémoire sont ici chez eux, revenant dans les mêmes sillages sans menace, échappant à la vue. Pourtant, il y aurait l'impressionnant requin baleine de 10 mètres de long n'avalant que le plancton, le spectaculaire requin nourrice, le bouledogue, mêlés aux baleines, ange de mer, squale chagrin : un défilé invisible qui devrait exciter l'imagination.

Restant étonné d'une telle omniprésence saisonnière et pacifique, on pense à un pacte scellé depuis les origines et toujours respecté. En effet, ces véritables reliques océaniques se faufilent dans les eaux saumâtres sans remous spectaculaires, jusqu'à remonter le flot des fleuves et arriver dans les lacs de la forêt lointaine.

Un ami me signala le carrefour des fleuves où parfois, après la fin du jour, un aigle, peut-être complice du trajet des squales, apparaissait dans le ciel. Un soir, ayant rejoint ce lieu, j'ai bien retrouvé l'aigle des tempêtes, comme s'il m'attendait de nouveau dans cette clarté des non-lieux où l'on ne peut plus avancer ou reculer : ils ne relèvent plus de la géographie.

Ces contrées n'appartiendront jamais à l'homme. Elles sont des espaces prophétiques qui incitent à penser que l'éternité ne durera pas toujours. Ainsi, j'en venais à imaginer les clés du temps cachées ici, sous la garde de l'aigle des tempêtes.

Selon la Mémoria, si les frères bushmen d'Afrique australe annoncèrent le début du monde, les Pygmées, peuple indigène discriminé jusque par leur nom, doivent, eux, proclamer la fin des temps, certainement à l'ombre des ailes de l'aigle des tempêtes.

Un tel événement pourra survenir lorsque se lèvera le vent solaire sur les forêts spectrales, qui reprendront alors leur marche à travers l'espace.



Dans l’astronef des oiseaux

24 septembre 1988

Route Douala-Yaoundé, à la tombée de la nuit, puis avec la pluie et l’obscurité, dans un sentiment de familiarité, comme si nous roulions dans la forêt de Fontainebleau. N’importe où, la forêt, la nature vierge nous procure ce sentiment d’être chez nous.

À Yaoundé, au mont Fébé, ce matin on ne voyait plus rien par la fenêtre. Il n’y avait qu’un épais brouillard blanc, le paysage habituel ayant disparu, nous étions partis dans le ciel à la dérive, avec l’hôtel. Des oiseaux plongeaient sans cesse et leurs gazouillis couvraient le bruit de la pluie.

À midi, le ciel s’ouvrit, la végétation surgit, étincelante, chaque brindille, chaque feuille, chaque fleur devenait un royaume : quelle acuité de la vue, comme si nous regardions auparavant avec des verres embués !

Ce spectacle évoquait la précision et la profusion visuelle des peintres flamands aux œuvres pleines d’oiseaux, de fleurs, le tout si méticuleusement peint que le moindre détail devenait une jungle. Peut-être est-ce là le miracle du sédentaire : son angle de vision devient plus large que l’univers du voyageur qui, lui, se rétrécit.

Odilon Redon avait horreur des voyages et, dans ses pastels, il s’est presque perdu dans un coquillage ou une fleur.

J’ai passé l’après-midi dans une volière à oiseaux, allongé sous un arbre aux larges feuilles, si régulières qu’elles semblaient en plastique. Est-ce son aspect artificiel qui au milieu d’une forêt a précisément attiré sur lui ces tourbillons d’oiseaux jaunes ? Ils piaillent, l’arbre devenant une planète se préparant à rompre ses racines-amarres pour monter au ciel : le rêve messianique des oiseaux. Il semble que tous cherchent dans les branches la place la plus sûre pour ce long voyage vers le pays des gens qui ont des ailes, eux qui sont ici par inadvertance, par égarement.

En dormant, bercé par l’air doux qui à cette heure descend des sommets, j’avais l’impression d’être moi aussi déjà très haut dans l’astronef des oiseaux. L’énergie propulsant notre ascension paraît produite par ces caquètements, sifflements, roucoulades de toutes sortes qui est le bruit de moteur le plus agréable à imaginer.

Atteindrons-nous bientôt ce paradis des oiseaux vers lequel ils aspirent dans leurs grands rassemblements ? Dieu a-t-Il donné à chaque créature sa part d'Éden, ou n'est-ce qu'un rêve d'homme qui ne veut pas mourir ?

Le ciel semble s'être agrandi, la végétation aussi est presque transparente, plus profonde. Elle court vers les yeux ainsi qu'un lac ébloui.

Mamywatta noire : « Nous attendons la nuit »

La ville que nous connaissions semblait déserte : une coquille vide et catastrophée. Préservées, cases et parcelles disparaissaient sous la végétation, mais tous les murs à découvert se présentaient criblés, lacérés, explosés. Les immeubles de béton émergeaient éclatés ainsi que des fruits trop mûrs. Comment une telle apothéose de fureur pouvait-elle dominer au milieu du silence et de la solitude, et sans cadavres ? S'agissait-il du résultat d'une « guerre céleste » ?

Malgré les 15 heures persistait une atmosphère de petit matin indécis n'ayant rien de rassurant. Sans plus aucun repère s'insinuait l'appréhension de se faire prendre par la nuit dans ces espaces en déshérence, comme si seuls les humains, même hostiles, pouvaient donner un sens au paysage urbain et à son temps, en faisant tourner les horloges devenues elles aussi nuageuses.

Après une ligne droite encombrée de véhicules retournés, culbutés parmi les cratères d'explosion, soudain, en tournant, face à nous, un taxi arrêté. À l'avant, deux jeunes hommes affalés se reposent, accoudés aux portières ouvertes où pendent d'un côté une Kalachnikov, de l'autre, un lance-roquettes. De la porte arrière dépassent des souliers de femme, rouges à talons hauts. Afin de ne pas prendre de risques, nous préférons stopper notre véhicule en ouvrant toutes les portières. Sommes-nous tombés sur une sorte de poste-frontière annonçant de nouveaux combats, ou sur une embuscade de desperados ? Surpris de voir enfin des humains, nous avons encore dans les yeux la rencontre, au milieu de l'avenue, d'une sorte d'autel figurant un militaire portant sa veste surmontée d'un crâne humain coiffé du béret. À son bras pendait un casque : annonçait-il notre rencontre ? Le symbole, pourtant, laissait perplexe.

Si près du Grand Fleuve, faisions-nous face à de « vrais gens » ou à des « aquatiques » remontés des profondeurs, attirés par l'aubaine de la cité abandonnée ? Certainement un mélange de ces situations.

Après un temps d'observation, la jeune fille ayant lacé ses chaussures ouvre la portière, se lève, ajuste son pistolet automatique à son ventre, dans le jean, pour en laisser dépasser la crosse. Faisant mine d'avancer vers nous, elle recule pour s'asseoir sur le capot du véhicule et récupérer le pistolet de la ceinture, qu'elle fait tourner, l'index dans la gâchette.

De taille élancée, le visage juvénile orné de tresses fines et illuminé de grands yeux brillants, elle arbore un sourire énigmatique, au charme piquant,

n’exprimant rien de menaçant, inquiétant car incompréhensible. La familiarité silencieuse instaurée entre nous demeure certainement à la merci d’un mot ou d’un geste mal interprété. Pourtant, la jeune fille semble prendre un plaisir narcissique, appréciant que nous la prenions pour une star. Je l’apprendrai à la fin de notre rencontre : elle est une sorte d’Ange de la Mort. Ses rires taquins commencent à devenir une invitation à une conversation, selon l’expression « on fait quoi ? », d’autant qu’elle s’estime en position de force.

Considérant le moment propice, je décide de m’avancer, mon appareil photo tenant lieu d’arme. Le temps de l’approche paraît long et imprévisible. Aussi, arrivé devant elle et ses amis qui ont ouvert un œil et resserré la main sur leurs armes, je demande bêtement ce qu’ils font là.

Pas dupe, elle me répond sur le même mode : « Nous sommes en panne d’essence. » Un alibi, pas une réponse. Il ne faut surtout pas donner l’impression d’être curieux : mes interlocuteurs semblent plutôt en embuscade.

La Mamywatta noire, très séduisante, agrémente sa conversation en s’esclaffant de façon nerveuse et déroutante, ponctuée par le rythme giratoire de son pistolet autour du doigt, à la manière des films de cow-boys, ou mettant en joue des cibles invisibles. Une drogue doit exciter l’exhibitionnisme de sa personnalité déjà dopé par la paranoïa des circonstances. Visiblement, elle commande ses deux compagnons à moitié assoupis, une main sur l’arme.

Séduit par ses sortilèges et sa dangerosité juvénile, je propose de la photographier en gardant son arme. Flattée de son pouvoir de fascination, elle se prête avec une coquetterie perverse à l’exercice de la prise de vue. Mannequin de l’Apocalypse, elle s’allonge sur le capot, puis domine du toit de l’auto avant de s’éloigner selon un pas de danse, le bras en avant braquant son arme. Par instants, je juge imprudent d’avoir déclenché ce délire qui fait de moi le maître d’un ballet dont le final m’inquiète. Pour me conforter, je songe à tous ceux qui croient possible de s’allier avec les satans et même de les dominer.

J’ai réveillé une kamikaze dont c’est peut-être la dernière pavane. La pitié me submerge. Pour ne pas affronter sa réaction incontrôlable, je ne peux rien lui dire de son destin de tueuse condamnée après la fantasia finale.

Devinant mon intérêt pour une rencontre aussi inattendue, elle se calme, comme délivrée de pouvoir confier d’un ton complice ce qui confirme mes pressentiments : « Tu vois, nous attendons la nuit, alors nous avançons dans la forêt en face. Comme je parle la “langue”, je chante et j’appelle mes frères. Lorsqu’ils s’approchent, séduits, on les attrape pour les tuer. Beaucoup, beaucoup se laissent prendre ainsi… »

C’est bien elle, la Mamywatta noire, la fiancée de Lucifer, entourée de l’aura de lumière accompagnant le Prince des Anges, l’héroïne des mangas qui, selon

la tradition, vingt-quatre heures avant la mort, apporte le préavis de décès. Elle est l'incarnation de Lilith, la première femme avant Ève. N'ayant jamais pris d'époux elle perpétua son dépit.

Il existe des situations météorologiques favorables à l'activité des esprits, au point de craindre une invasion de l'au-delà. Ce moment est propice à la domination de la Mamywatta noire. Une lumière enténébrée, souvent associée à l'inquiétante odeur de soufre et aux craquements du ciel, accentue l'impression que la rotation de la Terre se ralentit, causant un assoupissement général.

Ma réalité se transforme en un moment d'éternité coagulant passé et avenir ; elle produit son fantôme. Les humains, de la même façon que les objets et les paysages, deviennent des apparitions : paradoxalement, celles-ci focalisent des individualisations ou des situations très minutieuses.

De telles circonstances favorisent l'acuité mémorielle. Je vois au présent, dans l'entrebâillement de la porte de ma chambre d'hôpital, la tête spectrale du professeur à qui je demandais si j'allais m'en sortir et qui me répondit : « Peut-être bien que oui, peut-être bien que non. » Mais s'agit-il de la personne en question ?

Ce frémissement spatio-temporel réveille l'idée du retour pour les anciens dieux délaissés, réfugiés dans la forêt et qui, de rancœur, sont devenus eux aussi des satans.

N'oublions pas que, pour les premières églises, les anges avaient un corps. Avant Ur et Babylone, les maladies étaient des personnes ou des démons. Un petit matin, aux environs des ruines de ces cités, à travers les hauts roseaux des marées, je voyais passer de fines pirogues dirigées par des femmes, sans visage, debout, s'appuyant sur de hautes perches, leurs grandes robes noires flottant au vent. Ces apparitions m'évoquaient le départ des maladies quittant la nuit des eaux vers leurs cibles.

La séparation a lieu au jour finissant. En guise d'adieu, nos amis croisent leurs armes contre la mort, et avancent déjà entre ciel et terre. En conduisant le véhicule s'ouvre en face une perspective inconnue et une autre, plus précise, à l'arrière. C'est pour nous la révélation de la double vue des sorciers possédant les quatre yeux, comme les anges pourvus de quatre visages afin de toujours voir Dieu. À la place du soleil couchant nous accompagne la lune noire, celle des antidieux et des archidémons, à la fois suicidaires et destructeurs du monde. Cet astre figure aussi la porte de l'anéantissement. Est-ce la nuit ?

Le revolver au poing, la jeune fille, haute et langoureuse sur ses talons, avance maintenant à travers les arbres : j'entends son chant. C'est celui des éternels génies des eaux, des satans, tous voués à l'apostolat de la tentation conduisant l'homme à sa perte.

Toute la nuit, je songerai à ceux à qui ma « tueuse » donné en même temps l'illumination de l'amour et de la mort. Souvent, en regardant ces photos, je regretterai de ne pas l'avoir détournée de son somnambulisme en l'emmenant avec moi, bien que persuadé qu'elle n'aurait eu de cesse que je ne devienne sa nouvelle victime. Sa réponse aurait été : « Tu savais que je devais te fermer les yeux. »

Bienheureux l'homme tenté par celle qui sera à la fois son ange et sa Mamywatta noire : ce qui l'attend, c'est la Couronne de vie.



Unique Mamywatta, quels que soient ses noms

Libreville, octobre 1997

Mamywatta, Satan, génies, esprits ont plusieurs noms et associés. Pourtant, on pourrait croire, en entendant la voix, qu'il s'agirait de la même personne changeant de visage.

« Tu m'as reconnue, c'est moi qui vis avec toi. Je domine par l'eau, et non par la force. Tu savais que je viendrais te chercher à l'heure, comme pour la sortie de l'école : inutile de te cacher derrière tes projets… Ce n'est pas grave. Il faut accepter de mourir pour la première fois : je vais t'optimiser. Je sais que tu as peur de ta renaissance après la mort. Sans que tu le saches, tu es déjà emporté dans la petite pirogue que nous avions déjà déposée, il y a longtemps, à l'aube, sur l'océan. Tu es ainsi loin dans la vie de quelqu'un qui se sert de tes dons… Tout le monde a pris un morceau de toi, tu n'es plus qu'un modeste bout de bois flottant au gré des autres. Tu es déjà vidé. C'est fini pour toi. Tu n'as plus que ton apparence et tu cherches ta mort comme ceux dont le corps a perdu son ombre et qui se jettent devant les autos, les trains ou la grande marée.

Tu vas suivre ton enterrement. N'oublie pas que l'ange de la mort est aussi l'ange de Dieu. Ne crois pas que j'exerce le ministère du Mal de bon cœur. Si je ne te donne pas, cela sera mon tour. La reine des Sungu-Sungu, la grande Anaconda, la Mère de l'association des Veuves Heureuses est inflexible. Le sentiment m'a fait patienter, mais moi non plus je ne suis plus rien devant elle. Je lui dois tout. Mon charme n'est qu'un masque, je suis un simple rouage de l'Ordre Obscur. Je peux devenir folle et ramasser les papiers comme les clochardes parlant seules, allongées au coin des rues. Personne n'aura pitié de moi ou de mon enfant, que l'on prendra à ma place.

Ce n'est pas par hasard que ton vieil ami t'a récemment dit : "Je ne peux te rendre visite chez toi. Tes objets m'agressent. De retour à la maison, j'ai des migraines. Les autres n'osent pas te parler franchement, mais tes maladies aussi proviennent de là. Il faut que je vienne avec mes gens laver ta maison." Un de tes proches conseilla pourtant de n'en rien faire, estimant bien au contraire que

les statues te protégeaient. “Grâce à elles, tu es toujours en vie et, si tu l’écoutais, il serait ici chez lui et toi dehors, sans défense.”

Un autre de tes familiers abonda en ce sens en précisant : “Les deux porteurs de coupes près de tes portes, que tu ignores et négliges depuis si longtemps, sont très puissants et te gardent. Ce n’est pas par hasard que le roi que tu considérais tant a permis qu’ils arrivent jusqu’ici. Il faut honorer ces statues. Fais-leur des offrandes, décore-les avec des herbes et les fleurs que je t’indiquerai. Elles retrouveront le bonheur. Ce sera bon pour toi.” »

La voix de la présumée Mamywatta répliqua : « Oublie cela, de toute façon les esprits de l’eau ne te patronnaient plus. Ils ne répondront plus au téléphone des statues et des masques. Ils n’assurent plus ton service et ta sécurité. Ton alliance avec ces esprits est terminée. Tu as vu le pagne bleu. Ta route est barrée. Tu n’as pas d’ancêtres ici, alors je t’accompagne. Tu seras un défunt avec les yeux ouverts. Je veillerai à ce qu’aucun sorcier ne vienne te les fermer. Tu auras l’impression de vivre dans une étoile. Est-ce la lune ou une galaxie qui a explosé, nous aveuglant dans ce flash de poussière blanche “Pemba” fluorescent, argile, matrice de toute chose ? Maintenant, les portes sont ouvertes. Tu vois le visage de tes esprits. Tu peux parler avec eux dans leur langue, leur demander des choses. »

« Nous sommes séparés, mais nous restons ensemble dans la petite pirogue que je portais sur la tête, vêtue et maquillée de blanc, suivie des gens de mon rituel de plusieurs jours. À la fin de la nuit, au bout de la forêt, nous l’avons déposée à l’océan, en attendant avec toi qu’elle disparaisse au premier soleil vers l’horizon. La cérémonie, aux dires de la vieille, avait réussi. Tu as été très imprudent de venir, même si l’on avait besoin de toi pour conduire sur la mauvaise piste. La pirogue nous a emportés pour un voyage qui ne finira jamais. »

Chacun de nous continue d’avancer masqué et change de masque pour se protéger ou conquérir. La mémoire de la forêt demeure dans l’inconscient et se revit dans les villes. Tu seras mangé ou tu vas manger. Si douce sera la patte de la panthère, les griffes sortiront un jour.

Un ami, en regardant les photos idylliques d’Ida, en robe rose au milieu des fleurs, m’avait dit : « Elle a un beau visage de guerrière. Elle vient de loin. Dans sa tradition, la femme doit pouvoir affronter l’homme et dominer. Tu ne t’ennuieras pas avec elle. Peut-être qu’un jour tu seras réveillé par le soleil sur la plage, t’y retrouvant ligoté et bâillonné. »

En effet, Ida m’avait déjà inquiété en me disant : « La nuit, tu dors comme une femme. Je tourne dans la maison et tu ne te réveilles pas. » Cette situation me rappelait celle vécue des années auparavant : au cours d’une forte fièvre incompréhensible de plusieurs semaines, Rilani demeura dans la chambre pour me veiller, interdisant l’entrée. La situation allait être réglée au couteau avec une visiteuse, bien décidée elle aussi, un verre brisé à la main. Plus tard, une de ses amies m’expliqua le plan de Rilani : elle attendait l’issue à laquelle elle avait peut-être contribué, afin de livrer un de mes doigts à un sorcier pressé d’utiliser mes pouvoirs en les partageant avec elle.

Pourtant, en général, personne ne manifesterait d’intérêt pour l’« âme » ou la « pièce détachée » d’un Blanc, qui demeure un étranger sans ancêtres.

Des années plus tard, alors que j’étais de nouveau malade à l’hôpital, Rilani réapparut, très élégante, avec un immense bouquet de fleurs roses qu’elle déposa sur le lit en disant : « Alors, cette fois, c’est fini ! » C’est du moins ce que je crus entendre. Avait-elle de nouveau vu au-dessus de moi Iranda, l’étoile filante annonciatrice de l’ancêtre qui revient ?

Rilani aimait à raconter suavement l’histoire suivante, au point que je me suis demandé si, ce faisant, elle ne parlait pas d’elle : « Dans le fleuve, beaucoup de gens disparaissent. Une femme, agréée par une *mamy watta*, allait les voir, mais elle ne pouvait ramener que les noyés ou ceux qui étaient devenus fous. Mamywatta, tu la croyais blanche, brune, claire, tu l’as même aperçue noire, mais tu n’as rien vu. Elle n’est pas couverte d’écailles, de plumes ou incarnée dans les fétiches impressionnants ou de vieux bois. Elle représente la Beauté surhumaine. Son apparition, à craindre, ouvre dans un bruit effrayant le ciel et la terre. »

Mamywatta serait la descendante de ces sirènes aux longs cheveux qui, selon les Sumériens, séduisirent les veilleurs du ciel qui laissèrent avancer le Déluge.

La représentation populaire de Mamywatta est un leurre. Il y a vingt-cinq ans, au Zaïre, sur les peintures du marché, elles apparaissaient féeriquement orientales, allongées, émergeant de l’eau, parées de bijoux, le visage immaculé rehaussé de grands yeux et d’une longue chevelure : une princesse, un gros téléphone blanc à l’oreille et le miroir à la main. Il y avait aussi Ezo, une variété de Mamywatta rare avec un grand peigne étincelant dominant l’opulente chevelure.

Mamywatta aime le luxe. Elle est une créature du futur, une star brillante. Celles qui aspirent à l’imiter emploient ce terme : « briller ». Une qualité obtenue au prix de pratiques onéreuses et suivies chez les Ngangas.

Mamywatta, personnalité fantasmatique, s’identifie aux derniers magazines de mode, ce qui la rend dangereuse et irrésistible, qu’elle possède ou non un

revolver sous son pagne ou dans le jean, héroïne de manga, princesse de kung-fu, elle incarne aussi la magie des technologies cosmiques. Tu as croisé Sungu-Sungu. Mamywatta noire, celle qui n'aime pas les Blancs, elle demeure rarement visible parce que les autres *mamy watta*, honteuses de sa méchanceté, la pourchassent jusqu'aux recoins du fleuve.

Sungu-Sungu avait planté une lance dans le mur de la chambre lorsque l'on a volé et séjourné mystérieusement dans ta maison si bien gardée. À tes interrogations sur ce geste, il te fut répondu : « Selon la traduction, c'est le signe d'un avertissement signifiant : si tu ne pars pas, la prochaine fois, ce sera pour toi ! » Jette ce tableau te représentant avec une *mamy watta* noire et le boa t'enlaçant. Fais-toi détacher du boa, il t'apporte le malheur. Il ne faut pas plaisanter avec le boa.

Seuls certains initiés peuvent être familiers du boa, ils l'attrapent en mettant les jambes dans son refuge sous terre, pour servir d'appât. Vraiment, tu cherches des ennuis avec la torche !

Sungu-Sungu, c'est elle, certainement, qui marmonnait : « S'il a quelque chose à redire, je lui ferme les yeux ! » En ces instants, je me demandais s'il ne s'agissait pas du dédoublement d'une personne si proche de moi, devenue somnambule.

Sungu-Sungu incarne la grande provocatrice, profiteuse, cause du désordre. Elle demeure vierge. Elle ne veut pas amener la chance comme Mamywatta, mais imposer la malédiction. Elle symbolise la possession.

Dans mon sommeil, les pieds me chatouillaient, j'entendais : « On ne réveille les papas ou les sorciers qu'en grattant doucement leurs plantes des pieds, afin qu'ils ne sursautent pas en se rendormant pour toujours. Souvent ils sont sortis, et la surprise peut les réveiller en plein vol pour faire un atterrissage fatal. »

La voix continua. « Ta somnambule » : cette appellation oubliée m'a toujours charmé. Mon enfance fut bercée par les histoires de ce fantastique populaire dominé par les somnambules. À la fois fascinants et effrayants, ils faisaient des sorties funambulesques en traversant les rues sur des fils électriques. Il ne fallait pas les réveiller de peur qu'ils ne tombent, « comme les papas et les sorciers ».

De telles scènes m'étaient d'autant plus familières que je partageais ces états d'automatisme : au cours de mon sommeil, une grande clarté m'attirait jusqu'à la fenêtre, où la fraîcheur des vitres me réveillait. Et, plus tard, les persiennes que je verrouillais prudemment ne m'empêchèrent pas de prendre mes envols.

Les somnambules s'apparentent aux nymphomanes et à tous les grands hystériques : on évoque leurs yeux qui se retournent pour devenir blancs, et aussi ces étreintes où leurs corps entrant en catalepsie sont retenus prisonniers et risquent de se briser comme du verre si l'on veut s'en libérer.

Aujourd'hui, ces singularités à qui nains, bossus, albinos, enterrés vivants et fantômes faisaient cortège se retrouvent dans les limbes, avec les saints traditionnels déclassés : tous sont entrés dans l'histoire de l'inaudible, de l'imperceptible, alors que certaines sociétés africaines les considèrent encore doués de pouvoirs surnaturels.

Il reste toujours, pour nous, l'éclat de cette fanfare des rues comme l'annonce des rédemptions : « Jules et Hercule, Cyprien musicien, maman somnambule et papa ne fait rien… »

Dominant la digression nostalgique, la voix reprit : « Ta somnambule qu'on appelle la reine du vaudou avait un mauvais Nganga, il s'est trompé : parce que toi aussi tu es comme Mamywatta puisque tu changes, tu deviens vert, tu es rajeunissant, tu étais comme un mort cherchant à s'agripper. Après la mort, tu avais peur de ta renaissance. Maintenant, tu as connu le fond de l'abîme. Tous les enfants que tu n'as pas eus sont devenus tes anges gardiens, ils t'accompagnent et te protègent. Mais méfie-toi, l'autre nuit, tu ne faisais que parler dans une autre langue incompréhensible : quand j'ai allumé la lumière, tu as crié "je suis mort !". Tu étais déjà parti pour un mauvais vol vampireux. Arrête cela, tu finiras par y rester. »

Ainsi Cornelia se dévoila-t-elle en me murmurant si tardivement : « Je suis la sœur de Mamywatta, je pensais que tu savais à cause de mon comportement imprévisible fait de caprices et de malices comme les génies. Je ne pouvais pas te suivre la nuit à l'eau. J'avais peur que Mamywatta me reconnaisse comme étant une parente et qu'elle décide de me ramener à l'eau avec elle. Déjà enfant, elle me guettait et à la rivière du village, elle a manqué m'entraîner dans son royaume où j'aurai régné en maîtresse et prêtresse. Ma grand-mère m'avait dit que nous sommes vraiment parents. Tu vois, j'ai mal : cette nuit, elle m'a tordu le cou dans mon sommeil pour manifester sa jalousie envers toi. À la vérité, j'ai deux génies, le serpent noir pour la terre : le Mumamba et Mamywatta. Ils dégagent la même énergie de beauté et de lumière. Avec eux, tu ne vieillis pas : ils te régénèrent, la Mamywatta t'enlève l'ancienne peau et tu rajeunis. Ta vie ici est normale, nous savons que l'homme blanc est sorti de la mer, l'eau était son origine, elle le rend parent de la Mamywatta. L'eau a blanchi leurs peaux, l'odeur des Blancs ressemble pour nous à celle du poisson. Les Blancs quittèrent l'eau aux dernières minutes de la Création. »

Cette dialectique fondatrice, bienfaisante et démoniaque des esprits me fut aussi confirmée par Judith : « J'ai en moi l'esprit de la Sainte Vierge et celui de Mamywatta, mais je ne peux pas les voir. Pour le temple, je m'appelle Assongone ; c'est le nom de la lune, de la Vierge, Mamy watta et la jeune fille

blanche. »

Il est clair que les mauvais esprits sataniques ne peuvent pas tuer : ils démoralisent. Quand Dieu envoya Satan écraser Job, c'était pour le tester. Ainsi, nous devons mettre les esprits à notre service et ne pas avoir peur d'eux : ils ne peuvent pas nous dominer et, n'ayant pas de corps, ils sont moins puissants que nous. Cela concerne aussi ceux dont on murmure avec crainte que leur force est telle qu'ils peuvent allumer le feu sous l'eau.

Aujourd'hui, je ne sais plus si c'est la voix de Cornélia ou celle de Sungu-Sungu qui me confiait : « Je pratique aussi la "danse des vampires", un rituel très puissant que j'exerce au village. Là, je m'enferme trois jours dans la chambre, où je passe en revue mon existence sous la forme d'un diaporama mental au cours duquel je repère les êtres nuisibles. Une fois identifiés et isolés, je déclenche sur eux un processus d'anéantissement portant ses fruits à plus long terme. »

Malgré leurs monologues incantatoires, les voix savent que les forces de la nature sont plus fortes que celles des esprits, d'autant que nous aussi avons eu plusieurs âmes : on sait que celui qui vit dans un ciel d'arbres et d'océan pourra approcher sans maître la connaissance et les puissances. Cornélia me confirma ce niveau d'empathie : « La nuit, tu chantes comme les oiseaux. C'est normal que, le jour, ils viennent parler avec toi, en particulier les *bias* musiciens, si bavards et gourmands de tes restes de papayes. Ainsi, les mamans te présentent leurs enfants dodus et maladroits, au point que la nuit ils se réveillent avec des vocalises en voletant contre les vitres éclairées. Ils sont suivis des mères piaillant pour les ramener au nid. C'est par amitié que les tourtelettes du Gabon se promènent sous tes plantes en roucoulant pour appeler le soleil, même lorsqu'il explose. Parfois, elles s'envolent comme des fleurs avec l'éclat de leur ventre orange. »

Cornélia répétait : « Tu es un martin-pêcheur, l'*alcedo cristata*, le huppé bleu avec son long bec rouge qui lance ses appels stridents des points dominants, en particulier au bord de l'eau. Il demeure l'oiseau mythique qui aura survécu au Déluge, et, du rivage, il scrute jusqu'à la nuit l'horizon pour en découvrir les restes. Pourquoi l'iguane étincelant de soleil et si farouche vient-il parader dans le jardin, jusque dans les arbres, pour chasser par jalousie tes oiseaux ? De même, ce gros poisson surprenant qui, lorsque tu nages, saute hors de l'eau en t'accompagnant, est-ce un signe de reconnaissance ou l'appel d'un oiseau-poisson rescapé des forêts célestes, ou celui du poisson sacré qui, depuis le début du monde, fait le va-et-vient entre le ciel et l'océan ? Tu sais que Cousteau, lors de son passage ici, aurait confié que les profondeurs du Gabon restent à découvrir. Elles possèdent un potentiel mystique qui nous surprendra. »

Pourtant, c’est ici, dans cet environnement si prégnant que j’ai reçu un tel aveu de solitude : le monde est un vide que tous les matins chacun remplit à sa façon.

C’est peut-être pour cela que nos rois ou voyants m’ont toujours recommandé : « Quand tu nous quittes, ne te retourne pas en arrière avant d’être arrivé ; ne touche pas de femme et abstiens-toi de serrer une main. Autrement, tu perdras tout. »

En nous éloignant de ces lieux sous haute tension, nous sommes aussi vulnérables face aux « détrousseurs », d’autant plus que nous traversons des zones de perturbation où ceux que l’on croyait morts harcèlent pour faire de l’auto-stop, alors que les bébés s’enflamment dans les bras des mamans et que, plus qu’ailleurs, on se retrouve à la merci d’une famille exigeant qu’on épouse le cadavre de leur fille avec qui on aurait eu une brève aventure.

Cornélia m’avait averti : « Il faut que tu t’habitues à l’idée de devenir invisible. Même toi, tu ne seras pas fantôme toute l’éternité. Les fantômes meurent aussi. Tu écriras enfin ton nom comme s’il s’agissait de celui d’un inconnu. Ayant compris que les arbres dorment aussi, vous êtes restés ensemble en harmonie, et Léa ne te reprochera plus de lui voler son sommeil. »

Je t’entends dire : « Je suis délivrée des paysages, étant au-delà des distances. Les orages solaires et les pluies équatoriales me traversent. Ne faisant même plus le compte de ceux qui, comme moi, s’aperçoivent qu’ils bavent dans le sommeil, je suis arrivée à ne plus voir mon corps en dormant. »

Même si j’entends encore : « Je suis toutes celles que tu as connues et peut-être Mamywatta. » À partir d’ici, Mamywatta n’a plus de nom ni de visage. La femme debout conserve son hormone de ténèbres. Toujours identique, elle se multiplie comme les jeux de miroirs des boules de cristal tournant dans la lumière. C’est la dématérialisation des corps, une sorte d’assomption qu’on retrouve aux voûtes de quelques mosquées perses et de certains palais.

Assomption et dormition : cette spirale irrépressible nous entraîne tous.

Ô, Vierge Marie de mon enfance, j’imagine maintenant la beauté et la puissance de tes noms innombrables, et les nommer est déjà une invocation.

Ave Stella Maris.

Ave Ditsouna, mère de la nuit qui monte de l’océan jusqu’au zénith des cieux, à la fois lune et soleil.

Ave Jézabel, reine d’Israël.

Ave Ditouna l’Indienne, fille du roi des serpents.

Ave Sungu-Sungu, princesse de Satan.

Ave Ntumba, l’étoile filante annonciatrice de l’ancêtre qui revient.

Ave Fatima l’éclatante, la splendeur de tous les soleils qui nous rappelle que le soleil est féminin comme la lune.

Ave sainte Rita, avocate des causes désespérées, implorée par les filles du port et les navigateurs du Marseille de mon adolescence.

Ave Béatrice Kimpa Vita, prophétesse Kongo, brûlée vive en 1706 par l’Église, et toujours présente pour Sony, à Brazzaville, dans les années 1980.

Ave Mamywatta, reine des eaux où se situe la voix de Dieu, selon la Kabbale.

Mais au-delà de ces célébrations aux apothéoses de luminescences cosmiques demeure toujours la parole de Rumi, le soufi : « Quiconque cherche le nom seul est perdu. Pourquoi t’attacher au nom ? »

Une voix sans nom et à peine audible me poursuivait. J’aurais pu l’écarter, répondant, comme dans les *mapanes*, la mangrove urbaine, « Arrête de faire du bruit », d’autant plus que ces confidences murmurées et toujours mieux précisées ne me surprenaient plus, comme si j’étais déjà « dedans ». Un terme familier bantu explique bien de telles situations : « Si elle t’empoisonne, ce n’est pas grave. Est-ce que les sorciers meurent du poison ? Ton esprit est élevé, le poison ne peut pas t’atteindre. Sorciers, sorcières, on verra qui gagne. »

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

LA REVENANTE
Vénus Khoury-Ghata

1941. Trois officiers français des troupes du Levant sont ensevelis sous les décombres d'un temple du Djebel druze, en Syrie. Cinquante ans après, les trois corps exhumés sont ceux de deux hommes et d'une femme.

Qui est cette femme ? Qu'est devenu le troisième officier, dont la dépouille n'a jamais été réclamée par sa famille ? Et en quoi ces faits, relatés par un journal, concernent-ils Laura, une jeune Française de vingt-cinq ans ?

Un accident de voiture, un coma, suivis d'hallucinations, de rencontres et de hasards : Laura est convaincue qu'elle est Nora, dont la vie s'arrêta brutalement sous les ruines de ce temple. Il lui faudra se rendre sur les lieux pour découvrir le secret de sa première vie. Car « il y a de la terre dans sa mémoire, une terre lourde et suffocante »…

Poète et romancière née à Beyrouth en 1937, ***Vénus Khoury-Ghata*** *est l'un des principaux écrivains libanais d'expression française. Installée à Paris depuis 1972, elle est l'auteur d'une œuvre récompensée des prix Mallarmé et Supervielle qui exsude le sentiment de la perte et de l'exil. Parmi ses derniers romans,* Le Moine, l'Ottoman et la Femme du grand argentier *(Actes Sud, prix Baie des Anges 2003) et* Sept pierres pour la femme adultère *(Mercure de France, 2007).*

ISBN 978-2-909240-89-3 / H 50-5340-0 / 216 pages / 17,95 €

LES VILLES ASSASSINES
Alfred Alexandre

« Mais il ne me parlait plus, Slack. Il ne me regardait plus, même de côté. On n'était plus de la même race, lui et moi. Je m'étais adouci, il s'était endurci. Je voulais trouver une fille valable et me sortir de l'avenue. Lui, il avait accepté l'idée qu'en dehors de la zone autorisée, entre la rue Fièvre et la rue Sans-Retour, jamais il n'y aurait pour des gens comme nous d'espace où prendre ses aises…

Moi, je me disais, avec des lames de rasoir dans le regard, que ça lui apprendrait les bonnes manières, Slack, que je la flangue toute la nuit, sa danseuse préférée. Et qu'elle me donne, à moi et à moi seul, ce que jamais elle ne lui avait permis d'entrevoir… »

*

Evane et Winona sont les héros d'une humanité cassée mais qui refuse de mourir. Dans le fracas d'amour, de haines, d'aurores et de nuits blanches qui balisent leur itinéraire têtu, ils roulent, sous l'œil noir de la ville, en quête d'une innocence qui les conduit « là-haut, au bout de l'île », vers les faubourgs chimériques d'Eden Ouest.

Au-delà de la confession d'Evane, son testament, ce livre incandescent dit la fureur des quartiers perdus de Fort-de-France.

Alfred Alexandre *est né en 1970 à Fort-de-France, en Martinique. Après avoir étudié à Paris, il retourne en Martinique où il vit et enseigne la philosophie. Son premier roman,* Bord de canal *(éd. Dapper, 2005), a reçu le prix des Amériques insulaires et de la Guyane.*

ISBN 978-2-35905-013-4 / H 50-7823-3 / 144 pages / 15,95 €

LE FIFRE
Eduardo Manet

La jeune Eva Gonzalès a vingt ans lorsqu'elle est présentée à l'auteur d'un inconvenant *Déjeuner sur l'herbe*. Convaincue qu'il reconnaîtra son talent, elle n'écoute pas les avertissements de son père, un écrivain en vogue, inquiet de la réputation sulfureuse d'Édouard Manet. Ne dit-on pas que le célèbre *Fifre* serait le portrait de son fils adultérin ?

Eva ignore que le peintre Stevens l'a dépeinte à son ami comme une *maja* espagnole au tempérament de feu. En peu de temps, elle devient une familière de l'atelier, de Manet lui-même – mais aussi son élève la plus douée, au désespoir de Berthe Morisot. C'est le début d'une liaison clandestine, orageuse et magnifique, jusqu'à l'étrange disparition de la jeune femme, en 1872…

Chronique d'un amour mais aussi d'une révolution artistique, l'impressionnisme, qui vit l'irruption des femmes en peinture, *Le Fifre* est enfin – et peut-être surtout – le récit d'une quête personnelle entreprise voici plus d'un demi-siècle. Le père d'Eduardo Manet plaisantait-il, ce jour lointain d'avant la révolution cubaine, où il lui annonça innocemment : « Sais-tu que nous descendons du peintre ? »

Dramaturge, cinéaste et romancier né en 1930 à Santiago de Cuba, ***Eduardo Manet*** *a quitté son île natale en 1968 pour s'installer à Paris. Prix Goncourt des lycéens pour* L'Île du lézard vert *(Flammarion, 1992), prix Interallié pour* Rhapsodie cubaine *(Grasset, 1996), il est l'auteur, entre autres, d'*Un Cubain à Paris *et* Les Trois Frères Castro *(Écriture, 2009 et 2010).*

ISBN 978-2-35905-031-8 / H 50-7831-6 / 264 pages / 19,95 €

DES RIRES QUI S'ÉTEIGNENT
Philippe Lacoche

À l’occasion d’une séance de dédicace dans une librairie, un écrivain apprend que Clara, qu’il a jadis aimée, est morte depuis vingt ans.

Il la revoit, délurée, apprentie hippie dans les seventies, au côté de son amie Katia, elle aussi disparue. Avec un copain qui les a connues, ils évoquent leurs souvenirs. Toute une époque. Les boums. Les petits matins avec deux filles aux jambes aussi interminables que celles des danseuses de l’émission « Dim Dam Dom ». Si douées pour la fête et l’amour ; broyées par les deux.

Philippe Lacoche signe le roman nostalgique d’une génération, celle du rock et de l’amour libre, rattrapée par le sida et le temps qui passe.

Écrivain, journaliste et parolier, ***Philippe Lacoche****, né en 1956, vit et écrit à Amiens, en Picardie. Il est l’auteur de romans et recueils de nouvelles dont* Des petits bals sans importance, HLM *(prix Populiste 2000),* Petite Garce *(Le* ***C****astor* ***A****stral),* La Promesse des navires *(Flammarion),* Autumn Square *(Le Rocher),* Le Pêcheur de nuages *(La Table Ronde),* Tendre Rock *(Mille et Une Nuits) et* La Maison des girafes *(Alphée).*

ISBN 978-2-35905-043-1 / H 50-8752-3 / 144 pages / 17,95 €